

Le cas français des parcours militants écoféministes

Bienfaits et limites de la diversité des militantismes
dans le cadre de la popularisation du mouvement

Mémoire de Master 1 de Sociologie

Parcours Gouvernance des INnovations Sociales et ENvironnementales
du local au Global

Rédigé par Charlotte ROLLAND

Dirigé par M. François SARFATI

Année universitaire :2020-2021

L'université d'Évry-Val-d'Essonne n'entend donner
aucune approbation, ni improbation aux opinions émises dans ce mémoire ; ces opinions
doivent
être considérées comme propres à leur auteur.

Remerciements

À la suite de ce travail de recherche sociologique, je tiens à adresser mes remerciements à toutes les personnes qui ont contribué, de près ou de loin, à mes recherches.

Je tiens tout particulièrement à remercier mon directeur de mémoire et directeur de master, Monsieur François SARFATI, enseignant chercheur, et maître de conférences en sociologie à l'université de Paris-Saclay, pour m'avoir guidé tout au long de mon processus de réflexion.

Je souhaite également remercier mes parents et ma marraine, fidèles relecteurs, qui ont eu la curiosité de découvrir avec moi le mouvement écoféministe.

Enfin, je tiens à exprimer toute ma reconnaissance, aux extraordinaires personnes que j'ai rencontrées et interrogées dans le cadre de mon enquête de terrain, et qui, grâce à leur confiance et leur bienveillance, m'ont permis de récolter des données empiriques sans lesquelles la rédaction de ce mémoire n'aurait pas été possible.

Table des matières

Introduction.....	6
Contextualisation.....	6
I. La première vague du féminisme.....	7
II. La deuxième vague du féminisme.....	8
III. La troisième vague du féminisme.....	10
Le sujet et son intérêt.....	11
Problématique et hypothèses.....	12
Protocole d'enquête.....	13
I. La mise en place de l'enquête.....	13
II. Choix de l'échantillon.....	14
III. Déroulement des entretiens.....	14
IV. La grille d'entretien.....	15
Annonce du plan.....	15
Chapitre I. Parcours.....	17
Partie I. Le parcours militant.....	17
I. Profil type de l'échantillon.....	17
II. Les précédentes expériences militantes des individus.....	18
III. Effets de la non-mixité sur les individus.....	20
Partie II. L'accès des militants au mouvement écoféministe.....	24
I. La découverte de l'écoféminisme.....	24
II. L'accès à l'écoféminisme par des militances diverses.....	25
III. L'accès à l'écoféminisme par la parentalité.....	26
Partie III. Le parcours écoféministe.....	27
I. L'illumination écoféministe.....	27
II. Le tournant personnel engagé par l'écoféminisme.....	28
III. La question de l'étiquette.....	29
Chapitre II. La diversité des définitions et des pratiques écoféministes.....	31
Partie I. Définitions de l'écoféminisme.....	31
I. Plus que la simple addition d'écologisme et féminisme.....	31
A. Le lien entre oppression de la nature et oppression des femmes.....	31
B. Le dualisme nature et culture.....	34
II. Invention d'une nouvelle culture et proximité anarchiste.....	36
A. Relecture de l'histoire et invention d'une nouvelle culture.....	36
B. La proximité de l'écoféminisme avec le mouvement anarchiste.....	37
III. Réflexions sur le patriarcat et l'essentialisme.....	39
A. Le patriarcat et son effet sur les femmes.....	39
B. L'essentialisme en question.....	41
Partie II. Les pratiques : quand le quotidien devient politique.....	43
I. Les pratiques écoféministes.....	43
A. Des pratiques qui infusent le quotidien.....	43
B. Une diversité de pratiques.....	44
II. Spiritualités et image de la sorcière.....	47
A. Les spiritualités écoféministes.....	47
B. L'image de la sorcière.....	49
Chapitre III. L'écoféminisme face à la société.....	50
Partie I. L'image des écoféministes et soutiens.....	50

I. Le partage de l'écoféminisme avec en dehors du mouvement.....	50
II. La perception de l'écoféminisme par les proches.....	52
Partie II. Opinion des militant.e.s sur l'engouement et les défauts de l'écoféminisme.....	53
I. L'engouement croissant pour l'écoféminisme.....	54
II. Les défauts de l'écoféminisme selon les écoféministes.....	55
Conclusion.....	60
Bibliographie.....	63
Annexes.....	66
Grille d'entretien.....	66
Tableau des individus.....	68
Retranscriptions des entretiens.....	69
I. Retranscription de l'entretien par téléphonique avec Rebecca.....	69
II. Retranscription de l'entretien via Zoom avec Mathilde.....	75
III. Retranscription de l'entretien via Zoom avec Valentine.....	85

Introduction.

« Si je ne peux pas danser, je ne veux pas faire partie de votre révolution »¹, cette célèbre phrase fut prononcée par Emma Goldman une féministe et anarchiste de la fin du XIX^{ème} et du début du XX^{ème} siècle. Par cette déclaration, elle montra son positionnement politique extrêmement engagé sur la question des libertés individuelles et prouve ainsi, la vigueur de son féminisme. Née dans l'Empire Russe, elle émigra à 16 ans aux États-Unis où elle y découvrit l'anarchisme et le féminisme. Elle fut considérée comme la femme la plus dangereuse d'Amérique pour ses positionnements sur la violence anarchiste, l'amour libre et la contraception. Dans le contexte de sa vie, sa fameuse phrase prend tout son sens car elle refusa de prendre part à la révolution Bolchevique, étant donné le peu de libertés individuelles qu'elle y trouva.

Cependant, aux lueurs du féminisme du XX^{ème} siècle, et notamment de l'écoféminisme, cette phrase peut être interprétée de façon différente. En effet, la référence à la danse, n'est plus à propos des libertés individuelles, mais à propos de la réinvention de moyens de militer (tel que la danse) que l'écoféminisme développa pour revendiquer un positionnement politique très engagé allant parfois jusqu'à parler de révolution. La citation d'Emma Goldman peut alors être comprise comme la condition de la prise de position des femmes dans la révolution, une place qu'elles choisissent et qu'elles exigent, à leurs conditions.

Ainsi, peu importe la façon dont la phrase d'Emma Goldman peut être interprétée, cette-ci reste profondément féministe, mais encore faudrait-il savoir ce que l'on entend par féminisme.

Contextualisation.

Aujourd'hui le féminisme est communément compris comme étant le mouvement de la défense de la cause des femmes. Cette conception bien que réductrice, est vraie, mais il convient de revenir sur l'origine du mot pour en comprendre toute la portée.

1 Cette phrase est attribuée à Emma Goldman, qui vécut de 1869 à 1940.

Le mot féminisme apparaît pour la première fois en 1871 dans la thèse médicale (*Du féminisme et de l'infantilisme chez les tuberculeux*²) de Ferdinand Valère Fanneau De La Cour pour désigner une pathologie : la féminisation d'un individu. Cette première apparition du mot « féminisme » sous la forme d'une pathologie est tout à fait surprenante lorsque l'on observe que par la suite les féministes ont souvent été décrites comme étant des femmes peu féminines. Bien sûr, ce n'est pas dans le sens de la pathologie que le terme féminisme est aujourd'hui utilisé, et l'on retient d'ailleurs plus volontiers l'utilisation de ce terme par Hubertine Auclert, qui en 1882, s'autoproclamait féministe³, c'est-à-dire politiquement préoccupé par la cause des femmes.

Cependant, il est à noter qu'il existait des formes féministes bien avant la création du mouvement politique ou de la création du mot. Ainsi, d'après Léon Abensour :

« Sans doute, il [le féminisme] a revêtu milles formes, suivant les lieux, les temps et les hommes. Le féminisme de Plutarque n'est pas le même que celui de Stuart Mill, ni le féminisme de Catherine de Médicis et de la reine Margot, ni celui d'Hubertine Auclert. Et la situation sociale, le tempérament, le style même de ses promoteurs, le nuancent, l'irisent de milles couleurs. »⁴.

D'après l'historien, le féminisme s'est manifesté de différentes formes par le passé, ce qui est toujours observable de nos jours. Par ailleurs, c'est un mouvement qui est aujourd'hui analysé comme un courant à 3 vagues : chacune se différenciant de la précédente par ses propres orientations, son propre répertoire d'action, et son propre contexte. Bien sûr, ce n'est pas une science exacte, mais il est considéré que la première vague du féminisme prit place de la fin du XIX^{ème} siècle jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle. Durant cette première vague, à laquelle Emma Goldman appartenait, les principales revendications étaient le droit de vote et l'émancipation des femmes. La deuxième vague se déroula pendant les années 1960-1970, cette période fut l'occasion de pousser les revendications féministes vers la contraception et le droit à l'avortement. Finalement, la troisième vague aurait commencé en 1985 et correspon-

2 FANNEAU DE LA COUR, F. *Du féminisme et de l'infantilisme chez les tuberculeux*, 1871, Cité par BARD, C. *Féminismes du XXI^{ème} siècle : une troisième vague ?* Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2017.

3 Hubertine Auclert, lettre au préfet de la Seine, publiée dans *La Citoyenne*, n°64, 4 septembre-1er octobre 1882. Dans la reprise des articles d'Hubertine Auclert réunis sous le titre *Le vote des femmes, en 1908*, « Partisans de l'affranchissement des femmes » deviendra « partisans du Féminisme ».

4 ABENSOUR, Léon. *Le problème féministe*, Paris, Radot, 1927, p.159-160.

drait à la fin de la suprématie des femmes occidentales dans le féminisme globalisé, cependant elle n'arrive en France qu'à partir des années 2000.

I. La première vague du féminisme

Le première vague féministe rechercha principalement l'émancipation de la femme qui jusqu'alors était considérée comme mineure par le Code Napoléon (1804), ces femmes désiraient donc une certaine égalité face aux hommes. En effet, en plus de leur émancipation les féministes luttèrent pour le droit de vote, l'éducation féminine et l'abolition de la prostitution. Elles furent organisées en sociétés ou associations, qui leur permettaient d'avoir une certaine cohésion et unité d'action. Mais les premières féministes ne s'arrêtèrent pas à la cause des femmes puisque bien souvent elles s'investirent également dans des œuvres sociales notamment la protection de l'enfance ou l'accueil des réfugiés pendant la guerre comme ce fut le cas de Marcelle Legrand-Falco⁵. Finalement, les luttes de la première vague féministe furent une réussite sur un grand nombre de points, notamment l'unification des programmes du Baccalauréat qui jusqu'alors n'étaient pas les mêmes suivant le sexe (1924), la nomination de femmes au gouvernement (1936) et bien-sûr le droit de vote ouvert aux femmes (1944). Mais l'extension du suffrage aux femmes mena à une période plus calme du féminisme qui se mis en retrait lors de la Libération (1944-1945) et qui fit disparaître tout le travail féministe au profit d'un contexte de refonte de la politique française.

II. La deuxième vague du féminisme

A partir de 1960-1970 le féminisme redevient une lutte du devant de la scène et forme la deuxième vague. Là encore, le contexte est fondamental pour comprendre l'apparition de cette deuxième vague, puisque celle-ci se fonde dans le sillage de la crise sociale de mai 1968 qui dénonçait une société autoritaire et paternaliste empreinte de capitalisme. Le féminisme de la deuxième vague suit ce mouvement et se focalise sur la libération de la femme et notamment sa libération sexuelle, là où la première vague se concentrait principalement sur l'éman-

⁵ MACHIELS, C. "Ce qui fait de moi une féministe, plus encore une révolté sociale" : Marcelle Legrand-Falco. In : BARD C. (dir.), Les féministes de la première vague, Rennes : Presse Universitaire de Rennes, 2015, pp. 167-177.

cipation de la femme. Ainsi, la deuxième vague notamment par le biais du MLF (Mouvement de Libération des Femmes) lutte pour le droit à l'avortement, le droit à la contraception, le planning familial ou encore la dénaturalisation de l'hétérosexualité. Ses modes d'actions et ses rhétoriques furent plus contestataires que la première vague puisque des manifestations, des pétitions ainsi que des réunions publiques furent plus massivement organisées. Par ailleurs, le féminisme de la deuxième vague est caractérisé par des mouvances au sein même du mouvement. Ainsi apparaissent par exemple, le féminisme libérale (qui revendique les libertés individuelles et l'égalité des droits dans les rapports homme-femme), le féminisme Marxiste (pour lequel le système de mode de production a créé une oppression sur les femmes ainsi que la division sexuelle du travail) ou encore le féminisme lesbien (qui défend la double oppression d'être une femme et d'être homosexuelle dans un système politique qui justifie la domination).

La diversité des mouvances féministes est telle, qu'il est parfois difficile d'en saisir toutes les nuances étant donné que certaines se contredisent, et parfois fusionnent avec d'autres mouvements sociaux. Ainsi, apparaît aux États-Unis une lutte qui réunit des militantes écologistes, féministes, anti-racistes, pacifistes... De cette fusion va progressivement émerger le mouvement écoféministe, dont l'origine historique « se trouve dans ce qu'on a appelé "la question de la nature" au cœur des féminismes radicaux et culturels qui occupent le paysage politique américain des années 1970-1980 »⁶. En effet, l'écoféminisme fait converger deux prises de conscience dans cette décennie. Tout d'abord, « la perte de foi dans la science, la technologie et le développement »⁷ par la critique écologiste de l'industrie occidentale ainsi que l'essor du mouvement anti-nucléaire. Et ensuite, « la prise de conscience que l'optimisme du féminisme libéral au sujet des améliorations politiques et sociales de la condition féminine qui était en fait infondée »⁸ étant donné que les progrès économiques et sociaux en leur faveur ne les avaient pas délivré de leur rôle de femme. Ces réunions de militantes prennent de l'ampleur, notamment lors de grandes contestations telles que *The Pentagone Act*, *Three Miles Island*, *Love Canal* ou encore *Greenham Common*, où « va se produire une confluence de cet énorme paquet de mouvements jusqu'alors épars. Ils vont soudain se retrou-

6 SANDILANDS, Catriona. *The Good-Natured Féminist. Ecoféminism and the Quest for democracy*, Minneapolis, Minnesota University Press, 1999, p.6.

7 MELLOR, Mary. *Feminism and Ecology*, New York, New York University Press, 1997, p. 46.

8 *Ibid.*, p. 46.

ver synthétisés dans l'un, le seul qui va tout rassembler »⁹, donnant ainsi naissance à l'écoféminisme.

Le mot « écoféminisme », fut pour la première fois utilisé par la militante Française Françoise d'Eaubonne, mais le mouvement ne fut que très bref en France lors de la seconde vague féministe. Il prit d'abord place dans les pays anglo-saxons lors de grands événements tels que ceux mentionnés précédemment, qui furent des « laboratoire du mode de vie écoféministe »¹⁰ inventant à la fois de nouvelles façons de vivre et de nouvelles façons de militer, afin de déconstruire la violence que peuvent avoir certaines militances et la réinventer, se la réapproprier.

L'exemple de *Greenham Common* où des militantes ont occupé pendant 19 ans les abords de la base Anglaise de la Royale Air Force de *Greenham Common*, afin de lutter contre l'installation de missiles nucléaires, l'illustre parfaitement. Cette occupation fut l'occasion de grands événements tel que celui de *Reflection on the Base* en 1983, au cours duquel 50 000 femmes brandirent « en silence des miroirs symboles d'un retour sur soi devenu indispensable »¹¹, ou encore la création d'une chaîne humaine de 20 km, en parallèle de quoi 200 campeuses déguisées en ours en peluche escaladèrent les grillages de la base et y firent un pique-nique, « une image enfantine à la fois drolatique et terrifiante dans un tel contexte »¹². Les écoféministes s'attachent donc énormément au symbolisme pour exprimer leur violence et leur colère, ce même, en dehors des grands événements. En effet, la lutte se poursuit tous les jours pendant 19 ans sur le campement de *Greenham common*, à travers des chants, des danses, de la poésie, des rituels, les premiers *die in*, ou encore en s'enchaînant aux grilles de la base militaire que les militantes décorèrent, scièrent et cadenassèrent, allant parfois jusqu'à « s'allongées devant pour en bloquer le passage »¹³, le tout face à des soldats de l'armée britannique pris au dépourvu. La vie sur le camp permit l'expérimentation d'un mode de vie alternatif dans les rapports de genre, grâce à la mise en place de la non-mixité : « elles étaient au front et les hommes s'occupaient des enfants, du linge ... ça permet d'explorer des rôles pour les hommes et les femmes que l'on a pas l'habitude et que l'on aurait pas l'occasion si-

9 Margot Lawer chercheuse écoféministe, auteur de la première thèse en français sur l'écoféminisme (*Amazones de la plume*), Raconte à Jeanne Burgart Goutal dans « *Être écoféministe : théories et pratiques*, Paris : L'échappée, 2020, p.29.

10 BURGART GOUTAL Jeanne, *Être écoféministe: théories et pratiques*, Paris : L'échappée, 2020, p. 38.

11 *Ibid.*, p. 38.

12 *Ibid.*, p. 38.

13 HACHE Émilie, *Reclaim, Recueil de textes écoféministes*, Paris :Cambourakis, 2016, p. 15.

non »¹⁴. Il apparaît que l'écoféminisme des années 1970-1980, comme dans l'exemple de *Greenham Common*, fut un mouvement extrêmement novateur. Toutefois, il n'a traversé la Manche et l'Atlantique pour venir s'installer en France qu'à partir des années 2000 en même temps que la troisième vague féministe.

III. La troisième vague du féminisme

La troisième vague du féminisme éclot dans une mondialisation encore plus poussée que la deuxième vague, lui permettant une plus grande propagation à travers le monde et propulsant avec lui l'écoféminisme. Elle incita de nouvelles actrices à lutter, tout en développant de nouvelles interactions entre les différentes mouvances, créant ainsi de nouveaux pans de lutte féministes et écoféministes.

Cependant, une si grande ouverture au monde apporte une telle diversité, qu'il est parfois compliqué d'en rendre compte au sein du mouvement féministe. Par exemple, de par leur histoire emprunte de racisme, de discrimination et de colonisation, les féministes afro-américaines n'ont pas les mêmes revendications que les féministes blanches, ce qui cause parfois des problèmes quant à la coordination du discours féministe¹⁵. Une autre forme de féminisme apparaît largement durant la troisième vague : le féminisme post-moderne. C'est un féminisme qui remet en question la binarité du genre et la notion d'identité des individus, effaçant ainsi les critères du genre. Par ailleurs, la troisième vague féministe est fortement caractérisée par l'utilisation des réseaux sociaux et des médias qui offrent aux féministes un auditoire immensément plus grand qu'il ne l'était auparavant et créant de nouvelles pratiques et formes de luttes. Comme ce fut le cas notamment des mouvements « #metoo » ou « #balancetonporc », qui firent le tour des réseaux sociaux dénonçant des violences sexuelles faites aux femmes.

Ainsi, la troisième vague féministe est profondément ancrée dans son temps que ce soit de par ses outils ou de par ses pratiques. Cependant, la crise environnementale est un des principaux obstacles auquel la troisième vague doit faire face et c'est dans ce contexte que

14 TUAILLON Victoire. *Les couilles sur la table : Le patriarcat contre la planète* [podcast]. Binge Audio, 30 juillet 2020, 1h 8min 29. Disponible sur : <https://soundcloud.com/lescouilles-podcast/le-patriarcat-contre-la-planete>

15 KRAUSS, C. Des bonnes femmes hystériques: mobilisation environnementales populaires féminines. In : HACHE, E. *Reclaim*. Paris: Cambourakis, 2016, pp.211-236.

l'écoféministe qui est une sorte de « mutation du féminisme destinée à affronter les nouvelles réalités du XXI^{ème} siècle »¹⁶ prend de l'ampleur en France.

Le sujet et son intérêt.

Dès l'origine de l'écoféminisme, la diversité des militantismes, permit à des militantes de différents mouvements, de prendre conscience que toutes leurs luttes n'en étaient en réalité qu'une. La combinaison de toutes ces luttes permit aux premières écoféministes de mettre à jour un système : le système patriarco-capitaliste qui serait responsable de « l'exploitation et la brutalisation de la terre et de ses populations d'un côté, et la violence physique, économique et psychologique perpétrée quotidiennement envers les femmes »¹⁷. L'écoféminisme ne se contente donc pas de dénoncer les responsables, mais critique un ensemble systémique qui met à mal l'environnement et la place des femmes dans la société. Cependant, bien que la création du lien entre ces deux causes ait pris tout son sens dans le monde anglo-saxon, en France il passa quasiment inaperçu.

En effet, « tandis qu'outre Atlantique et outre-Manche, les écoféministes luttent, refont le monde, écrivent des poèmes, et dansent »¹⁸ en France le mouvement ne prend pas la même ampleur et reste discret. Seul un collectif de femmes reprend les théories écoféministes et publie son « bulletin bimensuel, intitulé *Le féminisme ou la mort* ; quelques lettres ouvertes au journal *France-soir*, ou encore au ministre de la qualité de vie »¹⁹. Cependant bien que ce collectif fasse exception, ces militantes étaient pleines de rage comme le démontre cet extrait de leur numéro de février-mars 1974 :

« AVORTEMENT ? CONTRACEPTION, voilà des urgences, et combien justes !
Mais, à partir de cette prise de conscience, nous devons aller bien plus loin. [...] LA SOCIÉTÉ MÂLE est le type universel de société, qu'il s'agisse du capitalisme, du socialisme ou du TIERS MONDE. Quel en est le résultat ? La plus petite partie de

16 BERGES, K., BINARD, F., GUYARD-NEDELEC, A., *Féminismes du XXI^{ème} siècle : une troisième vague ?*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2017, p.17.

17 Déclaration d'unité de *Women and Life on Earth*, premier collectif écoféministe états-unien, en 1979.

18 BURGART GOUTAL Jeanne, *Être écoféministe: théories et pratiques*, Paris : L'échappée, 2020, p.46.

19 *Ibid.*, p.46.

l'humanité, développée économiquement, va crever de pléthore et des destructions de ressources ; la plus grande, le Tiers Monde, végète dans la famine et la carence. La responsabilité en est au capitalisme ? Oui, mais comme simple variante de la SOCIÉTÉ MÂLE PATRIARCALE ! »²⁰

Malheureusement après quelques années le collectif disparu sans que personne en France ne reprenne le flambeau écoféministe, et le mot tomba aux oubliettes « L'étiquette "écoféministe" n'est ni revendiquée ni rejetée, on ne prend même pas la peine de la discuter : elle est purement et simplement ignorée.[...] Le lien ne se fait donc pas, et les Françaises restent dans l'ignorance d'un mouvement qui fait pourtant rage. »²¹

Cette spécificité française s'explique par l'histoire féministe en France qui c'est :

« évertuées à dénaturiser les femmes et la féminité, et tiennent généralement la catégorie de nature pour intrinsèquement normative, réactionnaire, dominatrice.[...] Non seulement on a tendance à édicter des normes au nom de "la Nature", mais en plus ces normes ont souvent un caractère conservateur : on en a tiré des arguments contre la contraception, l'IVG, l'homosexualité, l'homoparentalité, la PMA, ou même la simple remise en cause de l'ordre traditionnel de genre qui serait "contre nature". Pour mettre ces périls à distance, les féministes françaises ont donc majoritairement tenu dur comme fer à reprendre la devise de Beauvoir selon laquelle "la biologie n'est pas un destin". »²²

L'écoféminisme n'a donc pas pris racine en France en même temps que dans le monde anglo-saxon, et pourtant, il semblerait que ce mouvement ressuscite sur le territoire Français, qui se voit lentement fourmiller de collectifs écoféministes ou proches de ces théories.

En effet, c'est avec la troisième vague féministe que l'écoféminisme réapparaît en France. Après des débuts timides, durant lesquels seules les auteures et universitaires publiaient sur le sujet, le mouvement s'est largement épanoui à partir de 2015 jusqu'à percer dans les sphères militantes où il se situe à la croisée des mouvements féministes, anarchistes et écologistes.

20 *Le féminisme ou la mort*, numéro de février-mars 1974. dans BURGART GOUTAL Jeanne, *Être écoféministe: théories et pratiques*, Paris : L'échappée, 2020, p.47.

21 BURGART GOUTAL Jeanne, *Être écoféministe: théories et pratiques*, Paris : L'échappée, 2020, p.49.

22 *Ibid.*, p. 52.

Problématique et hypothèses.

L'écoféminisme se positionne donc parmi de multiples militances que ce soit à travers les militantismes dont sont issus les individus, ou leurs pratiques militantes. C'est de cette diversité qu'ont découlé de nombreuses théories établissant le lien entre oppression de la nature et oppression des femmes. Mais l'arrivée nouvelle de l'écoféminisme sur le territoire français, peut-être, transforme-t-elle ces militances. Dès lors se pose une question : de quelles façons malgré la diversité théorique et militante du mouvement, l'écoféminisme Français, est-il empreint d'un engouement nouveau ?

Les premières recherches pour répondre à cette problématique ont été menées par l'observation du festival « Après la pluie » organisées par le collectif écoféministe « Les engraineuses ». Cette observation permet de développer plusieurs hypothèses, qui furent vérifiées par la suite grâce à une enquête de terrain.

Ainsi, lors du festival « Après la pluie », il a été observé que les écoféministes présentes étaient a priori des femmes d'une trentaine d'années, de classe moyenne et diplômées de l'enseignement supérieur. Il se pourrait donc qu'il y ait une sorte de profil type de la militante l'écoféministe Française.

En partant de l'idée, portée par cette première hypothèse, selon laquelle il y aurait un profil type des militantes de l'écoféministe, il en découle qu'il se pourrait qu'il y ait un parcours militant relativement simple et commun à toutes les militantes.

Toujours à partir de la première hypothèse, il pourrait être envisagé qu'il y ait une certaine uniformité dans la conception qu'ont les écoféministes de leur mouvement et par conséquent dans leurs pratiques entourant leur militantisme.

Finalement, la première approche de l'écoféminisme par l'observation du festival « Après la pluie » laissait également entrevoir un mouvement très engageant, mais qui n'est pas pour autant accessible à toutes étant donné le nombre de références à la littérature et la complexité des théories qui y étaient mentionnées. Aussi était-il nécessaire de vérifier toutes les interrogations précédemment mentionnées par la mise en place d'une enquête de terrain.

Protocole d'enquête.

I. La mise en place de l'enquête

Pour répondre à ces hypothèses une enquête de terrain a été mis en place. La recherche d'individus commença par la lecture du livre « Après la pluie »²³ du collectif « Les Engraîneuses », qui donne la parole à des acteurs et actrices du changement vers un monde plus écoféministe. Ce livre fut une véritable mine d'informations, qui permit de prendre contact avec certains de ces auteurs via le réseau social LinkedIn. Afin de diversifier les acteurs et actrices entretenues, des collectifs militants et artistiques ont été contactés, ce qui étoffa l'échantillon. Et finalement, lors des entretiens, le contact d'autres écoféministes ou collectifs ont été donnés, ce qui permit d'agrandir l'échantillon. Grâce à ce travail de bouche à oreille, le nombre d'individus formant l'échantillon aurait d'ailleurs pu contenir encore plus d'entretiens, cependant pour des raisons d'échéance ce ne fut pas possible.

Au total, 18 personnes répondirent à la grille d'entretien²⁴ entre avril et mai. Ceux-ci furent mené via Zoom, ou par téléphone suivant le choix des individus. Cette décision de ne pas mener d'entretiens en présentiel fut quelque peu forcée, étant donné la crise sanitaire durant laquelle l'enquête fut menée. Aussi, bien que cette utilisation des technologies ne soit pas des plus favorable à une enquête sociologique, ce fut la seule solution trouvée. De plus, cela offrit l'avantage de ne pas restreindre géographiquement l'enquête, permettant ainsi de contacter des individus aux quatre coins de la France.

II. Choix de l'échantillon

Pour construire un échantillon pertinent, seules des personnes du mouvement écoféministe ou proche de celui-ci ont été interrogé. Bien que l'intérêt d'une telle enquête soit d'avoir un échantillon le plus diversifié possible, il se trouve qu'il a été extrêmement difficile de diversifier celui-ci, que ce soit en termes d'âge, de sexe ou d'origine ethnique. Ainsi, sur les 18 individus interrogés, il n'y eu qu'un homme, qui bien qu'il admette être proche des idées éco-

23 DUCRÉTOT, Solène. JEHAN, Alice. *Après la pluie*, Paris : Tana éditions, 2020.

24 Cf. Annexe.

féministes sur certains points ne se revendique pas comme tel. Ces propos permirent tout de même de mettre en perspectives les expériences de femmes et ainsi de comprendre, plus en profondeur, ce qui fait d'un individu un/une écoféministe. Concernant les âges des individus, ils oscillent entre 25 et 40 ans à quelques exceptions près, comme avec l'auteure Pascale d'Erm qui confia avoir 52 ans. La raison de cette tranche d'âge si restreinte sera développée ultérieurement. Finalement concernant l'ethnie des personnes interrogées, la grille d'entretien n'en faisait pas mention, et la question ne fut jamais posée. Cela dit, aux vues des entretiens via Zooms, il semblerait que la majorité des personnes interrogés soient blanches.

III. Déroulement des entretiens

Afin de diriger au mieux les entretiens, une grille²⁵ a été réalisée. Elle permet de concrètement rendre compte des questions qui furent posées aux individus. Cependant, les premiers entretiens permirent de l'ajuster car certaines questions n'étaient pas toujours adaptées ou manquaient de pertinence. Aussi, certaines ne furent pas posées, les individus répondant parfois d'eux même à celles-ci. De plus l'ordre des questions ne fut pas toujours le même, pour s'adapter au mieux au fil des discussions. La grille étant relativement vaste, les entretiens durèrent entre 45 minutes et une heure et demie. Cette différence de temps s'explique par la diversité des individus, certains avaient des activités de prévues à la suite de l'entretien ce qui obligea à la concision, d'autres étaient ravis que la parole leur soit donné, et avaient énormément de choses à dire, ce qui était d'autant plus renforcé que le sujet des entretiens était l'objet de leur militance.

IV. La grille d'entretien

La grille d'entretien fut construite autour de trois axes. Ainsi, dans un premier temps, il était question de chercher le parcours personnel des individus. C'est-à-dire leur parcours universitaire et professionnel, ainsi que leur milieu social d'origine. Par les réponses à ces

25 Cf. Annexe. Grille d'entretien.

questions, ont été dégagée une tendance générale, qui donna une première réponse aux hypothèses précédemment posées, notamment celle du profil type.

Puis, dans un second temps, les questions portèrent sur les activités militantes des entretenu.e.s, pour mieux comprendre leur implication dans le mouvement. A quelle période de leur vie ont-elles pris un penchant écoféministe ? Ou bien si finalement le militantisme écoféministe n'est que la poursuite de pratiques qu'elles avaient déjà étant enfant. Ici le but était de découvrir comment devient-on écoféministe. En effet, l'appartenance à un tel mouvement, n'est pas nécessairement un choix individuel, et peut n'être que le résultat d'un enracinement « des propriétés sociales, de lieux de socialisation et de carrière militante »²⁶

Finalement, dans un troisième temps, les individus ont été questionnés concernant leur point de vue sur l'écoféminisme, leur définition personnelle du mouvement, ses défauts, et comment le futur de l'écoféminisme était perçu, ce dans le but de mieux comprendre de quelles façons les individus se situent face au mouvement.

Les réponses à ces questions ont permis d'une part de répondre aux hypothèses qui ont précédemment été posées mais aussi de relancer les recherches sur des points qui jusqu'alors n'avaient pas été envisagés et qui eux aussi viendront apporter une réponse à la problématique.

Annonce du plan.

Les entretiens permirent donc d'approuver et de réfuter les hypothèses précédemment posées, permettant ainsi de répondre à la problématique. Ainsi, il sera envisagé une réflexion en trois temps. Premièrement, il sera question de traiter le parcours écoféministe des individus, afin de répondre à la première hypothèse portant sur un éventuel profil type de l'écoféministe. Dans un second temps, il sera traité la diversité, à la fois des définitions de l'écoféminisme, mais également la diversité des pratiques des individus. Et finalement, il sera envisagé la perception qu'à la société de l'écoféminisme, grâce à l'étude des rapports des individus et de leur entourage à l'écoféminisme.

²⁶ BERENI, L. Penser la transversalité des mobilisations féministes : l'espace de la cause des femmes. In : BARD, C. (dir.) Les féministes de la deuxième vague. Rennes: Presse universitaire de Rennes, 2012, p.36.

Chapitre I. Parcours

Afin d'en apprendre d'avantage sur le parcours des individus il sera, dans un premier temps, développé le parcours militant par lequel ils sont passés avant de connaître l'écoféminisme, puis la façon dont ils ont eu accès à ce mouvement avant de s'intéresser au parcours qu'ils et elles ont eu au sein du mouvement écoféministe.

Partie I. Le parcours militant

Avant de pleinement s'intéresser aux parcours écoféministes des personnes interrogées lors de l'enquête, il est nécessaire de revenir sur l'expérience militante antérieure à leur découverte de l'écoféminisme. Aussi, il sera question dans un premier temps de revenir sur le profil de l'échantillon étudié et notamment l'âge et les études des individus étudiés. Puis dans un deuxième temps, il sera question des difficultés auxquelles les femmes font face au sein de leur engagement militant, et finalement il sera envisagé la question des expériences en non-mixité.

I. Profil type de l'échantillon

Avant d'en venir au parcours des militantes écoféministes, il faut se pencher plus en détail sur les spécificités de l'échantillon qui fut étudié lors de l'enquête de terrain.

Comme il a été dit en introduction, l'âge des personnes interrogées lors de l'enquête de terrain, se situe entre 25 et 40 ans²⁷. Cette concentration d'individus autour de ces âges trouve son explication en deux points. Tout d'abord, l'écoféminisme est n'est réapparu, après avoir fait une brève apparition dans les années 1970, qu'à partir des années 2000, pendant 30 ans, il avait totalement disparu. Cela explique la jeunesse de ce mouvement, qui, en se réim-

²⁷ Cf Annexe. Tableau des individus.

plantant en France, toucha une tranche de population plus jeune, à la différence de s'il n'avait pas quitté le territoire Français. Comme dit précédemment, seule Pascale d'Erm (52 ans) dépasse la tranche d'âge, cela s'explique aisément car elle fit parti des premières auteures en France à démocratiser l'écoféminisme grâce à ses ouvrages *Sœurs en écologie*²⁸ et plus récemment, *l'écoféminisme en question*²⁹.

Ensuite, concernant l'âge de début de tranche (25 ans), il s'explique par l'accès encore restreint au monde écoféministe français, qui demande une certaine implication militante préalable à l'engagement écoféministe dans la grande majorité des cas, mais cela sera étudié ultérieurement. Mais l'âge de début de cette tranche de l'échantillon s'explique également par le niveau d'étude relativement élevé des individus. En effet, l'ensemble de l'échantillon étudié a fait des études supérieures jusqu'à un niveau Bac +5. C'est un niveau d'étude généralement atteint 1 ou 2 ans avant les 25 ans. Les individus atteignent donc le niveau Master, avant d'entrer dans la vie active et de découvrir l'écoféminisme. Force est de constater que les militant.e.s écoféministes sont instruit.e.s. Cela dit, peut-être peut-on s'interroger sur la complexité de l'écoféminisme Français qui nécessiterait un niveau d'études élevées pour être compris, à moins que celui-ci ne se développe plus spontanément chez des individus plus instruits.

Les champs d'études des militant.e.s interrogé.e.s, sciences humaines et sociales, parfois artistiques, leur a permis de déboucher sur des métiers comme journaliste, professeure des écoles, artistes, avocate ou auteure. Il est visible que le niveau social de ces individus relève de la classe moyenne supérieure. De plus leurs études dans les sciences molles et l'art, domaines très critiques de la société, ont pu les aider à développer leur esprit critique, et par conséquent une certaine sensibilité aux théories écoféministes.

Ainsi, il semblerait que l'écoféminisme actuel ne s'adresse qu'à une certaine partie de la population : des femmes entre 25 et 40 ans aillant fait des études supérieures, mais s'étant également impliquées dans des activités militantes.

28 D'ERM, Pascale. *Sœurs en écologie*. Rezé :La mer salée, 2017.

29 D'ERM, Pascale. *L'écoféminisme en questions*. Vanves: La plage. 2021.

II. Les précédentes expériences militantes des individus

Que ce soit Enora, Rebecca, Pascale d'Erm ou d'autres, de nombreuses écoféministes interrogées ont confié avoir eu une expérience militante avant d'intégrer ce mouvement. Certaines expliquèrent, comme ce fut le cas de Rebecca qui était auparavant engagée dans le mouvement écologiste, qu'il y avait « peu de réflexions sur le genre », et que certaines actions comme le blocage de l'entreprise Amazon, qui étaient mené par « des militants écolos avec des gros bras, qui sont là avec des mégaphones », étaient mené de façon virile, sans laisser de place à la militance des femmes. On retrouve ce point de vue chez les anarchistes avec Élise qui partagea l'expérience d'une amie écoféministe qui milita auprès de la fédération anarchiste : « Il y avait eu une sorte de virilisme ; il fallait militer en posant ces gonades. Pour être un bon militant anarchiste, il fallait presque avoir fait une garde à vue, avoir cogné des flics, c'était un peu un concours de bites. »

Ce phénomène de virilisme au sein de groupes militants a été étudié par des scientifiques qui ont pu mettre en évidence que des rapports de domination se construisent et orientent « souvent de façon non maîtrisée, leurs luttes »³⁰. Ces rapports de domination dans la « division traditionnelle du travail entre les sexes »³¹ des groupes militants provoquant une inégalité d'opportunités. Ainsi les travaux des hommes et des femmes dans ces organisations ne sont pas les même, c'est le « principe de séparation »³². De plus, « si les activités des unes et des uns sont probablement indispensables à la survie des collectifs, elles sont relativement cloisonnées »³³ et ne s'interchangent pas, ce qui rappelle constamment la place de chacun, « autrement dit, militer est une manière d'apprendre à devenir une femme, ou un homme. »³⁴. En effet, les activités sont différenciées et hiérarchisées suivant les genres, ainsi les militantes auront par exemple tendance à distribuer des tracts écrits pas les militants, effectuant ainsi « ce que leurs propres camarades masculins, [...] jugent être un travail ingrat. »³⁵. Cette constatation, se retrouve même dans des mouvements qui se réclament féministe, défenseurs

30 COSSY Valérie, PANNATIER Gaël, PERRIN Céline, ROUX Patricia. Le militantisme n'échappe pas au patriarcat. *Nouvelles Questions Féministes*, 2005, Vol.24, pp.4-16.

31 BARGEL, Lucie. La socialisation politique sexuée : apprentissage des pratiques politiques et normes de genre chez les jeunes militant.e.s. *Nouvelles Questions Féministes*, 2005, Vol.24, pp.36.49.

32 KERGOAT, Danièle (2000). «Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe ». In Helena Hirata et al., *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris : PUF, pp. 35-44.

33 *Op. cit.*, COSSY, PANNATIER, PERRIN, ROUX 2005, pp.4-16.

34 *Ibid.*, pp.4-16.

35 *Ibid.*, pp.4-16.

des femmes ou de l'égalité, qui bien qu'aillant de bonnes volontés, ne transforment pas « radicalement les rapports sociaux de sexe en leur sein »³⁶.

Mais la séparation des tâches entre militantes et militants ne s'arrête pas là, car les activités dont les femmes sont en charge « ne leur fournissent de fait, ni le même type de connaissances pratiques, ni la même reconnaissance à l'intérieur du groupe que celles des hommes. »³⁷. En effet, le travail des femmes dans les collectifs militants est perçu de la même façon que le travail domestique :

« sa valeur économique n'est comptabilisée qu'en cas d'externalisation. On peut dire que le travail accompli par les femmes dans les collectifs militants n'est pas une source de reconnaissance parce qu'il est vu comme la simple continuité des dispositions “naturelles” des femmes. »³⁸.

Cette position d'infériorité du travail féminin face au travail masculin, se répercute ensuite sur les opportunités qui seront proposées aux femmes dans leur carrière militante et l'on observe d'ailleurs que les femmes accèdent en général à deux sortes de postes à responsabilité. Le premier est le poste à responsabilité en période de crise, durant lesquelles les femmes acceptent par devoir de prendre le poste (en cas de manque de relève notamment) et le second poste, est celui à responsabilité sans grand enjeu politique (en dehors des périodes électorales par exemple). Ainsi, tout se passe « comme si ces postes n'étaient concédés aux femmes que lorsqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, ou lorsque c'est sans importance »³⁹, rendant ainsi la carrière militante moins valorisante que celle des hommes et reproduisant de la même façon une hiérarchie des genres au sein même des collectifs militants. Militer auprès de ces collectifs devient alors difficile pour les femmes également proches du mouvement féministe qui n'arrivent pas à allier leur militantisme pour leur collectif et leur militantisme féministe, et certaines abandonnent leur militantisme d'origine, celui-ci ne correspondant pas suffisamment à leurs opinions.

36 *Ibid.*, pp.4-16.

37 BARGEL, Lucie. La socialisation politique sexuée : apprentissage des pratiques politiques et normes de genre chez les jeunes militant.e.s. *Nouvelles Questions Féministes*, 2005, Vol.24, pp.36.49.

38 *Ibid.*, pp.36.49.

39 COSSY Valérie, PANNATIER Gaël, PERRIN Céline, ROUX Patricia. Le militantisme n'échappe pas au patriarcat. *Nouvelles Questions Féministes*, 2005, Vol.24, pp.4.16.

Cependant toutes les écoféministes qui furent interrogées n'ont pas relaté de mauvaises expériences dans le milieu militants, et certaines comme Eva continuent toujours à s'inverser dans ces milieux.

III. Effets de la non-mixité sur les individus

Les luttes avec les hommes dans les collectifs militants étant parfois difficiles, certaines femmes ont trouvé plus d'épanouissement dans la lutte en non-mixité comme ce fut le cas pour Élise, mais cette pratique est parfois mal interprétée, comme récemment lors de la polémique entourant une réunion en non-mixité organisé par le syndicat étudiant UNEF.

La non-mixité, ou plus précisément la non-mixité choisi, est une pratique généralement utilisée par des individus victimes de discriminations pour se réunir et exprimer ce qu'ils subissent parmi leurs pairs. Cette pratique peut être perçue comme discriminante, mais elle permet aux individus de se livrer à un auditoire qui partage les mêmes souffrances et les mêmes inquiétudes. Élise témoigne d'un cercle de parole sur l'éco-anxiété auquel elle a participé :

« On s'est retrouvé à une trentaine je dirais, pour parler de notre rapport au monde, de notre rapport au vivant, d'éco-anxiété, de rage, de souffrances, de colère, de joie... C'était un cercle de paroles sur nos émotions, nos parcours de vie [...] c'était une expérience commune, avoir d'autres personnes qui ressentent ça, et avec qui en parler, c'est une bouffée d'air frais »

Élise donne ici l'exemple de réunions uniquement entre femmes, mais il en existe différentes sortes : entre personnes en situation de handicap, de même ethnie... La non-mixité choisie dont il sera ici question relève du genre, c'est-à-dire uniquement de réunions d'individus s'identifiant comme femmes. Bien que cette pratique soit souvent envisagée comme un temps uniquement dédié à la parole, ce n'est pas toujours le cas puisque comme il a été mentionné en introduction, le campement de *Greenham Common* en Angleterre était entièrement non-mixte par exemple.

La non-mixité se retrouve très souvent dans le mouvement écoféministe, mais elle n'en est pas un marqueur caractéristique et l'on retrouve également cette pratique au sein du

mouvement féministe et parfois même la non-mixité apparaît naturellement comme ce fut le cas dans le groupe communautaire mixte de la pointe St Charles au Québec dans les années 1970. Les femmes de cette communauté ne trouvant pas de temps libre pour s'engager dans un travail rémunéré mirent en place une garderie, et créèrent des groupes uniquement composés de femmes pour organiser celle-ci et accroître leur confiance en elles.

Puis, au fil des discussions, en partageant leurs expériences personnelles :« elles ont réalisé que l'on rejetait souvent le blâme sur les femmes lorsqu'il était question des difficultés éprouvées par les enfants, du malheur qui semblait s'acharner sur la famille, et même des violences dont elles étaient elles-mêmes victimes. »⁴⁰. Ce qui ne semblait qu'être un groupe de parole, leur permit de prendre conscience que « les rôles qu'elles jouaient à la maison, soit celui de femme au foyer et celui d'assurer les soins, étaient moins valorisés que le rôle de pourvoyeur, joué par leurs maris »⁴¹. Les discussions face à un groupe de pair leurs permirent également de délier les langues et de parler publiquement des violences qu'elles subissaient au sein de leur couple. Cela engendra une union fédératrice entre femmes et permit de mettre en place un système d'entraide afin « d'amorcer la rupture avec les processus d'infériorisation et de modifier leur compréhension des causes premières de la violence »⁴². Les réunions entre femmes furent pour elles l'opportunité de prendre conscience de leur oppression, et du processus d'infériorisation qu'elles avaient intériorisé pour ainsi reconstruire « leurs propres récits d'appartenance, en articulant leurs idées et leurs pratiques non seulement autour de la question de genre, mais aussi autour de celle de classe »⁴³. Les effets de ces discussions entre les femmes de la pointe St Charles furent immenses. Elles s'émancipèrent peu à peu du rôle de femme que la société leur avait attribué et prirent publiquement parole dénonçant la stratification et la différenciation entre hommes et femmes, allant jusqu'à transposer leur nouvelle conscience dans leur foyer ce qui provoqua parfois des divorces.

Au-delà de l'impact sur la vie personnelle de ces femmes, les réunions en non-mixité impactèrent toute la communauté jusqu'à toucher le gouvernement provinciale qui intégra certaines revendications de ce mouvement dans ces politiques publiques. De plus, certains enfants exposés au militantisme de leur mère développèrent un esprit critique et une conscience de la justice qui leur permirent de s'investir à leur tour dans le militantisme.

40 KRUYNSKI, Anna. Trajectoires de militantes dans un quartier ouvrier de Montréal : Trente ans de changement.s, *Nouvelles Questions Féministes*, 2005, Vol.24, pp.86-104.

41 *Ibid.*, pp.86-104.

42 *Ibid.*, pp.86-104.

43 *Ibid.*, pp.86-104.

Ainsi, offrir un espace où s'exprimer et par conséquent à partir duquel identifier et définir leur oppression, permet aux femmes de former leurs propres revendications au sujet de questions communautaires qui :

« les amènent à entrer dans un processus de politisation et dans une analyse plus large des inégalités de genre et de classes sur la scène publique et à l'intérieur de la famille. Propulsées à l'avant-scène pour défendre leurs enfants, elles finirent par mettre au défi le gouvernement, les corporations, les experts, les maris, et jusqu'à leurs propres insécurités de femmes de classe ouvrière »⁴⁴.

La non-mixité est donc « indéniablement un outil militant précieux pour faire entendre les voix féministes et transformer en profondeur les rapports sociaux de sexe. »⁴⁵ Cependant, la discrimination dont fait preuve cette pratique peut parfois poser problème. Aussi, certaines associations mixtes soucieuses t'attribuer à chacun et chacune un temps de parole ont mis en place un chronométrage du temps de paroles entre hommes et femmes, afin de s'assurer que les hommes ne tirent pas toute l'attention à leur avantage plaçant ainsi les femmes dans le « rôle d'*attention-giving* ("donner de l'attention") socialement dévolu aux femmes »⁴⁶. C'est le cas dans le mouvement de désobéissance civile « Extinction Rebellion » comme le mentionne Julie :

« C'est un mouvement où ils font très attention à la prise de parole, parce que c'est le gros problème je trouve des groupes écologistes, c'est que la prise de parole elle est très masculine. Du coup, il y a vraiment des compteurs dans les réunions, il y a une personne qui est responsable de compter la prise de parole, cette personne fait des to pos, à un tiers de la réunion, deux tiers et à la fin, en disant ok, là à partir de maintenant, il y a beaucoup trop d'hommes qui ont parlé, ou beaucoup trop de femmes, ça peut arriver, donc à partir de maintenant il n'y a que des femmes qui parlent, les hommes se taisent, ils se mettent en retrait, franchement c'est hyper important. »

44 KRAUSS, Celene (1998). «Challenging power : Toxic waste protests and the politicization of white, working-class women». In Nancy A. Naples (Ed.), *Community activism and feminist politics : Organizing across race, class and gender* (pp. 129-150). New York: Routledge.

45 COSSY Valérie, PANNATIER Gaël, PERRIN Céline, ROUX Patricia. Le militantisme n'échappe pas au patriarcat. *Nouvelles Questions Féministes*, 2005, Vol.24, pp.4.16.

46 PARLEE, Mary Brown (1989 [2e éd.]). «*Conversational Politics* ». In Laurel Richardson, *Feminist Frontiers II*, New York: McGraw-Hill, pp. 8-16.

Le mouvement « Extinction Rebellion » est très proche de l'écoféministe, en effet, de nombreuses personnes interrogées lors de l'enquête y adhèrent, voire même, comme Aurélie, ont créé une branche du mouvement dans leur région. Dans l'association que Paul a créé, il a instauré une alternance entre non-mixité et mixité afin que chacun trouve un moment pour s'exprimer, sans pour autant, discriminer les uns ou les autres. Ainsi, certain mouvement ou association, soucieux de donner un espace de parole à chacun, envisagent la non-mixité ou d'autres techniques, ce qui a un réel impact sur les individus et la société. C'est d'ailleurs le but recherché par l'écoféminisme, qui, bien que ce soit un mouvement individuel, partage la pratique de la non-mixité avec d'autres.

Après avoir détaillé l'impact de la non-mixité ainsi que les difficultés des femmes dans le militantisme, il est à présent temps de s'intéresser à la façon dont les individus ont été introduit à l'écoféminisme.

Partie II. L'accès des militants au mouvement écoféministe

Il sera ici envisagé comment et quand, les écoféministes ont été introduit à l'écoféminisme. Afin d'en savoir plus, il sera, dans un premier temps question de s'interroger sur la date de la découverte de l'écoféminisme dans la vie des militant.e.s. Dans un second temps, il sera envisagé la façon dont elles ont eu accès à l'écoféminisme. Dans un troisième temps, il sera étudié l'éventualité selon laquelle la parentalité influent sur la sensibilité des individus aux questions écoféministes.

I. La découverte de l'écoféminisme

L'âge de l'échantillon étudié lors de l'enquête de terrain varie entre 25 et 40 ans, il a précédemment été expliqué les raisons pour lesquelles l'échantillon est réduit à cette tranche

d'âge, cependant, l'enquête a permis de soulever un phénomène intéressant : les individus n'ont découvert l'écoféminisme que très récemment. En effet, le moment de leur découverte du mouvement ne remonte pas au-delà de 5 ans et se trouvent plus généralement aux alentours de 2 ans en amont de l'entretien. L'écoféminisme est donc, pour les personnes interrogées lors de l'enquête, un mouvement très récent dans leur vie. Elles et ils ont d'ailleurs souvent tendance à se considérer comme des « bébé-militantes » comme c'est le cas pour Rebecca. Par ailleurs, certain.e.s ne se sentent pas légitime d'être interrogé.e dans le cadre de l'enquête : « Je ne sais pas si notre entretien sera très utile parce que je suis très intéressée, mais que je n'ai pas encore tout le bagage littéraire que certaines peuvent avoir ». Par cette phrase, Agathe démontre deux choses, l'idée que l'écoféminisme est récent dans sa vie et qu'elle n'a pas « encore » eu le temps ou pris le temps de se pencher dessus et également que l'écoféminisme demande un certain « bagage littéraire ». Cela fait échos à l'idée selon laquelle les écoféministes ont fait des études supérieures leur donnant plus facilement accès à toute cette littérature.

Seule Pascale d'Erm a découvert l'écoféminisme il y a plus de 5 ans dans le cadre de ses recherches journalistiques sur la pensée écologique. Elle avait alors été surprise d'apprendre qu'il n'était question que d'hommes dans ce domaine. Elle a donc fait des recherches sur la pensée écologique portée par les femmes, ce qui lui permit de découvrir l'écoféminisme dont elle est devenue l'une des figures principales en France grâce à ses ouvrages^{47 48}.

La découverte de cette auteure et la diffusion de ses ouvrages permit de contribuer à l'essor de l'écoféminisme Français. Certains des individus interrogés ont d'ailleurs mentionné plusieurs fois ces ouvrages comme références littéraires. Mais leur découverte personnelle de l'écoféminisme, s'est généralement faite à travers leur expérience militante avant qu'ils et elles ne s'intéressent à l'écoféminisme en faisant des recherches plus en détails dans la littérature.

47 D'ERM, Pascale. *L'écoféminisme en questions*. Vanves: La plage. 2021.

48 D'ERM, Pascale. *Sœurs en écologie*. Rezé :La mer salée, 2017.

II. L'accès à l'écoféminisme par des militances diverses

Afin de mieux comprendre comment les écoféministes ont accès au mouvement, il faut se pencher sur leurs engagements militants préalables. En effet, la plupart des individus interrogés lors de l'enquête ont découvert le mouvement écoféministe grâce à leur investissement militant, que ce soit écologique (comme pour Pascale d'Erm), féministe (dans le cas de Valentine), anarchiste (comme c'est le cas pour d'Amélie) voir même de défense de la cause animale (c'est le cas d'Élise). Seule Julie a confié n'avoir jamais été militante pour aucune cause, elle reconnaît d'ailleurs être « primo-militante ».

Parfois, les individus sont passés par plusieurs causes entre leur premier militantisme et l'écoféminisme. Ainsi, les personnes s'étant préalablement investit dans la cause animale ont souvent par la suite glissées vers le militantisme écologique, avant d'en venir à l'écoféminisme. Pour les personnes préalablement féministes elles précisent souvent la nature de leur féminisme comme étant intersectionnelle, avant d'entrer dans l'écoféminisme qu'elles définissent lui aussi comme intersectionnel.

Ce terme utilisé pour la première fois par Kimberlé Crenshaw en 1991, permettait à l'origine de croiser sexisme et racisme dont les femmes Afro-américaines sont victimes. Aujourd'hui, l'utilisation du mot s'est étendue pour désigner la situation dans laquelle des personnes subissent simultanément plusieurs formes de discriminations. Ainsi, dire que l'on est féministe intersectionnel, signifie que l'on est féministe mais que l'on soutient également les individus victimes d'autres formes de discriminations. Ce terme s'applique également à l'écoféminisme, il est aujourd'hui l'adjectif principalement utilisé par les écoféministes lorsqu'il s'agit de spécifier leur écoféminisme.

En plus d'avoir pour la plupart vécu d'autres militantismes auparavant, un certain nombre des personnes interrogées ont confié ressentir de l'injustice depuis l'enfance, ce qui leur a permis de développer leur militantisme. Ainsi, Pascale d'Erm se dit « contestataire depuis toujours » et Amélie confie ne pas comprendre la différence fille/garçon faite étant enfant : « Je trouvais ça scandaleux ». Ce sentiment contestataire est un terreau idéal pour développer des militantismes. Il est d'autant plus fertile, lorsque l'entourage des individus est lui aussi investit dans une cause militante. Cela lui permet d'avoir un premier aperçu de ce que font les militant.e.s et la façon dont ils et elles s'investissent. De plus, les individus interrogés

ont souvent mentionné le fait qu'elles n'ont pas découvert l'écoféminisme seule mais à plusieurs ou parfois en binôme. Julie, Estelle ou encore Lætitia, ont d'ailleurs découvert l'écoféminisme en binôme avec une amie. En effet, la découverte de l'écoféminisme bouleverse profondément la perception du monde pour les individus, qui ressentent donc l'envie de la partager.

Mais l'écoféminisme n'apparaîtrait pas que grâce à l'immersion dans un mouvement militant, car la parentalité pourrait jouer un rôle dans l'intérêt que portent les individus à l'écoféminisme.

III. L'accès à l'écoféminisme par la parentalité

Lors de l'entretien avec Pascale d'Erm, celle-ci a confié qu'elle percevait un véritable bouleversement lors de la parentalité chez un grand nombre d'individus, qui se rapprocherait de l'écoféminisme à cette période de leur vie. D'après elle : « celles et ceux qui ont donné la vie ne peuvent pas se résigner à laisser à leur progéniture une planète morte ». Elle établit alors que « le premier cran pour entrer dans l'écoféminisme c'est la maternité » c'est-à-dire que c'est à partir du moment où l'on porte la vie en soit, que l'on apprend la temporalité longue, l'altérité et la responsabilité et que l'on devient plus facilement sensible à l'écoféminisme. De plus, étant donné la crise écologique actuelle, le sentiment d'inquiétude des individus face à l'avenir se développe, mais les théories écoféministes restent positives et laissent entrevoir un futur. Cela en fait un mouvement assez rassurant par rapport au mouvement de la collapsologie par exemple qui est proche de l'écoféminisme en certains points et qui s'intéresse à l'effondrement possible de notre civilisation. Certains individus s'en sont d'ailleurs rapprochés dans un premier temps avant d'en venir à l'écoféminisme qui offre un avenir plus rassurant.

Bien que le sujet de la maternité n'ait pas toujours été évoqué lors des entretiens, seules quatre femmes ont mentionné avoir un ou plusieurs enfants et deux ont dit ne pas en vouloir. Il peut donc être établi qu'a priori sur l'échantillon étudié, 14 personnes sur 18 n'étaient pas parents lors de leur entretien. L'analyse de Pascale d'Erm qui travaille avec des

personnes de tous âges et qui ne restreint pas ses recherches à la même tranche d'âge que l'enquête de terrain, ne peut donc pas se vérifier ici, car l'échantillon prouve que l'écoféminisme ne touche pas que les personnes ayant donné la vie.

A présent que la question de l'accès à l'écoféminisme a été creusé, il est temps de s'intéresser à l'effet que ce mouvement a pu avoir sur le parcours les individus.

Partie III. Le parcours écoféministe

La découverte de l'écoféminisme a provoqué chez les personnes interrogées des réactions très intenses ce qui a, par la suite, bouleversé leurs vies et a interrogé leurs perceptions d'elles même en temps qu'écoféministe ou non.

I. L'illumination écoféministe

Pour parler de leurs découverte de l'écoféminisme, Julie et Pascaline employèrent le terme d'« illumination ». Ce mot pourrait sembler inapproprié, ou trop fort pour illustrer l'effet de l'écoféminisme sur les individus, mais la découverte de l'écoféminisme les a fortement interpellée et ce ne sont pas les seules. Rebecca raconte que lorsqu'elle a mentionné le terme écoféminisme lors d'une visite dans un atelier de tissus, les personnes qui y travaillaient avaient « des étoiles dans les yeux sans me connaître ». La découverte du mot écoféminisme provoque chez les individus qui deviendront écoféministes plus tard, un sentiment de rattachement. Comme si enfin, ils trouvaient un mouvement auquel ils pouvaient s'identifier. Elsa l'illustre très bien avec ses propos : « Au moment où j'ai vu ce mot [écoféminisme], je me suis dit : mais c'est ça, c'est moi ! ». En plus d'être une « évidence » à la fois « logique et pertinente » d'après Amélie, c'est un « déclique assez-fou », une vraie bouffée d'air » pour Eva. Cet effet intense qu'a l'écoféminisme a été développé par Pascale d'Erm lors de son entretien, pour qui « il y a un sens extrêmement puissant à relier mon identité de femme, mon engage-

ment écologiste et ma volonté de transformer et d'inventer de nouvelles façons de vivre sur la terre ensemble ». L'écoféminisme devient une réponse théorique à une pensée préexistante chez les individus qui s'y reconnaissent très rapidement et qui s'y impliquent.

Mais l'écoféminisme n'est pas le seul mouvement à provoquer ce genre de réaction. Valentine l'a aussi éprouvé lors de sa découverte du féminisme : « Papa, maman, j'ai découvert un truc incroyable, ça s'appelle le féminisme, ça change tout mon regard sur le monde ». Elle continue en disant : « Quand j'ai découvert le féminisme, j'étais hyper revendicatrice, j'en parlais à tout le monde ». Les propos de Valentine illustrent bien le phénomène « d'illumination », c'est-à-dire, la découverte d'un mouvement théorique qui porte en lui des éléments de réponses aux interrogations des individus tout en correspondant plus ou moins parfaitement à leur réflexions préexistantes. Valentine raconte par la suite avoir eu le même sentiment lors de sa découverte de l'écoféminisme.

Mais cette « illumination » n'est pas seulement théorique, elle permet d'ouvrir les individus à d'autres militantismes et d'explorer une nouvelle façon d'appréhender le quotidien « qui infuse tout » selon des dires d'Enora. Cette imprégnation de l'écoféminisme jusque dans le quotidien des individus, les encourage à prendre un chemin de vie plus en adéquation avec le mouvement, et à se lancer ou à persévérer dans des projets de changement de vie.

II. Le tournant personnel engagé par l'écoféminisme

En plus de résonner en eux, la découverte du mouvement écoféministe est un choc assez important dans la vie des primo-militant.e.s. Il remet en question énormément de choses qui finalement, les amène à évoluer dans leur conception de leur propre vie.

Il questionne leur identité : « c'est un nouveau rapport d'être, c'est se réapproprier son corps, son temps, et son être de femme », « ça travaille beaucoup les questions d'identité à travers ce rapport à la nature » d'après Pascale D'Erm. Un tel questionnement les encourage et les guide vers des projets de vie alternatifs. Ainsi, Valentine a décidé de quitter son emploi stable à Paris, pour partir au Portugal, y faire une formation de Yoga, puis de parcourir le chemin de Compostelle. Son projet illustre bien un retour sur soi, l'idée de Pascale D'Erm, de prendre du temps pour se retrouver et se reconnecter à son environnement. D'autres individus

interrogés lors de l'enquête, ont pris un chemin similaire en quittant leur emploi stable. C'est le cas de Julie qui a décidé de quitter sa rédaction et de devenir journaliste indépendante.

Un autre grand bouleversement en parti influencé par l'écoféminisme fut le déménagement. En effet, la plupart des individus ont déménagé pour vivre dans un environnement qui correspond davantage à leurs valeurs. C'est la cas d'Enora, Amélie, Clovis, Alexandra, Astrid, Pascale d'Erm. Valentine, Julie, Rebecca, et d'Estelle, qui elle, envisage de déménager dans une Kerterre, une maison ronde, construite de ces propres mains en terre, chaux et chanvre.

Pour certaines personnes, bien que l'écoféminisme soit une révélation, cette découverte à elle seule ne les a pas propulsées vers des projets radicaux de changements de vie, mais les a maintenu dans leur mode de vie parfois déjà alternatif, comme pour Pascaline ou Anaëlle. Peut-être que ces femmes étant déjà militantes, leur rattachement à l'écoféminisme n'a pas eu d'effet aussi lourds sur leur vie que pour les individus primo-militant. Cela dit, il est à noter que des changements radicaux mettent parfois du temps à être mis en place. Ainsi, Pascale d'Erm qui est dans le milieu de l'écoféminisme depuis quelques années déjà, n'a changé de région que récemment, et Élise, a confier ne pas s'épanouir dans son milieu actuelle, mais ne pas envisager de déménager pour l'instant. Quant à Mathilde, elle a confié de rêver vivre dans une yourte, mais elle ne le fait pas car son compagnon n'est pas prêt à un tel bouleversement. L'entourage des individus aurait donc également de l'emprise sur leur prise de décisions et pourrait parfois les freiner dans leurs projets.

La réalisation de nouveaux projets causés par la découverte de l'écoféminisme est à mettre en perspective avec le fait que les individus se reconnaissent ou non en tant qu'écoféministes. En effet, tous les individus interrogés, ne se revendiquent pas nécessairement écoféministe, et l'impact de celui-ci n'est donc pas le même sur leurs vies respectives.

III. La question de l'étiquette

Toutes les personnes interrogées ne se reconnaissent pas sous l'étiquette écoféministe, ou en tout cas y apportent leurs propres nuances. En effet, même si les individus ont été contactés parce qu'elles.ils appartenaient à des collectifs écoféministes, ce qui peut prouver un engagement militant assez fort pour certain.e.s, ce n'est pas toujours le cas. Ainsi Julie, qui a été contactée à travers le collectif « Les Engraineuses », a confié en toute fin d'entretien, ne

pas se considérer que écoféministe « je suis d'autres choses aussi », alors même que tout le reste de son discours semblait révéler le contraire. A travers ces mots, on comprend qu'elle ne veut pas être résumée à un mot, à sa militance dans ce mouvement. A l'inverse, Gabrielle qui n'appartient à aucune association, et qui n'est investie en aucune façon dans le mouvement écoféministe, avoua être écoféministe. La confusion autour de la question de l'étiquette écoféministe est donc grande et ne se résume pas à un apparent militantisme, mais plutôt à la façon dont les individus veulent être perçus par les autres.

Par ailleurs, l'expérience de Pascaline à ce propos est très intéressante : elle confia qu'elle aurait pu, facilement porter l'étiquette écoféministe lors de sa découverte du mouvement. Mais qu'à présent, elle ne préfère pas se considérer comme écoféministe car, « ça devient comme n'importe quel mouvement », c'est-à-dire qu'il est réutilisé par les médias, qu'il est davantage « girly » et qu'il a perdu selon elle son côté radical et percutant : « quand j'entends Émilie Hache, c'est trash, elle est trash quand on l'entend parler, ce n'est pas que les jolis mots ». L'évolution de l'écoféminisme, aux yeux de Pascaline l'a donc fait changer d'avis, concernant sa propre revendication du mouvement. Les individus, en plus de ne pas nécessairement faire correspondre leur écoféminisme à leur militantisme, en revendiquent leur appartenance en fonction de leur perception du mouvement, rendant bien souvent difficile pour un individu la revendication de son écoféminisme. Ainsi, « un individu n'est ni cohérent, ni consistant, tout dépend des scènes sociales dans lesquelles il est positionné »⁴⁹, ce qui rend la question de l'étiquette écoféministe très variable en fonction des individus, et des situations dans lesquelles ils se trouvent influençant ainsi, leur perception du mouvement.

Cette diversité dans la façon dont les individus ont eu accès à l'écoféminisme, puis, les différents effets que ce mouvement a eu sur eux, à des répercussions sur la façon dont les individus définissent et pratique leur écoféminisme. Aussi le chapitre suivant développera ces thèmes, afin d'éclaircir ce en quoi consiste l'écoféminisme.

49 LAHIRE, Bernard. *L'homme pluriel*, Paris, Nathan, 1998.

Chapitre II. La diversité des définitions et des pratiques écoféministes

L'écoféminisme étant un mouvement qui remet en question le système actuel, il propose également des solutions aux problèmes qu'il identifie. Ainsi, il sera ici question d'analyser plus en détail ce qui définit l'écoféminisme et les pratiques qui lui sont associées par les individus.

Partie I. Définitions de l'écoféminisme

Bien que l'écoféminisme soit un mouvement théorisé par des universitaires, les écrits originaux sont plus confus, plus divers, et, par conséquent, plus difficile à comprendre. L'objectif du développement qui sera ici fait, est de faire état de ce qu'est l'écoféminisme. Dans un premier temps en cherchant la définition de l'écoféminisme, puis en s'interrogeant sur la relecture de l'histoire et les éventuels liens que peuvent avoir l'écoféminisme et l'anarchisme. Finalement, en s'attardant sur les effets qu'a le patriarcat sur les femmes et la société.

I. Plus que la simple addition d'écologisme et féminisme

Alors même que le mot pourrait le faire sous-entendre, l'écoféminisme n'est pas l'addition de l'écologie et du féminisme. Aussi sera-t-il pertinent de s'interroger sur la définition qui en est faite par les textes théoriques mais également par les individus interrogés lors de l'enquête.

A. Le lien entre oppression de la nature et oppression des femmes

Comme il vient d'être mentionné, l'écoféminisme n'est pas l'addition des mouvements écologiste et féministe. En effet, il est possible d'être écologiste et féministe sans être écoféministe. Car l'écoféminisme s'appuie sur un fondement très particulier d'après lequel, « il existe des liens indissociables entre la domination sur les femmes et la domination de la nature »⁵⁰. Pour l'écoféminisme « la dévaluation de la nature est étroitement connectée avec la dévaluation des femmes et leur mépris »⁵¹, ainsi les théories écoféministes décrivent un lien entre oppression des femmes et oppression de la nature, qui d'après l'écoféminisme, ne sont pas deux phénomènes distincts comme peuvent le concevoir le féminisme ou l'écologie, « mais deux formes de la même violence »⁵².

L'écoféminisme cherche à expliquer ce lien ainsi que ses différentes natures. Pour certains « la domination patriarcale est la cause de schémas psychiques et sociales qui habituent à la domination d'êtres plus vulnérables, ce qui est la cause d'un rapport à la nature fondé sur une attitude dominatrice »⁵³. Pour d'autres, le lien de causalité peut être perçu dans l'autre sens ; comme on apprend à dominer la nature, on apprend à dominer et inférioriser d'autres catégories d'êtres considérés comme inférieurs. D'autres encore, inspiré.e.s par Simone de Beauvoir, évoquent l'idée selon laquelle l'être humain ne deviendrait réellement humain qu'en dominant ce qu'il y a en lui et hors de lui, en se démarquant de sa propre animalité. Ainsi par dérivation, les femmes et le féminin étant associé à la nature, il en résulterait une domination de celles-ci.

Mais l'écoféminisme, n'apporte pas que des explications à la domination des femmes et de la nature, le mouvement y apporte également des solutions comme l'explique Jeanne Burgart Goutal dans le podcast « Les couilles sur la table » :

50 TUAILLON Victoire. *Les couilles sur la table : Le patriarcat contre la planète* [podcast]. Binge Audio, 30 juillet 2020, 1h 8min 29. Disponible sur : <https://soundcloud.com/lescouilles-podcast/le-patriarcat-contre-la-planete>

51 MIES, Maria. « *Women's Liberation and Substance* », dans Maria Mies et Veronika Bernholdt-Thomsen, *The Subsistence Perspective. Beyond the Globalized Economy*, Londres, Zed Books, 1999.

52 RESS, Mary Judith. « *Espiritualidad ecofeminista en América Latina* », *Investigaciones Feministas*, vol.1, 2010, p.113.

53 TUAILLON Victoire. *Les couilles sur la table : Le patriarcat contre la planète* [podcast]. Binge Audio, 30 juillet 2020, 1h 8min 29. Disponible sur : <https://soundcloud.com/lescouilles-podcast/le-patriarcat-contre-la-planete>

« Quelque chose qui était déprimant dans les décennies dans lesquelles j'ai grandi, c'est cette absence d'horizon politique, ou que l'horizon politique présenté comme désirable, moi je ne le trouvais pas du tout désirable, mais en fait, il n'y en avait pas d'autres à disposition qui m'enthousiasme. Et là dans l'écoféminisme [...] je trouve que ça ouvre des horizons politiques, collectifs, personnels existentiels, pédagogiques qui sont hyper enthousiasmantes, je ne me sens plus du tout dans cette humeur fin de siècle »⁵⁴

L'écoféminisme ne se résout donc pas à expliquer des rapports de domination, responsable de crises écologiques et sociales, mais y apporte « des pensées et des pratiques qui donnent beaucoup d'espoir »⁵⁵ aux individus. En effet, là où d'autres mouvements pourraient avoir un discours plus négatif, donnant peu d'espoirs pour les générations futures, comme en collapsologie, dans l'écoféminisme, « il y a l'idée de prendre le parti de la vie »⁵⁶. D'après Enora :

« C'est assez encourageant de mettre son énergie et son temps dans la construction d'un nouveau monde, parce que le monde actuel ne rend pas heureux. A partir du moment où l'on est interconnecté avec les autres et le vivant, on n'a plus envie de faire du mal, de faire de la merde, de polluer. Je pense que c'est un chemin d'amélioration de la qualité de vie de tous. »

Cependant, ce n'est pas un mouvement aveugle, il voit la réalité des problèmes sociaux et climatiques : « Oui il y a du désespoir, des raisons objectives d'être en colère, de s'inquiéter, mais on peut aussi faire le choix, de voir ce que l'on peut retisser, ce que l'on peut se réapproprier, ce que l'on peut réparer, plutôt que de céder à la facilité du cynisme. »⁵⁷. Les écoféministes prennent donc le parti d'accepter la situation actuelle, et d'essayer d'en ressortir le meilleur en négociant « un revirement qui ne débouche pas sur l'extinction des espèces et la fin du monde »⁵⁸. Pour cela ils et elles expérimentent le monde de façon différente, en créant

54 *Ibid.*

55 *Ibid.*

56 *Ibid.*

57 TUAILLON Victoire. *Les couilles sur la table : Le patriarcat contre la planète* [podcast]. Binge Audio, 30 juillet 2020, 1h 8min 29. Disponible sur : <https://soundcloud.com/lescouilles-podcast/le-patriarcat-contre-la-planete>

58 BARBE, Sylvie. Portrait d'une écoféministe dans les Cévennes. *Écoféminismes. Le travail Social au tournant*. Association multitudes, 2017, n°67, pp. 46-53.

un autre rapport au monde : « on n'est pas éduqué comme des terriens, capable d'observer la terre, de l'écouter, de se sentir y appartenir, de sentir autant ce qu'il se passe dans notre corps, que dans notre mental »⁵⁹. Il y a donc une forme de retour aux sources, de retour à ce qui a pu fonctionner dans le passé, pour freiner, éviter et ne pas participer d'avantage aux crises sociales et climatiques actuelles et avenir. D'après Alexandra, « L'écoféminisme est le lien entre l'attention à l'humain et la terre, et ce que l'on en fait. Le rapport entre humains, et, entre humains et la nature. On est la nature, il n'y a pas la nature et les humains, on est un tout ». L'écoféminisme cherche donc à reconnecter les humains à la nature, ainsi de nombreuses écoféministes interrogées, expliqueront célébrer les saisons, et tenter de faire correspondre leur cycle de sommeil au cycle du soleil. Ainsi, toujours d'après Alexandra, « l'écoféminisme permet de se questionner sur les pratiques du quotidien ».

Si les bases de l'écoféminisme peuvent parfois paraître compliquées, c'est parce qu'il remet en cause l'entière de la société, « pour créer un monde plus juste, plus en contact avec la nature, un monde plus viable pour les générations futures » selon Valentine. Mais c'est également parce que chaque individu, le conçoit à sa manière, que la définition simple de l'écoféminisme est extrêmement difficile à produire, ainsi Rebecca explique que « selon les personnes et les regards, les luttes et les visions sont différentes ». En effet chaque individu aura des sensibilités qui lui seront propres ce qui influencera sur sa définition de l'écoféminisme. Cependant, si un élément ne varie jamais dans les définitions qu'on donne les individus, c'est qu'ils et elles conçoivent leur écoféminisme comme intersectionnel.

L'intersectionnalité, dont il a été expliqué l'origine précédemment⁶⁰, est un élément essentiel de l'écoféminisme. En effet, la plupart des personnes interrogées lors de l'enquête ont confié, concevoir leur écoféminisme comme intersectionnel, c'est-à-dire qu'en plus de lier féminisme et écologie, ils et elles y liaient d'autres luttes en affirmant « une relation intersectionnelle entre le racisme, le spécisme, le colonialisme, le capitalisme, et le modèle mécaniste de la science moderne »⁶¹. En effet, selon ils et elles « le choix de se focaliser sur les inégalités sexe/genre n'implique en rien de dire qu'une analyse partant plutôt du racisme, de l'exploitation de classe ou du colonialisme soit moins important ou moins pertinente »⁶². Ainsi, Mathilde explique que le lien qui lie les écoféministes « c'est le constat que la destruction de la

59 *Op.cit.* TUAILLON

60 Chapitre I, Partie I, II.

61 GRAARD, Greta. « *Toward a Queer Ecoféminism* », *Hypatia*, vol.12 n°1, 1997, p.114.

62 MELLOR, Mary. *Feminism and Ecology*, New York, New York University Press, 1997.

nature est liée au capitalisme, au patriarcat et au colonialisme qui sont écocides », cela sous-entend donc qu'il y aurait plusieurs oppresseurs. Pour combattre tous ces oppresseurs, l'écoféminisme devient intersectionnel. Ainsi, d'après Élise, c'est « l'articulation de différentes oppressions qui permet la convergence des luttes, car sinon il faudrait pouvoir se démultiplier pour pouvoir combattre toutes ces choses en même temps ». D'après elle, l'écoféminisme permet de ne pas avoir à hiérarchiser les luttes et toutes les combattre en même temps. Eva complète cette idée selon laquelle l'écoféminisme ne se satisfait pas de simplement lutter contre le capitalisme et le patriarcat : « l'écoféminisme permet de voir les choses de manière globale, d'inclure les doubles discriminations qui ne sont pas toujours incluses dans le féminisme ». Finalement, l'écoféminisme va plus loin que le fait de simplement dénoncer le patriarcat ou le capitalisme, en intégrant toutes les luttes, féministes, écologiques, mais aussi anti-raciste, anti-colonialiste... Cela n'est pas sans rappeler l'origine même du mouvement qui fut formé par un rassemblement de militant.e.s provenant de mouvements différents et qui avaient identifié ensemble qu'ils luttaient tous contre la même chose : le système patriarco-capitaliste qui a construit un dualisme entre nature et culture conduisant à l'oppression de la nature et des femmes.

B. Le dualisme nature et culture

Dès l'antiquité les notions de nature et culture ont été séparées alors que jusqu'alors elles étaient complémentaires. La séparation de ces deux notions et leur opposition forma ce qui est désigné comme dualisme.

« Ce dualisme s'est accompagné d'une hiérarchisation stricte des couples nature /culture au profit de la culture, la nature subalterne ne servant qu'à éteindre la soif de conquête des hommes blancs. Ce discrédit a enfermé les femmes dans leur essence de « femmes », et les a désignées comme inférieurs sur le plan intellectuel [...]. Sur ce dualisme initial ce sont greffés les séparations entre le corps et l'esprit, la raison et l'intuition, etc. »⁶³.

63 D'ERM, Pascale. *L'écoféminisme en questions*. Vanves: La plage. 2021, p.76.

Ainsi les femmes, de part ce dualisme ont été rattachées à la nature et donc ont été perçues comme des êtres qui dépendent de leur nature qu'elles ne contrôlent pas (elles allaitent, elles saignent...). Les féministes de la première vague se sont opposées à cette association femmes/nature, pour qu'elles soient perçues comme appartenant à la culture au même titre que les hommes. Aujourd'hui, les écoféministes cherchent à renouer avec la nature, non pas en tant que femmes, mais en tant qu'êtres humains, qui, de par leurs conditions de vie dans un système capitaliste ont été détachées de celles-ci. Ainsi, elles ne veulent en aucun cas remettre en question le travail féministe de la première vague, mais simplement aider les femmes et les hommes à accepter cette part de nature qu'ils et elles ont en eux. La stratégie de l'écoféminisme est de prôner un retour à la nature :

« En réhabilitant la nature, elle réhabilite en même temps les femmes. Il y a dans l'écoféminisme, une dynamique qui se rapproche quelque peu du retournement du stigmat. Mais pas question pour l'écoféminisme, que la nature demeure ce concept imposé par la modernité occidentale qui relève de l'insulte, du rabaissement, pas question non plus que ce concept femme/nature soit ce concept réactionnaire, qui a permis aux hommes de faire ce qu'ils voulaient des femmes. ».⁶⁴

Elles réinventent leur lien à la nature, pour en faire un lien privilégié, loin de les ramener à leur état de nature, mais plutôt pour rapprocher le genre humain tout entier à la nature. Cette réinvention, n'est pas la seule. En effet, l'écoféminisme, en mettant à jours des liens entre oppression des femmes et de la nature, a permis de repenser l'histoire et par la suite de réinventer de nouvelles façons d'agir en connaissance de cause.

⁶⁴ GAME OF HEARTH, *Introduction à l'écoféminisme* [vidéo]. Game of Hearth, 28 juillet 2019, 10 min. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=bbob6LLaBx8&list=WL&index=12>

II. Invention d'une nouvelle culture et proximité anarchiste

Afin de mieux comprendre qu'elles solutions offre l'écoféminisme aux problèmes qu'il analyse, il sera dans premier temps envisagé la façon dont l'écoféminisme analyse l'histoire de la condition des femmes en proposant un nouveau modèle de société. Puis dans un second temps, il sera question d'étudier le lien que le mouvement a avec l'anarchisme et la façon dont celui-ci s'articule.

A. Relecture de l'histoire et invention d'une nouvelle culture

D'après les théories écoféministes, « l'histoire de la destruction de la nature va de pair avec l'histoire de l'oppression des femmes »⁶⁵, le mouvement s'est donc beaucoup penché sur l'Histoire pour comprendre les raisons de ces oppressions :

« Dans de nombreux textes écoféministes, la question de l'histoire conjointe du patriarcat et du capitalisme est abordée, la lecture qui en est faite c'est qu'il y a eu auparavant, d'autres ordres politiques ne reposant pas sur la dichotomie nature/culture, et par conséquent des ordres politiques ne stigmatisant pas, ne cherchant pas à soumettre et faire taire tout ce qui relève du corps, de la matière, de la vie et de ses conditions de reproduction. Par conséquent, le corps féminin en tant que "marqué par la reproduction", n'était pas non plus stigmatisé, approprié, etc... Mais à un moment de l'histoire, la pensée moderne, conjointement au mode de production capitaliste, aurait mené une guerre sans relâche a ces anciens ordres sociaux pour mieux s'imposer. »⁶⁶

65 MIES, Maria. « *Women's Liberation and Substance* », dans Maria Mies et Veronika Bernholdt-Thomsen, *The Subsistence Perspective. Beyond the Globalized Economy*, Londres, Zed Books, 1999.

66 GAME OF HEARTH, *Introduction à l'écoféminisme* [vidéo]. Game of Hearth, 28 juillet 2019, 10 min. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=bbob6LLaBx8&list=WL&index=12>

L'écoféminisme s'oppose donc à la modernité et préfère rechercher dans la tradition d'anciens peuples pour comprendre où la mauvaise direction a été prise, et potentiellement rectifier ce qui ne fonctionne pas dans notre société. Ainsi, Astrid voit « l'écoféminisme comme quelque chose qui se doit d'être anticapitaliste et qui se doit de proposer d'autres imaginaires », Eva approuve et ajoute qu'elle trouve l'écoféminisme intéressant car « il vient détruire l'imaginaire capitaliste », ce qui sous-entend en construire un nouveau. Mathilde ajoute que : « Ce que l'on veut, c'est s'extraire de cette société, pour en créer une nouvelle qui soit écoféministe ». L'écoféminisme offre donc de nouveaux imaginaires aux individus, qui, face aux problèmes causés par le système capitaliste, se sentent parfois démunis. Cependant, il ne s'agit pas d'aller en arrière mais « d'inventer une nouvelle culture, dont les fondements pourraient s'inspirer du passé au moins comme d'un espoir de la possibilité d'un autre ordre social (non patriarcale, non militariste et non destructeur de l'environnement). »⁶⁷ Ainsi, l'écoféminisme critique les religions patriarcales en inventant une spiritualité qui est « non oppressive et non hiérarchisante »⁶⁸. Le mouvement critique également le mode de connaissance unique qui est coupé du corps et des sentiments, et diversifie la forme de ses textes. Ainsi il y a beaucoup de poèmes dans la littérature écoféministe.

Là où le système actuel ne montre qu'une voie à suivre, l'écoféminisme invente d'autres chemins possibles. Ainsi, dans le cadre de manifestations, le système actuel attend des individus qu'ils protestent à l'occasion d'une marche relativement pacifique, ou qu'ils fassent grève. Mais l'écoféminisme vient proposer de nouvelles façons de revendiquer, par des danses de la joie, de la théâtralisation, et beaucoup d'autres techniques qui furent employées lors des événements du *Pentagon Act* ou de *Greenham Common* notamment.

Dans leur réinvention de pratiques et de la perception du monde, les écoféministes mettent en avant la sororité, c'est-à-dire l'entraide entre femmes. Le mouvement étant principalement constitué de femmes, c'est leur travail en commun qui a permis son émergence. Cette entraide est bien souvent mise en avant comme quelque chose de nécessaire et de bénéfique non seulement pour les femmes mais aussi pour la société toute entière. Ainsi, selon Pascale d'Erm, « il y a quelque chose qui relie les femmes cœurs à cœurs », toujours d'après elle, le fait de « voir que le monde n'est plus viable, se double d'une intuition selon laquelle c'est ensemble qu'on y arrivera ». Ainsi, l'écoféminisme est très marqué par la coopération et la bienveillance entre les individus, notamment entre femmes, qui dans le système patriarcale

⁶⁷ GAME OF HEARTH, *Introduction à l'écoféminisme* [vidéo]. Game of Hearth, 28 juillet 2019, 10 min. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=bbob6LLaBx8&list=WL&index=12>

⁶⁸ *Ibid.*

ne sont pas incité à coopérer entre elles. Cette idée de coopération entre les individus et de proposition d'un nouveau modèle n'est pas sans rappeler le mouvement anarchiste dont l'écoféminisme est proche.

B. La proximité de l'écoféminisme avec le mouvement anarchiste

Si le lien n'est à priori pas direct, l'écoféminisme est très proches des théories anarchiques, c'est ce que Jeanne Burgat Goutal démontra :

« L'écoféminisme a été fortement influencé par l'anarchisme, notamment Murray Bookchin. Tout comme lui, les écoféministes [...] mettent en avant l'idée d'une révolution non violente qui démantèlerait le pouvoir étatique plutôt que de s'en emparer. [...] À l'instar de l'œuvre de Bookchin, l'écoféminisme s'enracine également dans les théories de Mark, en particulier son concept d'aliénation et sa vision d'une société communiste et socialiste qui libérerait pleinement le potentiel humain. L'écoféminisme adopte aussi certaines idées de la Théorie critique de l'École de Francfort. L'Éclipse de la raison de Max Horkheimer, qui montre en quoi la répression sociale requiert la répression de la nature humaine (et de l'environnement naturel) a été une source importante. »⁶⁹

Mais sur le terrain, la réalité est plus mitigée, d'ailleurs l'enquête a permis d'interroger les individus à ce propos. Dans la majorité des cas, les individus se sentent effectivement proches du mouvement sans pour autant s'en revendiquer comme Agathe : « oui probablement [que je suis anarchiste], mais je ne suis pas assez au clair dessus, pour le dire ». Ainsi, Élise se questionne sur l'anarchisme, elle a « envie de lire et d'écouter sur le sujet » elle est curieuse, bien que ce ne soit pas son modèle de militantisme, tout comme Rebecca, pour qui l'anarchisme est une autre lutte à ajouter à ses engagements féministes et écologiques. Par conséquent, elle préfère ne pas s'intéresser à l'anarchisme pour ne pas faire de « burn out mi-

⁶⁹ EPSTEIN, Barbara, *Political Protest and cultural Revolution. Nonviolent Direct Action in the 1970s and 1980s*, Berkeley, University of California Press, 1991, p. 176.

litant » comme elle a déjà pu faire dans le passé. On voit ainsi, que bien que les individus soient en général intéressés, certains préfèrent ne pas trop s'y engager pour ne pas perdre de vue leur militantisme initiale.

D'autres individus ne se considèrent pas anarchiste comme Pascale d'Erm, qui est pour « un certain pouvoir des marges : si on parle de pouvoir on parle de pouvoir 'avec' et du pouvoir du 'dedans', si on parle de puissance, elle est dans les marges, dans les cercles et pas au centre du système ». On peut voir par ses propos que même si elle ne revendique pas du tout appartenir à ce mouvement elle utilise des mots et des concepts également partagé par l'anarchisme. Ce qui illustre bien à quel point ces deux mouvements sont liés. L'anarchisme pourrait donc être l'une des façons de remodeler le monde actuel pour qu'il soit plus écoféministe et répondre au « besoin de changement radical dans la société » qu'exprime Aurélie, Tout comme l'illustrent les propos de Valentine qui interprète l'anarchisme à sa façon par la pratique de rituels à la lune qu'elle effectue ou le fait de faire germés des graines : « à mes yeux, c'est une forme d'anarchisme parce que c'est une forme de refus de consommer ce que l'on nous donne, c'est refuser le chemin tout tracé de consommation et de pensée unique ».

Un petit nombre des personnes interrogées voient un lien très clair entre écoféminisme et anarchisme. Ainsi, pour Anaëlle : « l'écoféminisme a forcément quelque chose de très militant et de très anarchiste ». Le lien entre écoféminisme et anarchisme est si fort que pour Astrid « quand on me parle d'écoféministe, j'ai plus envie de répondre que je suis anarchiste », d'ailleurs Amélie et Enora étaient dans les associations anarchistes avant de monter leur collectif écoféministe.

S'il y a un sujet sur lequel le lien écoféminisme et anarchisme ne se fait pas, c'est qu'il y a beaucoup de virilisme dans l'anarchisme, comme l'a partagé Élise. Cela produit finalement le même problème que dans les mouvements écologiques où les femmes n'ont souvent pas une place égale à celle des hommes et où les moyens de militer sont très masculin. Ainsi, seule l'écoféminisme apporte une remise en question de la société toute entière basée sur une analyse du patriarcat.

III. Réflexions sur le patriarcat et l'essentialisme

Afin d'étudier plus en détail l'analyse faite par l'écoféminisme du patriarcat, il sera tout d'abord question d'étudier celui-ci et son effet sur les femmes, avant de s'attarder sur la question de l'essentialisme qui est bien souvent reproché à l'écoféminisme.

A. Le patriarcat et son effet sur les femmes

L'écoféminisme a analysé le patriarcat comme responsable du dualisme qui a enfermé les femmes dans leur état de nature pour mieux les dominer. En effet, en catégorisant les femmes dans la nature, les hommes en ont profité pour s'approprier le pouvoir reproductif des femmes en les contrôlant et en les opprimant.

Aujourd'hui, malgré les combats féministes, on retrouve encore cette oppression du genre féminin. Ainsi, par exemple, les catastrophes environnementales, touchent en priorité les femmes, car les femmes sont plus pauvres que les hommes. Elles ont donc davantage de chances d'être victimes de catastrophes climatiques. De plus, « dans les rapports de genre, il y a un certain nombre de comportements identifiés comme virils qui ont un plus grand rapport de prédation : avoir une grosse voiture, manger des gros beefsteaks saignants, faire une belle carrière, ce qui de fait, est responsable d'une énorme exploitation de ressources, de main d'œuvre »⁷⁰. Ainsi, les femmes non seulement sont plus fragiles dans leur condition d'être humaine, parce qu'elles sont femmes, mais en plus la socialisation des hommes les incitent à avoir un comportement prédateur envers elles et la nature. Cela crée une grande disparité sur les individus.

Afin de contrer cette disparité, la société encourage les femmes à adopter un comportement se rapprochant du comportement masculin. En effet, les schémas de la réussite qui sont intégrés par tous reflètent une certaine compétition qui va encourager « un certain

⁷⁰ TUAILLON Victoire. *Les couilles sur la table : Le patriarcat contre la planète* [podcast]. Binge Audio, 30 juillet 2020, 1h 8min 29. Disponible sur : <https://soundcloud.com/lescouilles-podcast/le-patriarcat-contre-la-planete>

nombre de comportements qui sont très prédateurs de ressources et de main d'œuvre d'autrui. »⁷¹

Ainsi, par exemple « le système scolaire fabrique du masculin, il fabrique des hommes même avec les filles. On enseigne les maths et les sciences, sans enseigner la compassion, la sensibilité, les émotions, et on considère que c'est ça la norme, la neutralité alors qu'en fait on nous enseigne une sorte de neutralité masculine »⁷². La société patriarcale, vient donc inculquer des schémas de réussite, calqué sur le modèle masculin, lui-même destructeur et prédateur. Afin de déconstruire cette réalité pour envisager un monde plus juste et moins destructeur, l'écoféminisme analyse « ce que ça veut dire d'être autonome, on peut avoir l'impression que ça veut dire se détacher de tous les liens, communautaires, d'interdépendance etc, et donc typiquement, être ce vainqueur en haut de la pyramide. Alors qu'en fait le vainqueur en haut de la pyramide qui ne sait pas faire sa bouffe, qui ne sais pas laver son linge, qui ne sais pas s'occuper de son enfant, il n'est pas du tout autonome »⁷³, et en déduit que le modèle de réussite, et d'autonomie, n'est non seulement pas enviable mais en plus, pas réel. Car si l'on peut avoir l'illusion que donnent beaucoup d'hommes qu'ils réussissent par leurs propres moyens, en réalité suivre le modèle classique de réussite sous-entend déléguer à d'autres (souvent des femmes) certaines tâches.

C'est en suivant cette logique que l'écoféminisme s'oppose au féminisme en certains points et pense les problèmes dans le sens inverse. Ainsi, là où le féminisme revendique une égalité presque parfaite, en imitant le modèle masculin dans un « féminisme carriériste »⁷⁴ au détriment de l'environnement par exemple. L'écoféminisme prône à contrario, un modèle mixte plus écologiquement viable où « la différence physique ne doit être ni nivelée, ni effacée, mais pleinement vécue et assumée »⁷⁵, il n'y a donc pas de hiérarchie ni d'égalité parfaite entre les sexes. Cependant dans la pratique, l'écoféminisme est principalement incarné par des femmes et la pratique de la non-mixité qui est souvent mal comprise, laisse penser que cette égalité pourrait parfois pencher en faveur des femmes chez les écoféministes. Cependant, l'écoféminisme utilise énormément la non-mixité pour redonner aux femmes une place qui

71 TUAILLON Victoire. *Les couilles sur la table : Le patriarcat contre la planète* [podcast]. Binge Audio, 30 juillet 2020, 1h 8min 29. Disponible sur : <https://soundcloud.com/lescouilles-podcast/le-patriarcat-contre-la-planete>

72 *Ibid.*

73 *Ibid.*

74 BARBE, Sylvie. Portrait d'une écoféministe dans les Cévennes. *Écoféminismes. Le travail Social au tournant*. Association multitudes, 2017, n°67, pp. 46-53.

75 *Ibid.*, pp. 46-53.

leur a été interdite et leurs combats ne sont pas des combats des femmes contre les hommes mais des individus (principalement femmes) contre le système patriarco-capitaliste. Ainsi :

« Les hommes ne sont pas l'ennemi, ce qui est visé n'est pas une catégorie mais une structure, une organisation de la société, le problème c'est la façon dont les rapports hommes / femmes se structurent dans le patriarcat, le dualisme »⁷⁶.

L'écoféminisme cherche donc à faire une place pour chacun, Valentine dira même que « les hommes sont les bienvenus », et Paul dit s'être senti bien accueilli lorsqu'il fut invité à parler de vulnérabilité lors d'une émission radio sur l'écoféminisme. L'invitation de Paul à cette émission de radio montre bien l'ouverture qu'on les écoféministes envers les hommes, qui eux aussi sont victimes, d'une façon différente, du système patriarco-capitaliste dans lequel ils vivent mais dans lequel il ne se reconnaissent pas forcément et dans lequel ils ne peuvent pas exprimer leur vulnérabilité notamment.

Les écoféministes ne rejettent donc pas la place des hommes dans leur modèle, mais elles s'acharnent à vouloir redonner une place aux femmes, ce qui est souvent mal compris et confondu avec une forme d'essentialisme.

B. L'essentialisme en question

L'essentialisme est le fait de réduire un individu à son essence, à ce qu'il est par nature. Dans le cadre de l'écoféminisme, l'essentialisme signifie réduire les femmes à leur état de nature et par conséquent préserver le dualisme nature / culture qui fut combattu par le féminisme de la première et de la deuxième vague. L'essentialisme de l'écoféminisme lui a beaucoup été reproché notamment par Élisabeth Badinter :

« Cette idéologie qui prône tout simplement un retour au modèle traditionnel pèse de tout son poids sur l'avenir des femmes et sur leurs choix. Comme Rousseau en son

⁷⁶ TUAILLON Victoire. *Les couilles sur la table : Le patriarcat contre la planète* [podcast]. Binge Audio, 30 juillet 2020, 1h 8min 29. Disponible sur : <https://soundcloud.com/lescouilles-podcast/le-patriarcat-contre-la-planete>

temps, on veut aujourd'hui les convaincre de renouer avec la nature et de revenir aux fondamentaux dont l'instinct maternel serait le pilier. »⁷⁷

Mais en réalité, ce n'est qu'une mauvaise compréhension du mouvement, ainsi l'autrice Pascale d'Erm explique : « Avec l'écoféminisme, on passe d'un rapport à la nature prédateur à un rapport avec le vivant 'avec', 'parmi' et 'pour' la nature et ça, ce sont les femmes qui ont cette approche là. C'est lié à leur expérience de femmes, ce n'est pas lié au fait qu'elles soient des femmes par essence. Mais au fait qu'elles auraient une expérience différente de celle des hommes dans la société ». Ainsi, l'écoféminisme n'est pas l'apologie de l'essentialisme mais une mise en avant du rapport au vivant. L'autrice continue et explique que selon elle « Il ne faut pas être savant pour voir qu'ayant été exclus des lieux de pouvoir et d'éducation pendant des siècles et des siècles, elles [les femmes] se sont réfugiées dans les interstices, et parmi ces domaines où elles pouvaient se réfugier et apprendre, il y avait la nature. ». En voulant se rapprocher de la nature, l'écoféminisme réactiverait un lien entre femmes et nature qui aurait été formé, non pas parce que ce sont des femmes, et que la nature est dans leur essence, mais parce que la société patriarcale les a poussé à construire ce lien en les repoussant de la culture.

Comme il a été mentionné précédemment, en France l'écoféminisme n'a pas eu d'essor, comme ce fut le cas dans les pays anglo-saxons. Cela s'explique en partie parce que le féminisme Français de la première et de la deuxième vague avait fait un énorme travail pour dénaturaliser les femmes et de la féminité. L'arrivée de l'écoféminisme qui revalorise le rapport à la nature ne fut alors pas compris et semblait plutôt prôner un retour en arrière et par conséquent une réassignation des femmes à un rôle inférieur.

En réalité l'écoféminisme ne se contente pas de revaloriser un rapport à la nature, mais remet en question toute la société. Ainsi, si en effet le rapport à la nature est mis en avant, il l'est autant pour les hommes que pour les femmes.

« Il ne s'agit ni d'adhérer pleinement, ni de revaloriser symboliquement la féminité (qui est en fait une construction aliénante), ni de passer du côté masculin (car là aussi c'est une construction aliénante). L'idée est donc de restructurer la totalité du pro-

⁷⁷ BADINTER, Élisabeth. *Le Conflit : la femme et la mère*, Paris, Flammarion Lettres, 2010, p. 12.

blème et de construire des identités souples ou des identités nomades qui dépassent la structuration dualiste elle-même ».78

L'écoféminisme loin de vouloir réappliquer le dualisme nature / culture propose d'aller plus loin que celui-ci, là où le féminisme se contente d'intégrer les femmes à la culture. Si l'écoféminisme propose un nouveau modèle, il serait intéressant de se pencher sur la façon dont il est mis en pratique par les individus.

Partie II. Les pratiques : quand le quotidien devient politique

A présent que les théories de l'écoféminisme ont été étudiées plus en détail, il faut se pencher sur ce qui, dans la pratique, caractérise les écoféministes. Ainsi, il sera dans un premier temps étudié leurs pratiques, puis dans un second temps leur spiritualité.

I. Les pratiques écoféministes

Si la littérature écoféministe remet en question une grande partie de la société, elle apporte également des réponses pratiques que les militants mettent en œuvre, qui impacte profondément le comportement des individus dans la société. C'est pourquoi, il sera dans un premier temps envisagé, la façon dont certaines pratiques infusent le quotidien des individus et dans un second temps, il sera vu plus en détail la diversité de ces pratiques.

78 TUAILLON Victoire. *Les couilles sur la table : Le patriarcat contre la planète* [podcast]. Binge Audio, 30 juillet 2020, 1h 8min 29. Disponible sur : <https://soundcloud.com/lescouilles-podcast/le-patriarcat-contre-la-planete>

A. Des pratiques qui infusent le quotidien

L'écoféminisme est un mouvement qui remet l'entièreté de la société en question, aussi l'application concrète de ses théories implique un changement profond des personnes dans leurs pratiques pour que celles-ci soient en accord avec leurs pensées. D'après Julie « une fois que l'on a cette espèce de prisme de pensée [écoféministe], tout est fait sous cet angle-là ». Cette idée est également partagée par Enora pour qui : « ça [l'écoféminisme] infuse tout ». C'est à dire qu'il imprègne à la fois leurs modes de pensées mais aussi leurs modes de consommations, (elle expliquera essayer de se désintoxiquer de sa consommation de série et de vêtements, qui sont des produits du capitalisme) ou encore leur militantisme. En effet, comme le rappelle Mathilde, « l'essence du mouvement écoféministe est activiste », cet activisme se reflète par différentes pratiques. Ainsi pour Pascaline, prendre son vélo pour se déplacer est un engagement politique. Son engagement est si fort, qu'elle a un emploi à mi-temps alimentaire afin de subvenir à ses besoins, en parallèle, elle s'investit énormément vers les autres. Elle organise des visites culturelles pour d'anciens détenus, elle est professeure de français pour des migrants ou encore écrivaine populaire. L'exemple de Pascaline est très représentatif de l'engagement profond qu'on les écoféministes, celui-ci ne se limitant pas à des pratiques du quotidien mais allant jusque dans des choix de mode de vie. Le choix de Valentine de quitter son emploi stable pour faire une formation de yoga au Portugal en est un bon exemple également.

L'engagement des individus va donc au-delà des pratiques du quotidien et changent profondément leur vie, mais également celle de leurs proches. Ainsi, Mathilde en parlant de son fils dira « je n'ai pas envie de lui manger son futur », l'implication de Mathilde dans ce mouvement n'est donc pas seulement pour elle mais également pour son fils afin de ne pas participer à la crise écologique actuelle, tout en lui montrant que lui aussi peut agir.

L'adhésion à la littérature écoféministes bouleverse donc profondément les individus que ce soit dans leurs choix de vie ou dans leurs gestes du quotidien, Anaëlle dira d'ailleurs : « J'ai l'impression de vivre mon militantisme au quotidien ». Mais en quoi consistent ces pratiques du quotidien ?

B. Une diversité de pratiques

L'écoféminisme étant un mouvement très intersectionnel, il n'y a pas de pratiques typiquement écoféministes qui pourraient permettre d'identifier les individus écoféministes ou non. Les écoféministes ont donc des pratiques écologiques, féministes, anarchistes, mais aussi parfois spirituelles pouvant s'apparenter à du néo paganisme (cela sera développé ultérieurement⁷⁹).

Au même titre qu'il existe plusieurs niveaux d'engagement, il en va de même pour les engagements politiques qui :

« sont souvent répertoriés sur un continuum qui va des actions les moins contraignantes, comme s'inscrire sur une liste électorale ou écouter les nouvelles politiques à la radio, jusqu'aux plus contraignantes qui consistent à appartenir activement à un parti politique ou à une organisation politique telle qu'un syndicat »⁸⁰

Dans le cadre de l'écoféminisme il en est de même : le mouvement à plus ou moins impacté les individus qui s'y engagent de façon plus ou moins contraignantes. Ainsi, par exemple l'artiste Sylvie Barbe a pris le parti de vivre seule dans une Yourte, sans eau, ni électricité. Et vis avec « le niveau de vie économique d'une femme de pays sous-développé »⁸¹, par solidarité avec les femmes de ces pays et pour ne pas avoir d'empreinte écologique. De plus, elle organise des séjours gratuits et autogérés nommés « femmes sauvages » c'est un moment « de désaliénation du système, de grand partage d'émotions et d'authenticité entre sœurs, nous ne faisons pas de théorie mais imaginons souvent dans quel monde nous aimerions vivre. Nous chantons, dansons, pleurons et rions beaucoup, échangeons nos talents et savoir-faire. Nous créons des amitiés et de l'espoir, sorte de tribu inventant une bulle d'amour et de régénérescence. »⁸²

Mais Sylvie Barbe est en marge de la société, et son investissement est très contraignant. Les individus qui furent interrogés lors de l'enquête ont certes été très impacté.e.s par

79 Cf. Chapitre 2, partie II, II.

80 MAYER, Nonna. PERRINEAU, Pascal. *Les comportements politiques*. Paris : Armand Colin. 1992.

81 BARBE, Sylvie. Portrait d'une écoféministe dans les Cévennes. *Écoféminismes. Le travail Social au tournant*. Association multitudes, 2017, n°67, pp. 46-53.

82 *Ibid.*, pp. 46-53.

leur découverte de l'écoféminisme dans leurs pratiques et leurs choix, cependant, elles et ils n'ont pas été jusqu'à se mettre en marge de la société par conviction. Par ailleurs, s'ils et elles l'avaient fait, ils et elles n'auraient jamais pu être interrogé.

En effet, les individus qui ont participé à l'enquête, ont été approché parce qu'ils et elles sont investis dans l'écoféminisme, et au sein de la société. Ainsi, Mathilde, Elsa, Élise et Alexandra sont très investies dans la défense de ZAD : Zone à défendre. De plus, de nombreuses personnes ont dit avoir un engagement notamment envers « *Extinction Rebellion* » qui est un mouvement international de désobéissance civile en lutte contre l'effondrement écologique et le dérèglement climatique comme Julie, Valentine ou Aurélie. D'autres ont dit fortement s'intéresser à ce mouvement mais n'en font pas partis comme Amélie, Enora, ou encore Valentine.

Cet engagement n'est pas le seul en faveur de l'écologie, aussi, beaucoup des personnes interrogées ont dit être très investi dans le zéro déchet (cela fait 10 ans pour Julie), c'est-à-dire dans un mode de consommation qui tend à produire le moins de déchets possibles. Ce mode de consommation est couplé par la production de leur propres fruits et légumes pour Amélie et Enora qui sont véganes et qui ont, par ailleurs, fait des « *cover* des années 90 pour vanter les mérites des légumes de saison ». Mathilde, elle aussi, produit ses fruits et légumes, mais dans un jardin partagé et Valentine qui est végétarienne fait germer des graines dans sa cuisine. De plus, le logement des individus est également adapté à leur mode de vie. En effet, Mathilde a des toilettes sèches dans sa maison et un composteur.

Mais les pratiques des écoféministes ne se résument pas à des pratiques écologiques. Certaines de leurs pratiques peuvent être associées à des pratiques féministes, comme pour Valentine lorsqu'elle parle de « collages », ou Astrid qui est membre d'une association LGBTQIA+ et qui en parallèle de quoi, veut faire une maison pour les femmes dans un lieu squatté. Cependant, on retrouve régulièrement un penchant écoféministe dans ces pratiques ainsi, la maison pour les femmes que veut monter Astrid sera dans un lieu squatté, le symbolisme derrière ce projet est assez fort, puisqu'elle va remettre en état un bâtiment qui est abandonné à la nature, et lui redonner une fonction, tout en offrant un espace de parole pour les femmes. De façon plus artisanale, Anaëlle fait des broderies féministes engagées sur des tissus de seconde main. Là encore elle donne vie à un objet délaissé par la société, mais cette fois ci, elle brode ses convictions féministes.

Un certain nombre des personnes interrogées ont raconté avoir participé à des cercles de femmes comme Pascale d'Erm ou Agathe, d'autres encore ont organisé ou participé à des festivals écoféministes en non-mixité comme Élise et Elsa. Quant à Alexandra, elle raconte avoir fait une retraite avec Starhawk, la célèbre écrivaine et militante écoféministe.

Mais toutes ces pratiques peuvent parfois avoir des limites, aussi malgré son mode de vie très écologique, Mathilde confia donner des gourdes en plastique à son fils, sans lesquelles il ne mange pas de fruit, « ça m'arrache le ventre de lui donner des gourdes en plastique ». Par ses propos, elle illustre à quel point elle est meurtrie lorsqu'elle ne peut pas aller au bout de ses convictions par la pratiques. De plus, elle avouera « Je ne me suis pas retirée dans une yourte au fond de la forêt, j'aimerais énormément, mais mon conjoint n'est pas prêt ». On voit par ces propos qu'elle a une très grande volonté de mettre en pratique ses convictions et qu'elle est freinée par son entourage qui n'est pas nécessairement favorable à de tels bouleversements.

Si les changements de mode de vie sont parfois difficiles à accepter par l'entourage des personnes interrogées, celui-ci peut l'être d'autant plus lorsque ces changements touchent à la spiritualité des individus.

II. Spiritualités et image de la sorcière

L'une des particularités du mouvement écoféminisme est qu'en plus de repenser le modèle de société menant les individus à avoir des pratiques alternatives à la norme, est qu'il propose également une alternative spirituelle en se basant notamment sur l'image de la sorcière.

A. Les spiritualités écoféministes

La spiritualité dans l'écoféminisme est donc une part importante du mouvement, elle fut basée sur la découverte d'une religion de la nature « sous la forme du culte de la Déesse »⁸³ :

⁸³ SPRETNAK, Charlene. « *Ecofeminism : our roots and Flowering* », dans Irene Diamond et Gloria Feman orenstein (éd.), *Reweaving the world. The emergence of Ecoféminism*, San Francisco, Sierra Books, 1990, p. 5-6.

« Au milieu des années 1970, nombre de féministes radicales et culturelles firent la rencontrent exaltante, par des sources historiques et archéologiques, d'une religion qui honorait le Féminin et qui semblait avoir pour livre sacré la nature elle-même. »⁸⁴

Ce culte du féminin, culte de la Grande déesse ou de Gaïa qui n'est pas sans rappeler une spiritualité néopaïenne qui réinvente une religion qui n'émanant pas du ciel, mais de la terre et du vivant. « Cette spiritualité s'oppose donc au rationalisme occidental tout-puissant qui nous prive du merveilleux de la nature en considérant la Terre comme un réservoir de ressources naturelles au service du progrès »⁸⁵. Cependant, cette spiritualité n'est pas à confondre avec une religion, en effet, selon Starhawk « on ne croit pas en la déesse, on s'y connecte »⁸⁶. Ainsi, la spiritualité n'a aucun caractère obligatoire et chacun la pratique librement avec plus ou moins d'intensité.

C'est d'ailleurs ce que relatent les individus interrogés lors de l'enquête. En effet, chacun et chacune pratique sa spiritualité à sa façon, il n'y a pas de dogme. Ainsi, Valentine fait des rituels à la lune, il arrive à Élise de faire des bains de minuits les soirs de pleine lune, de faire des rituels sorciers païens et du tarot, quant à Astrid, elle raconte rechercher sa propre spiritualité « la faire à ma sauce », elle évoque les rituels qu'elle fait avec ces amies pour le jour des morts. Cette nouvelle spiritualité, interprété par chacun à sa façon, répond parfois à un manque que les individus peuvent ressentir. Ainsi, Agathe qui participe au mouvement des « tentes rouges » cercles de paroles non-mixtes et de rituels, raconte qu'après avoir perdu un enfant à la naissance, il a été très dur pour elle de trouver un espace pour en parler et c'est dans le cadre d'un cercles de femmes qu'elle a pu partager son histoire et effectuer un rituel.

L'expérience d'Agathe illustre, le manque d'espace dans la société pour parler de certains sujets et comme par la création de rituels et d'espaces dédiés, le pan spirituel de l'écoféminisme peut apporter aux individus ce qui n'existe pas dans la société. En effet, bien qu'il existe différentes religions, celle-ci ont des rituels et une spiritualité décalée avec les croyances des individus. Ainsi, Agathe raconte être allée à l'église pour l'enterrement d'une connaissance mais ne pas s'être retrouver dans les rituels qui y étaient pratiqués par tradition.

84 *Ibid.*, pp. 5-6.

85 D'ERM, Pascale. *L'écoféminisme en questions*. Vanves: La plage. 2021, p.66.

86 *Ibid.*, p.66.

L'écoféminisme spirituel, vient réinventer des rites, des pratiques et des croyances qui correspondent réellement aux individus puisqu'ils les construisent librement.

Cependant, beaucoup des individus interrogés ne peuvent envisager leur spiritualité sans militantisme. Ainsi, Élise critique les personnes pratiquant uniquement leur spiritualité sans être activistes « si tu es dans un culte de la nature, je ne comprends pas pourquoi tu ne veux pas militer pour sa protection ». C'est d'ailleurs ce que met en avant le mouvement de Starhawk, « Reclaiming » : une des spiritualité politique. Par ailleurs, Rebecca dit ressentir « le besoin de renouveler notre rapport à la spiritualité, de se connecter autrement que par l'intellectuel pour des luttes actives ». Quant à Anaëlle, c'est la spiritualité qui lui a plus lorsqu'elle a découvert l'écoféminisme. Mais à présent, elle préfère en rester au militantisme parce que pour elle : « la spiritualité pour la spiritualité » ne l'intéresse plus. En revanche, elle s'intéresse à une spiritualité liée au militantisme comme c'est le fait Starhawk, car cela lui paraît plus « intéressant et pertinent ».

Mais la spiritualité écoféministe en mettant en avant le lien entre le féminin et la nature est souvent critiqué pour être essentialiste. Ainsi Élise explique être assez vigilante avec les dérives que l'écoféminisme pourrait prendre. De plus, celle-ci étant propre à chacun, un certain nombre des personnes interrogées ne se reconnaissent pas dans le pan spirituel de l'écoféminisme. En effet, certaines ont grandi dans des familles pratiquantes comme Alexandra, d'autres dans des familles davantage athées comme Elsa dont la mère est médecin, ce qui d'après elle les rend plus moins sensible à cette facette de l'écoféminisme.

Ainsi, même si le pan spirituel de l'écoféministe est très ouvert à l'interprétation et aux besoins de chacun et chacune, cela n'empêche pas une partie des individus interrogés de ne pas s'y identifier. Cependant, si chaque individu envisage ses pratiques spirituelles à sa façon, toutes et tous sont d'accord sur la puissance qu'à l'image de sorcière, au point que certaines se revendiquent sorcières.

B. L'image de la sorcière

Si la spiritualité de l'écoféminisme peut parfois rencontrer des limites, l'image de la sorcière, elle, n'en a aucunes. En effet, de par leur spiritualité les écoféministes peuvent parfois être qualifiées de sorcière. Ainsi, « on décrit le campement [de *Greenham Common*] comme un nid de sorcières menant des activités illégales, criminelles, qui mettent en péril les valeurs de la famille et de l'État. »⁸⁷. Mais l'image de la sorcière est également très utilisée par les écoféministes elles même. En effet, c'est une figure de puissance positive, affranchie de toute domination, qui est parfois revendiquée. Enora dira d'ailleurs : « Je suis totalement sorcière : en marge de la société, un désir d'autonomie, de transformer la société, c'est se transformer soi, transformer les lieux... », pour Mathilde : « c'est vraiment comme si je me sentais petite fille d'une sorcière qu'on a cramé il y a 200 ans ». Bien que toutes n'aient pas la même adhésion à l'image de la sorcière, celle-ci reste toujours très positive. En effet, selon Valentine « quand Starhawk dit qu'elle est sorcière, c'est puissant, elle se réapproprie son pouvoir ».

L'image de la sorcière est donc l'image d'une femme forte et combative en pleine conscience d'elle-même et de son environnement. Eva dira même que c'est une femme « *badass*, qui s'écoute, qui écoute les autres et qui est un peu radicale, c'est un symbole très fort ». Ainsi, bien qu'Astrid dise se sentir proche de l'image de la sorcière, elle avouera : « j'ai quand même l'impression d'être en CAP sorcière. Se revendiquer sorcière c'est chouette, mais c'est quelque chose de précieux ».

Cependant, certaines n'adhèrent pas à l'image de la sorcière comme Pascaline qui dira : « je suis certainement plus féministe que sorcière ». Ainsi, même s'il y a globalement une grande admiration pour le personnage de la sorcière, toutes ne s'y reconnaissent pas.

L'écoféminisme fait preuve de diversité dans ses écrits, dans ses influences, mais également dans ses pratiques, cependant une telle diversité n'est pas toujours comprise par la société qui a un regard parfois critique envers les écoféministes.

87 BURGART GOUTAL Jeanne, *Être écoféministe: théories et pratiques*, Paris : L'échappée, 2020, p. 39.

Chapitre III. L'écoféminisme face à la société

L'écoféminisme est un mouvement qui remet en question la société patriarco-capitaliste, cependant il évolue en son sein. Ainsi, afin de mieux comprendre comment la société réagit face au mouvement écoféministe, il sera dans un premier temps étudié les relations qu'ont les écoféministes au sein de leur cercle proche, avant de s'attarder sur la perception qu'à la société sur ce mouvement.

Partie I. L'image des écoféministes et soutiens

L'écoféminisme a bouleversé la vie des individus qui furent interrogés lors de l'enquête, il est donc normal qu'ils et elles aient eu envie de partager leur découverte avec leurs proches. Ainsi, il sera envisagé dans un premier temps, la façon dont les écoféministes réussissent à parler de leur mouvement à des personnes ne le connaissant pas. Il sera ensuite question de s'intéresser à la façon dont ce mouvement est perçu par les proches des personnes interrogées.

I. Le partage de l'écoféminisme avec les non initiés

L'écoféminisme étant un mouvement très complexe, il n'est pas toujours compris par les individus. Cela est d'autant plus vrai que sa radicalité en de nombreux points, peut parfois être mal comprise comme c'est le cas sur les questions de non-mixité ou d'essentialisme par exemple.

En effet, d'après Julie « c'est difficile de transmettre les valeurs et les idées écoféministes aux autres ». La plupart des écoféministes qui furent interrogés évitent d'aborder des sujets touchant à l'écoféminisme avec des personnes non-initiées à cette littérature. Ainsi, Pascaline ne parle d'écoféminisme que si la discussion s'y porte parce que « les débats sont trop compliqués et épuisants ». Rebecca apporte la même explication, elle préfère même es-

quiver les débats portant sur l'écoféminisme avec des personnes qui ne connaissent pas réellement le mouvement. Anaëlle quant à elle, ajoute que se sont souvent les hommes qui ne comprennent pas l'écoféminisme, et approuve ce que disent ses consœurs : « je ne force pas le débat car c'est épuisant ». L'épuisement dont les individus parlent peut parfois mener à des « *burn out* militants » comme ce fut le cas pour Rebecca. L'écoféminisme a un impact profond sur la vie des individus, qui s'acharnent à vouloir « convertir les personnes les plus à l'opposé de soi » selon les dires d'Alexandra. L'épuisement des militants écoféminismes est donc réel, Valentine raconte d'ailleurs que « c'est hyper agréable et hyper relaxant, d'être avec quelqu'un qui n'a pas besoin d'être instruit sur ces sujets », à propos d'un ex-compagnon qui partageait les mêmes valeurs qu'elle. Ainsi, s'il y a un grand épuisement à vouloir partager l'écoféminisme, il y a un grand réconfort à trouver des individus qui partagent ces valeurs.

D'après Astrid, « pour convaincre, il faut que les gens aient envie ». Elle exprime ainsi que dans le cadre d'un débat sur l'écoféminisme, les individus auront tendance à camper sur leur position et ne seront pas forcément ouverts aux théories écoféministes. Elle explique que sur des sujets tels que celui des doulaes par exemple (personne qui apporte un soutien moral et un accompagnement pratiques aux femmes enceintes et à leur entourage), les individus sont souvent très dubitatifs et réticents, et on « parfois des réactions violentes face à certains choix personnels ». Ces réactions sont d'après Astrid principalement exprimées par le corps médical ou scientifique, mais Agathe dit s'être fâchée avec un ami « parce qu'il ne supportait pas que je laisse pousser mes poils ». Les réticences ne se font donc pas uniquement par le corps médical.

Les écoféminismes ne sont donc pas toujours comprises dans leurs démarches, et préfèrent ne pas aborder des conversations sur l'écoféminisme lorsque la personne à qui elles s'adressent n'en connaît pas les valeurs. En effet, d'après Estelle, une discussion trop frontale, « ça peut heurter », ainsi selon Alexandra « pas besoin d'être trop frontale, on peut prôner des valeurs écoféministes sans le revendiquer ». En effet, toujours d'après elle, « ça [l'écoféminisme] touche les personnes vraiment très proches, ça fait boule de neige ». L'écoféminisme, serait donc un mouvement qui touche principalement l'entourage proche des individus. Mais Paul ajoute quelque chose de plus. Selon lui, la parole n'a pas autant d'effets que les actions : « J'ai eu un moment où j'essayais de convaincre et où je me suis rendu compte que ça ne marchait pas trop. J'ai arrêté et j'agis plus. Ça touche les gens autour de moi, ça les questionne, ça mène à des discussions et à des réflexions ». Les débats frontaux ne seraient donc pas la ma-

nière la plus efficace pour les écoféministes d'interagir avec des individus qui ne connaissent pas ce mouvement, mais leurs actions apporteraient des interrogations, puis des débats, qui seraient plus efficaces pour faire découvrir l'écoféminisme à des personnes non initiées.

Ainsi, d'après Mathilde, « il faut aussi que ces personnes puissent voir évoluer d'autres choses pour pouvoir changer ». Elle préfère agir, dans l'espoir que cela puisse proposer un modèle d'évolution, et de changement à son entourage pour qu'ils puissent « sortir du système et du confort dans lequel ils vivent ». Enora en fait de même et aborde l'écoféminisme sous « un angle positif et empouvoirant », c'est-à-dire en donnant confiance en leurs capacités d'évolutions aux personnes qu'elle côtoie, pour ne pas les faire culpabiliser quant à leur mode de vie. Car d'après elle, « la culpabilité est outil du capitalisme », elle cherche donc à discuter de l'écoféminisme avec bienveillance, pour encourager les individus à adopter un mode de vie, tout en les influençant par ses actions.

Les écoféministes ressentent donc un épuisement à force d'essayer de débattre de leur mouvement avec des personnes qui ne le connaissent pas, mais qu'en est-il de leurs proches ? Comment leurs proches perçoivent-ils ce mouvement ?

II. La perception de l'écoféminisme par les proches

L'écoféminisme bouleverse la vie des individus, ainsi que leur regard sur le monde, ce qui influence leurs relations avec leurs proches. Elsa, raconte qu'avec sa mère il y a un certain degré d'incompréhension, d'après elle : « on serait d'accord, mais on n'a pas les mêmes mots pour le dire ». Parler d'écoféminisme avec sa mère lui demande donc de faire preuve de pédagogie, et de patience sans quoi elles ne se comprennent pas. Mathilde quant à elle, ne parle pas d'écoféminisme à ses parents car elle serait « trop fatigué au quotidien », on retrouve ici l'idée d'épuisement évoqué précédemment. Cependant, elle dit avoir une « communauté proche », qui a les mêmes « thématiques » qu'elle, c'est-à-dire qui partage ses opinions sur l'écoféminisme. Aurélie explique même ne pas parler de ses engagements avec sa famille de « chasseurs anti-écolo », ce qui lui permet de ne pas avoir de débats « sans fin avec eux ». Certains écoféministes, ne peuvent donc pas partager leurs opinions avec leurs proches, car tout dépend de leurs contextes familiaux.

Cependant d'autres n'hésitent pas à ouvertement parler de leur militantisme comme Élise, qui partage ses engagements sur les réseaux sociaux « on en parle, tout le monde le sait, ils savent que je suis militante ». Valentine, au contraire n'hésite pas à parler d'écoféminisme, cependant elle refuse de le faire via les réseaux sociaux, « je ne vais jamais écrire dans ma bio Twitter ou Instagram 'féministe' ou 'écoféministe' ». En effet, indiquer son soutien pour un mouvement revient à se catégoriser dans ce mouvement, or comme il a déjà été mentionné, l'étiquette écoféministe ou féministe n'est pas toujours facile à porter, surtout sur les réseaux sociaux qui sont des hauts lieux de harcèlement notamment. Aussi l'écoféminisme étant un mouvement peu compris et les réseaux sociaux ayant tendance à « adoucir la sorcière pour être plus féminine », « avec des couronnes de fleurs, des rituels à la lune », Valentine ne souhaite pas être associé à cette fausse image de la sorcière. Elle refuse donc ouvertement de parler d'écoféminisme sur les réseaux sociaux, à l'inverse d'Élise.

Cependant, les relations avec leurs proches ne sont pas toujours facile, en effet, Anaëlle à une relation compliquée avec son père car « il représente tout ce que je remets en question, je ne l'accuse pas, mais il se sent accusé ». Ainsi, si les écoféministes remettent en question une grande partie de la société, ce n'est pas nécessairement le cas de leur entourage qui peut lui aussi se sentir accusé. Cela peut créer une incompréhension entre les écoféministes et leurs proches. Alexandra, qui auparavant ne parlait pas d'écoféminisme à ses proches le fait de plus en plus, « sans pour autant s'imposer », ainsi d'après elle : « on me dit de plus en plus extrême, mais si la normalité c'est la société actuelle, moi elle ne me va pas », ainsi, même si elle « reste ouverte aux débats », son entourage ne comprend pas sa radicalité. Cette incompréhension est partagée par les proches d'Élise pour qui : « soit je suis une hippie, soit je suis une féminazie ». Le terme de hippie revient d'ailleurs souvent dans l'entourage des écoféministes. Ainsi Elsa dira « notre projet est vu comme un truc de hippie par ma famille » et Eva : « des fois je passe un peu pour une hippie ou la relou ». Le terme de hippie fait alors référence au rejet de la société industrielle ainsi qu'au mode de vie alternatif qu'on en commun les deux mouvements. Cependant aucune des personnes interrogées, n'a dit être hippie bien que ce mouvement soit pourtant issu de la même décennie.

L'écoféminisme est donc un mouvement que l'on a tendance à vouloir partager lors de sa découverte. Mais à force de vouloir partager leur découverte avec un maximum de personnes, les individus s'épuisent, et finissent par ne plus vouloir revendiquer leur écoféminisme, pour ainsi, ne pas avoir à en parler lors de discussion avec des personnes qui ne

connaissent pas le mouvement. Cependant, certain.e.s en parlent à leur proches, qui sont alors plus ou moins réceptifs, et n'ont pas tous la même réaction. En effet, si certain.e.s ont une réaction de rejet, d'autres sont très intéressé.e.s par ce mouvement dont l'engouement ne cesse d'augmenter.

Partie II. Opinion des militant.e.s sur l'engouement et les défauts de l'écoféminisme

L'écoféminisme est un mouvement dont on entend de plus en plus parler, cet engouement nouveau, peut parfois s'apparenter à un effet de mode. Cet intérêt soudain est très bénéfique pour le mouvement, car il lui permet d'être de plus en plus connu, mais il est parfois freiné par des éléments faisant défaut à l'écoféminisme. Aussi sera-t-il question dans un premier temps de comprendre plus précisément le positionnement des individus face à cet engouement, puis dans un second temps de comprendre quels sont les défauts que les écoféministes trouvent à leur mouvement pour ainsi mieux comprendre ce qui pourrait potentiellement freiner l'engouement pour le mouvement écoféministe.

I. L'engouement croissant pour l'écoféminisme

Le mouvement écoféministe prend, depuis quelques années de l'ampleur en se développant dans le milieu militant. D'après l'autrice, Pascale d'Erm, le mouvement a fait « un bond en avant ». Elle date ce bon de 2017, année de la parution de son livre⁸⁸. Selon elle, cet engouement nouveau autour de l'écoféminisme révèle un besoin de valeurs différentes et d'engagement politique chez les individus. Sans avoir nécessairement la même analyse, Gabrielle identifie que le mouvement global des femmes de sa génération va vers l'écoféminisme.

L'engouement soudain pour ce mouvement est perçu très positivement par les écoféministes. Ainsi pour Eva « l'essor rapide de l'écoféminisme est génial », Anaëlle est du

88 D'ERM, Pascale. *L'écoféminisme en questions*. Vanves: La plage. 2021.

même avis. Selon elle, « l'engouement écoféministe est positif, l'écoféminisme prend une forme très intersectionnelle, ce qui est chouette parce que c'était très riche et blanc au début ». Ainsi, non seulement l'écoféminisme fait preuve d'un engouement nouveau mais celui-ci permet au mouvement d'évoluer de façon encore plus intersectionnel. D'après Amélie, « plus de couches la société l'imprègnent, mieux c'est. Le plus l'idée d'écoféminisme voyage, mieux c'est, car chaque personne voit l'écoféminisme avec sa propre lentille et l'adapte à sa vie et à ses besoins ». Ainsi, en s'adaptant aux besoins de chacun, le mouvement évolue et circule parmi les individus ce qui lui permet d'être d'autant plus intersectionnel.

Cependant, même si l'écoféminisme voyage entre les individus, il a été théorisé, ainsi pour Astrid, même si « il existe des gens qui profitent de l'engouement autour de l'écoféminisme, je trouve que la vulgarisation du militantisme, peut permettre à des personnes de s'ouvrir à ses militantismes, du coup je trouve que ça assez positif ». En effet, pour Enora, la théorisation du mouvement est nécessaire « pour être compréhensible de tous », et pour empêcher le capitalisme de vider le mouvement de sa substance. D'après elle : « on ne peut pas éviter que le capitalisme et la pop culture tentent une réappropriation », mais le mouvement ayant été théorisé, « ils [les capitalistes] ne peuvent pas reprendre l'écoféminisme, même s'ils essayent ». Ainsi, l'apparition soudaine de nombreux, livres, magazines, n'est pas nécessairement une mauvaise chose. En effet, même si ceux-ci sont parfois écrit uniquement pour générer du profit en utilisant l'engouement nouveau entourant le mouvement écoféministe, pour Enora, « si ça créé des points d'accès même foireux, c'est bon à prendre ». L'engouement écoféministe actuel est perçu de façon très bénéfique pour certaines écoféministes, mais ce n'est pas le cas de toutes.

En effet, d'autres s'opposent et refusent « vouloir faire de l'écoféminisme un objet de vente et de consommation car cela irait totalement à l'encontre de la pensée écoféministe » comme le pense Julie. Elle est d'ailleurs soutenue par Rebecca pour qui, « l'écoféminisme doit rester souterrain, un peu secret ». Car si le mouvement devenait à la mode, il serait utilisé par le capitaliste, alors que l'écoféminisme se bat contre celui-ci. L'engouement autour de l'écoféminisme pose alors question : il ne serait peut-être pas une bonne chose pour le mouvement puisqu'il encouragerait son utilisation par le capitalisme.

Cet engouement entourant l'écoféminisme freine d'ailleurs Pascaline qui dit moins se sentir sous l'emprise du mouvement : « avant j'aurais plus facilement porté l'étiquette écofé-

ministre mais maintenant je préfère éviter, j'adhère à ce que j'ai pu lire, mais il y a des choses qui me plaisent moins dans l'écoféminisme, du coup, je ne me revendiquerais pas entièrement écoféministe ». Le fort emballement écoféministe, freine donc certaines écoféministes qui ne se retrouvent plus forcément dans ce mouvement « devenu à la mode », mais qui reste en partie mal compris. Ainsi pour Mathilde, l'écoféminisme « que ce soit visibilité, c'est vraiment bien, maintenant attention à ce que l'on n'utilise pas ça pour nous classer bobo chic ». Les propos de Pascaline et Mathilde se rejoignent dans l'idée selon laquelle en se popularisant, l'écoféminisme évolue et est stéréotypé par la société, qui les catégorise parfois à tort, au point que certains individus ne se reconnaissent plus totalement dans le mouvement.

Cependant, bien que le mouvement écoféministe soit de plus en plus populaire, celui-ci n'est pas assez connu pour créer de véritables changements dans la société. En effet, d'après Mathilde : « pour l'instant il y a encore trop de mécanismes de domination, trop de personnes dominées, quand elles arriveront à sortir de cette vision binaire dominé/dominant et qu'elles entreront en lutte, alors il y aura un changement de société pour une société écoféministe ». L'engouement autour de l'écoféminisme n'est donc que naissant en France, et il est encore loin de changer profondément la société française en société écoféministe, car même si un certain nombre de personnes lui portent un intérêt grandissant, de nombreux défauts peuvent être trouvés dans ce mouvement.

II. Les défauts de l'écoféminisme selon les écoféministes

Si jusqu'à présent il n'a été fait que mention des points positifs de l'écoféminisme, les individus interrogés lors de l'enquête ont également partagé leurs inquiétudes face à ce mouvement et les défauts qu'ils y trouvent et qui pourraient potentiellement freiner l'engouement pour le mouvement.

Comme il a été précédemment établi, l'écoféminisme, est issu de divers mouvements militants, ce qui a créé en son sein une grande diversité. Cette diversité est caractéristique de l'écoféminisme et est souvent perçue comme positive puisque cela illustre la transversalité du mouvement et son caractère intersectionnel. Cependant, une telle diversité sous-entend également de grandes divergences d'opinions entre les individus, et des interprétations des textes

différentes en fonction des sensibilités de chacun.e, ainsi il y aurait « autant d'écoféminismes que d'écoféministes »⁸⁹, ce qui rend difficile l'identification claire du mouvement. De plus, étant donné la grande variété du mouvement, les écoféministes peuvent parfois se contredire entre elles. En effet, « les écoféministes reconnaissent l'existence de sérieuses contradictions entre elles »⁹⁰. Ce qui rend d'autant plus difficile la compréhension du mouvement, elles restent cependant d'accord sur le fait que le mouvement écoféminisme, s'installe dans la durée en France. Ainsi d'après l'autrice Pascale d'Erm « rien ne peut freiner ce mouvement, c'est parti pour durer », Enora dira même « pourquoi on ne devient pas écoféministe ? c'est ça la vraie question ». Car même si pour elle « l'écoféminisme a sûrement des failles » celles-ci sont difficiles à identifier car « l'écoféminisme est la réponse à bien des problèmes ». Ces paroles font résonner le terme « d'illumination » dont certaines ont parlé lors de leur découverte de l'écoféminisme. Faisant de l'écoféminisme une réponse à toutes les inquiétudes que les individus peuvent avoir. Mais si l'écoféminisme est un élément très positif dans la vie des individus, tous ne s'y retrouvent pas pleinement et identifient un certain nombre de défauts dans le mouvement.

Ainsi, même si en devenant plus intersectionnel, « l'écoféminisme a moins de défauts qu'auparavant » selon Anaëlle. Un certain nombre d'écoféministes identifient un problème majeur dans leur mouvement : ces difficultés d'accès pour les personnes qui n'ont pas fait d'études universitaires. En effet, d'après Valentine « les lectures et les conférences sont inaccessibles si une personne n'a pas fait études », Eva approuve car selon elle « l'écoféminisme est trop pointu et pas assez accessible ». En effet, l'écoféminisme est un mouvement qui demande de lire énormément sur le sujet pour s'instruire, or les textes ne sont pas toujours les plus simples. Certains sont d'ailleurs en Anglais, ce qui freine la compréhension du mouvement pour un certain nombre de personnes. Mais au-delà même de la compréhension du mouvement, pour Eva même « le mot écoféminisme n'est finalement pas si clair que ça », car il sous-entend pour la plupart des gens la simple addition des militantismes écologiques et féministes. D'après Elsa, le mouvement est donc « très universitaire, très intellectuel ». Elle poursuit : « il faut avoir un certain bagage, ce qui n'est pas le cas de tout le monde, mais on ne peut pas demander à tout le monde de lire sur l'écoféminisme pour bien comprendre ce que c'est ». Ainsi, la première limite que donnent les écoféministes de leur propre mouvement concerne ces difficultés d'accès. Mais cette limite va plus loin puisque d'après Rebecca : « il

89 BURGART GOUTAL Jeanne, *Être écoféministe: théories et pratiques*, Paris : L'échappée, 2020, p.22.

90 BIEHL, Janet, « Rethinking Ecofeminist Politics, Boston, South End Press, 1991, p.3.

y a plein de femmes sur le terrain avec plein de choses à dire, mais elles ne se sentent pas autant légitimes que les chercheuses universitaires pour parler de l'écoféminisme ». Les chercheuses universitaires seraient donc proéminentes dans le mouvement, ce qui, en plus de limiter l'accès au mouvement à des individus n'ayant pas nécessairement fait d'études supérieures, limite la parole de celles qui justement pourraient rendre l'écoféminisme plus concret sur le terrain. Les écoféministes sont conscientes de cette limite et essayent, tant que faire se peut, de rendre l'écoféminisme le plus accessible possible, comme c'est le cas de Pascale d'Erm qui a récemment publié un ouvrage extrêmement pédagogique pour expliquer l'écoféminisme⁹¹. Cependant certains.e.s s'inquiètent que l'écoféminisme puisse être dogmatisé, ce qui pourrait créer « un cloisonnement de la pensée », faisant ainsi perdre à l'écoféminisme tout l'attrait qu'Astrid y trouve. Les universitaires ont donc la lourde tâche de rendre facile d'accès un mouvement qui ne l'est pas, sans pour autant le dogmatiser.

Si les difficultés d'accès à l'écoféminisme forment la première limite que les écoféministes mentionnent à propos de leur mouvement, la seconde est l'image essentialiste que peut avoir l'écoféminisme et que peuvent véhiculer certains membres du mouvement.

En effet, dans leurs pratiques certains écoféministes peuvent avoir une tendance à l'essentialisme ainsi d'après Agathe, « la non-mixité des cercles de femmes a un côté essentialiste », ce que désapprouve également Paul. Mais cet essentialisme est majoritairement véhiculé à travers les médias. Ainsi pour Astrid, « dans la presse féminine, les écoféministes sont hyper utilisées, et triturées, elles sont essentialisées ». Aurélie dénonce également ce « côté cliché de l'écoféminisme » qui n'est pas en la faveur du mouvement. Par ailleurs, Pascaline trouve qu'il y a dans l'écoféminisme un côté « un peu culcul : couronnes de fleurs blanches... on embellit ce qui est lié au corps ». L'image de l'écoféminisme questionne donc certains individus, c'est ce que ressent également Valentine pour qui l'image Instagram des écoféministes : « c'est des couronnes de fleurs et des rituels à la lune ». Elle critique cette image qu'elle ne trouve pas ressemblante puisque pour elle « l'écoféminisme, c'est un engagement de la vie quotidienne ». En effet, selon elle, « on a tendance à adoucir la sorcière et le politique avec des couronnes de fleurs mais ça a un effet pervers », puisque cela ne reflète pas la radicalité du mouvement et sa critique du système patriarco-capitaliste. Mais si d'un côté cette image très douce des écoféministes peut fasciner certains individus, elle en repousse également. Ainsi, pour Alexandra l'idée que l'on puisse « parler de spirituel dans l'écoféminisme

91 D'ERM, Pascale. *L'écoféminisme en questions*. Vanves: La plage. 2021.

peut faire peur à plein de gens » et par conséquent jouer en sa défaveur. Agathe confia d'ailleurs « s'autocensurer à cause du côté *New Age* des cercles de femmes » pour ne pas faire face à des critiques et l'incompréhension. Ainsi, l'essentialisme, à la fois dans les pratiques, mais aussi dans l'image des écoféministes semblent être un frein au mouvement dont l'image qu'il projette ne reflète pas la réalité de ces luttes.

Un autre défaut qui fut mentionné par Alexandra relève de la nature même du lien entre oppression des femmes et de la nature. En effet, elle s'interroge : « est ce que la domination des femmes est similaire à la domination environnementale ? A priori oui, mais ça peut porter à confusion et ce n'est peut-être pas tout le temps le cas ». Elle remet donc en question une partie des théories écoféministes et imagine même que faire un tel lien pourrait « rebuter certains ». Ainsi, l'écoféminisme est parfois lui-même remis en question par ces membres. D'autres s'interrogent quant à la réalité de l'intersection entre écologie et féminisme en occident. En effet, d'après Agathe, « en occident, les femmes ne sont pas autant victimes que dans le reste du monde », car elles sont plus privilégiées qu'ailleurs. Elle remet donc en question la réalité occidentale du lien entre écologie et féminisme mise à jour par les théories écoféministes, car d'après elle, s'il existe bien, il est plus léger en occident. Cette dualité avec l'occident pose également question à Aurélie, selon elle : « des chercheuses occidentales posent le terme écoféminisme à des mouvements, sans que l'on sache vraiment si les personnes connaissent et se reconnaissent dans le mouvement écoféministe ». Ainsi, les universitaires auraient tendance à analyser des mouvements à travers le monde et à leur apposer l'étiquette écoféministe car ceux-ci en ont toutes les caractéristiques, ce alors que ces mouvements n'ont jamais revendiqué être écoféministe. Elsa a également eu la même analyse, cependant selon elle, « il y a tellement de mouvements qui ressemblent à ça [l'écoféminisme], sans se dire écoféministes que pour moi, ce n'est pas très grave de ne pas porter l'étiquette ». Ainsi pour Elsa, l'appartenance ou non à l'écoféminisme n'a pas d'importance tant que les individus agissent pour ce en quoi ils croient. Car en effet, il y a de nombreux mouvements, même en France, qui sans revendiquer d'étiquette écoféministe, en sont extrêmement proches, et il est difficile d'y identifier ceux qui sont réellement écoféministe mais qui volontairement ne le revendiquent pas et ceux qui sont simplement proche du mouvement de par leurs valeurs.

Élise rapporte un autre défaut relatif à l'écoféminisme français, selon elle « les écoféministes françaises sont majoritairement : cis, blanches, valides », elle trouve un certain manque de diversité dans le mouvement, et toujours selon elle, cela peut s'expliquer car sans

doute « une partie des personnes racisées se reconnaissent davantage dans d'autres mouvements comme l'afro-féminisme ». Ainsi, bien que l'écoféminisme soit un mouvement intersectionnel, notamment anti-raciste et anticolonialiste, les individus racisées, ne seraient pas les plus sensibles à l'écoféminisme et se tourneraient plus vers l'afro-féminisme par exemple. La caractéristique intersectionnelle de l'écoféminisme aurait donc une limite ; certes elle permettrait de combattre plusieurs causes en même temps, cependant elle ne permettrait pas de totalement réunir les militants de ces différentes causes.

Les écoféministes sont donc bien conscientes des défauts dont leur mouvement peut être accusé et s'en inquiètent. En effet, le mouvement est sujet à beaucoup d'incompréhensions causées par « la nature hybride et disparate de l'écoféminisme »⁹², ce qui rend les débats à son propos très houleux et peu enrichissant pour les écoféministes qui préfèrent ne pas partager leur militantisme avec des personnes qui ne connaissent pas le mouvement. Cependant, elles le partagent tout de même dans la majorité des cas avec leurs familles, qui n'ont pas toutes les mêmes réactions, mais qui bien souvent s'inquiètent de voir un membre de leur famille envisager un mode de vie alternatif. Mais si l'écoféminisme a eu des débuts timides en France, il devient de plus en plus commun, en effet, un engouement se crée autour de lui, lui offrant une visibilité nouvelle.

92 BURGART GOUTAL, Jeanne. Un nouveau printemps pour l'écoféminisme ? *Multitudes*, 2007, n°67, pp. 17-28.

Conclusion.

En conclusion, les écoféministes ont bien souvent eu d'autres expériences militantes préalables à leur engagement dans le mouvement écoféministe que ce soit dans le féminisme, l'écologie ou l'anarchisme. Mais ceux-ci ne correspondaient pas totalement à la forme de militantisme qu'ils et elles recherchaient. L'écoféminisme c'est trouvé être une réponse, en leur offrant des formes alternatives de luttes, mais aussi des espaces de parole non-mixtes par exemple.

Cependant, il se pourrait que chez certains individus la parentalité ait eu une réelle influence, et que celle-ci ait pu les guider vers l'écoféminisme. Toujours est-il que le mouvement reste récent dans la vie des individus pour qui sa découverte ne remonte pas au-delà de 5 ans, preuve d'un engouement français récent pour ce mouvement qui a déjà une quarantaine d'années dans les pays anglo-saxons.

De plus, la découverte de l'écoféminisme a provoqué chez un certain nombre d'individus une « illumination », c'est-à-dire, un nouvel angle vue à travers lequel leur regard sur la société est différent. L'écoféminisme marque chez eux un changement assez fort, à la fois professionnellement, et personnellement. Le bouleversement que provoque l'écoféminisme est évolutif et continu d'impacter les individus dans leurs décisions à venir, à la fois dans leur consommation, leur lieu de vie, leur emploi... Cependant, même si l'ensemble des personnes interrogées sont toutes très proche du mouvement de par leur militantisme, leurs pratiques, tous ne revendiquent pas y appartenir, ce qui rend la lecture du mouvement très difficile.

Cette difficulté de compréhension du mouvement est renforcée par la diversité des militantismes dont il est issu, et qui ont permis à l'écoféminisme de mettre à jour un système d'oppression exercé sur les femmes et la nature. Celui-ci est perpétré par le patriarcat et le capitalisme qui, combinés, exploitent tout ce qui est catégorisé comme inférieur à l'homme blanc, c'est-à-dire, les femmes, les ressources naturelles, les minorités ethniques...

Afin de contrer une telle oppression l'écoféminisme cherche à réinterpréter des concepts qui ont été dévalués par le système patriarcho-capitaliste, ainsi la féminité est revalorisée et mise en avant. Mais entre les femmes et la nature, le lien que fait l'écoféminisme est bien souvent mal compris et le mouvement est accusé faire perdurer le dualisme nature-culture en catégorisant les femmes du côté de la nature en les essentialisant.

L'écoféminisme en revalorisant différentes notions dévaluées par la société les réinvente et marque profondément la vie de ses militants, à la fois dans leurs pratiques quotidiennes mais également dans leur spiritualité. En effet, l'écoféminisme propose une façon de vivre alternative à celle proposée par la société et si les écoféministes sont très proches de l'écologie et du féminisme dans leurs pratiques et dans leurs choix de vie, le mouvement propose un élément inédit, une nouvelle spiritualité. Celle-ci est libre, sans dogme, ainsi chacun la conçoit comme il l'entend.

Le mouvement imprégnant une grande partie de la vie des individus, ceux-ci aiment partager leur expérience. Cependant, il se trouve que discuter d'écoféminisme avec des personnes ne connaissant pas le mouvement est extrêmement difficile pour les militants. Cela dit les individus en parlent tout de même à leur famille, qui ont des réactions variées. Ainsi, certaines familles sont curieuses et acceptent les changements que provoque l'écoféminisme dans la vie des individus, mais parfois c'est l'inverse : les proches se sentent accusés des maux dénoncés par l'écoféminisme.

La perception de l'écoféminisme par la société n'est donc pas toujours la même et varie en fonction des sensibilités de chacun. Cependant, les écoféministes, en parlant du mouvement à leurs proches, participent à l'engouement montant du mouvement. Si certains.e.s pensent que c'est effectivement par l'extension du mouvement, que les choses pourront changer pour le mieux, d'autres s'interrogent quant à l'effet de mode qui se crée, grâce à l'utilisation du mouvement par le capitalisme, et allant ainsi à l'encontre des principes de l'écoféminisme.

L'observation a permis dans un premier temps d'identifier l'hypothèse selon laquelle il y aurait un profil type de l'écoféministe française. En effet, l'enquête de terrain, a dévoilé, que les écoféministes étaient majoritairement des femmes, blanches, d'une trentaine d'années, ayant fait des études supérieures. Cependant, il est à prendre en considération que les individus interrogés furent contactés via des réseaux sociaux. De plus, une majorité d'entre eux font partie d'un collectif écoféministe. Ainsi, il est uniquement possible de dire que le profil type

qui fut identifié lors de l'enquête correspond à des individus engagés activement et qui le revendiquent.

Le parcours militant des écoféministes est relativement similaire entre les individus, qui ont majoritairement eu une ou plusieurs expériences militantes, avant de s'engager dans l'écoféminisme. Cependant, il doit être souligné que si la majorité des individus ont eu de précédentes expériences militantes, celles-ci n'ont pas toutes la même nature (écologie, protection des animaux, anarchisme, féminisme...). Ainsi, une quarantaine d'années après sa création, l'écoféminisme semblerait toujours réunir des individus issus de différentes militances.

Les écoféministes ont donc différentes origines militantes qui influencent les pratiques des individus, mais aussi leurs conceptions de l'écoféminisme. Cependant, le travail des universitaires cherche à rendre plus lisible les différentes lectures de l'écoféminisme afin de rendre le mouvement plus accessible. En effet, c'est grâce à ce travail universitaire que le mouvement est de plus en plus populaire en France, bien que jusqu'à présent le profil type de l'échantillon semble révéler que l'accès au mouvement reste restreint.

Ainsi, l'engouement nouveau de l'écoféminisme est nourri par la diversité des militantismes dont il est issu, bien que la diversité théorique le freine dans sa popularisation.

Cependant, il semblerait que la diversité des causes défendues par l'écoféminisme, c'est-à-dire son intersectionnalité, soit une limite à sa popularité car si elle permet de combattre plusieurs causes en même temps, elle ne permet pas de totalement réunir les militants de ces différentes causes. Dès lors ce pose une question : L'intersectionnalité de l'écoféminisme peut-elle freiner la popularisation du mouvement écoféministe français ?

Bibliographie.

- BARGEL, Lucie. La socialisation politique sexuée : apprentissage des pratiques politiques et normes de genre chez les jeunes militant.e.s. *Nouvelles Questions Féministes*, 2005, Vol.24, pp.36-49.
- BERENI, L. Penser la transversalité des mobilisations féministes : l'espace de la cause des femmes. In : BARD, C. (dir.) *Les féministes de la deuxième vague*. Rennes: Presse universitaire de Rennes, 2012, p.36.
- BERGES, K., BINARD, F., GUYARD-NEDELEC, A., *Féminismes du XXI^{ème} siècle : une troisième vague ?*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2017, p.17.
- BURGART GOUTAL Jeanne, *Être écoféministe: théories et pratiques*, Paris : L'échappée, 2020, p. 39.
- BURGART GOUTAL, Jeanne. Un nouveau printemps pour l'écoféminisme ? *Multi-tudes*, 2007, n°67, pp. 17-28.
- COSSY Valérie, PANNATIER Gaël, PERRIN Céline, ROUX Patricia. Le militantisme n'échappe pas au patriarcat. *Nouvelles Questions Féministes*, 2005, Vol.24, pp.4-16.
- FLAQUET, Jules. Penser la mondialisation dans une perspective féministe, *Travail genre et sociétés*, Paris : La Découverte, 2011, n°25, pp 81-98.
- FRASER, Nancy. Féminisme, capitalisme et ruses de l'histoire, *Cahiers du genre*, Paris : Harmattan, 2011, n°50, pp. 165-192.
- HACHE, Émilie. *Reclaim*. Paris : Cambourakis, 2016.
- KERGOAT, Danièle (2000). «Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe ». In Helena Hirata et al., *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris : PUF, pp. 35-44.
- KRAUSS, Celene (1998). «Challenging power : Toxic waste protests and the politicization of white, working-class women». In Nancy A. Naples (Ed.), *Community activism and feminist politics : Organizing across race, class and gender* (pp. 129-150). New York: Routledge.
- KRZYNSKI, Anna. Trajectoires de militantes dans un quartier ouvrier de Montréal : Trente ans de changement.s, *Nouvelles Questions Féministes*, 2005, Vol.24, pp.86-104.

- LAHIRE, Bernard. *L'homme pluriel*, Paris, Nathan, 1998.
- LAMOUREUX, Diane. Y a-t-il une troisième vague féminisme ?, *Cahiers du genre*, Paris : Harmattan, 2006, HS n°1, pp. 57-74.
- MAYER, Nonna. PERRINEAU, Pascal. *Les comportements politiques*. Paris : Armand Colin. 1992.
- MIES, Maria. « *Women's Liberation and Substance* », dans Maria Mies et Veronika Bernholdt-Thomsen, *The Subsistence Perspective. Beyond the Globalized Economy*, Londres, Zed Books, 1999.
- PRUVOST, Geneviève. Penser l'écoféminisme, *Travail, genre et sociétés*, Paris : La Découverte, 2019, n°42, pp. 29-47.
- VALLET, G. *Sociologie du genre*, Paris : Bréal, 2018.

Littérature grise.

- BADINTER, Élisabeth. *Le Conflit : la femme et la mère*, Paris, Flammarion Lettres, 2010, p. 12.
- BARBE, Sylvie. Portrait d'une écoféministe dans les Cévennes. *Écoféminismes. Le travail Social au tournant*. Association multitudes, 2017, n°67, pp. 46-53.
- BENHAMIA Jean-Luc, ROCHE Agnès, *Des verts de toutes les couleurs. Histoire et sociologie du mouvement écolo*, Paris : Albin Michel, 1992.
- BIEHL, Janet, « Rethinking Ecofeminist Politics », Boston, South End Press, 1991, p.3.
- CHABRILLAC, Odile. *Âme de sorcière ou la magie du féminin*. Paris : Solar, 2017.
- D'EAUBONNE Françoise, *Le féminisme où la mort*, Paris : Le passager clandestin, 2020.
- D'ERM, Pascale. *Sœurs en écologie*. Rezé :La mer salée, 2017.
- D'ERM, Pascale. *L'écoféminisme en questions*. Vanves: La plage. 2021.

- DUCRÉTOT, Solène. JEHAN, Alice. *Après la pluie*, Paris : Tana éditions, 2020.
- EPSTEIN, Barbara, *Political Protest and cultural Revolution. Nonviolent Direct Action in the 1970s and 1980s*, Berkeley, University of California Press, 1991, p. 176.
- GRAARD, Greta. « *Toward a Queer Ecoféminism* », *Hypatia*, vol.12 n°1, 1997, p.114.
- MELLOR, Mary. *Feminism and Ecology*, New York , New York University Press, 1997.
- MIES, Maria. SHIVA, Vandana. *Écoféminisme*, Paris: L'harmattan, 1999, p. 264.
- PARLEE, Mary Brown (1989 [2e éd.]). « *Conversational Politics* ». In Laurel Richardson, *Feminist Frontiers II*, New York: McGraw-Hill, pp. 8-16.
- RUETHER, Rosemary. *Gaia and God: an ecofeminist theology of earth healing*, San Francisco: HarperSanFrancisco, 1994.
- SFEZ, Camille. *La puissance du féminin*. Paris : Leduc S., 2018.
- SPRETNAK, Charlene. « *Ecoféminism : our roots and Flowering* », dans Irene Diamond et Gloria Feman orenstein (éd.), *Reweaving the world. The emergence of Ecoféminism*, San Francisco, Sierra Books, 1990, p. 5-6.

Sitographie.

- GAME OF HEARTH, *Introduction à l'écoféminisme* [vidéo]. Game of Hearth, 28 juillet 2019, 10 min. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=bbob6LLaBx8&list=WL&index=12>
- TUAILLON Victoire. *Les couilles sur la table : Le patriarcat contre la planète* [podcast]. Binge Audio, 30 juillet 2020, 1h 8min 29. Disponible sur : <https://soundcloud.com/lescouilles-podcast/le-patriarcat-contre-la-planete>

Annexes.

Grille d'entretien

Parcours personnel.

Présentez-vous

- Quel est votre nom, votre prénom, votre âge ?
- Quel est votre lieu de résidence ?
- Quelle est votre situation familiale ?
- Quelle est votre profession ? Quel est votre rôle au sein du collectif/association ?

Quel est votre parcours universitaire ?

Activités militantes.

D'après vous en quoi consiste l'écoféminisme ?

Quel en est votre propre définition ?

Quelle différence à-t-elle par rapport aux autres ?

Quel est votre parcours avec l'écoféminisme ?

- Comment en êtes vous venus à l'écoféminisme ? Quand ?
- Connaissiez-vous déjà des personnes impliquées ?
- De quelles façons vous investissez-vous dans l'écoféminisme actuellement ?

Avez-vous des pratiques écoféministes ?

- Est ce que votre découverte de l'écoféminisme a eu des répercussions sur vos gestes du quotidien ?

- Sont-elles des pratiques de votre quotidien ?
- Sont-elles effectuées précisément en rapport à votre engagement dans l'écoféminisme ?
- Si vous avez des enfants leur transmettez-vous vos pratiques ? Comment ? Quels sont les freins ?

Quelles sont les raisons de votre engagement ?

- Préoccupation sociétale et politique ? Lesquelles ?
- Avez-vous été touché.e par la destruction de votre environnement immédiat ?
- Êtes-vous membre d'autres associations/collectifs, plus ou moins proche de l'écoféminisme (dont féministes ou écologique) ?
- Avez-vous une sensibilité à l'anarchisme ?

Que pensez-vous de l'écoféminisme spirituel ?

Représentations et vision du monde.

Quelle perception à la société face à votre engagement ?

- Vos proches soutiennent-ils vos opinions ?
- Sont-ils eux aussi engagés ? Les avez-vous « converti » ?
- Êtes-vous bien intégré (en tant que groupe écoféministe) au mouvement féministe ? Écologiste ?
- D'après vous l'écoféminisme est-il à la mode ? Pensez-vous que ce ne soit qu'une passade ?
- L'écoféminisme devrait-il davantage se démocratiser ?

Quels sont, selon vous, les défauts de l'écoféminisme ?

- Quels sont les futurs obstacles à dépasser ?

Tableau des individus

Prénoms	Âge	Études	Profession / occupation
Julie	31 ans	Master de journalisme	Journaliste indépendante
Elsa	/	Master de Cinéma Master de traduction espagnol	Journaliste, photographe, professeure des écoles
Paul	/	Ingénieur des sciences de l'eau et de l'environnement	Coach formateur et conférencier sur l'égalité femmes-hommes et les masculinités
Gabrielle	36 ans	Master de tibétain Master de français langue étrangère	Iconographe et sophrologue
Rebecca	31 ans	Études littéraires, d'art et Gender studies	Travaille le tissu et travaille à la mise en place d'un réseau d'entre-aide écoféministe franco-belge
Valentine	27 ans	Master en journalisme culturel	Journaliste
Mathilde	/	Master de droit international Master de finance international Formation de gestion de projets humanitaire	Consultante pour les ONG humanitaire, spécialiste de l'intégration des problématiques de genre lors de crises Administratrice au CA de Médecins du monde France
Amélie	/	Études en musicologie, psychologie, journalisme et communication	Musicienne, écrivaine, cofondatrice d'un collectif artistique
Enora	/	Études de commerce	Sculptrice, peintre, productrice de projets artistiques, cofondatrice d'un collectif artistique
Astrid	29 ans	Études de photo et de phytobiologie	Photographe, organise des ateliers sur l'utilisation des plantes
Élise	28 ans	Master de communication	Travaille dans la communication
Eva	26 ans	Études de lettre et de communication	/
Pascaline	38 ans	Études de psychologie	Journaliste, donne des cours de français à des migrants, écrivain public, organise des sorties culturelles pour d'anciens détenus
Anaëlle	33 ans	École de commerce	Professeure de Yoga, travaille dans un coffee shop et fait des broderies engagées
Aurélie	/	Master en gestion de projets culturels	Travaille dans le domaine culturel
Agathe	38 ans	Master en linguistique Master en ingénierie des financements européens	Directrice d'une association sur le développement rural et local
Alexandra	39 ans	Études en gestion culturel	Co-directrice d'un collectif artistique et clown contemporain
Pascale D'Erm	52 ans	/	Auteure, réalisatrice

Retranscriptions des entretiens

I. Retranscription de l'entretien téléphonique avec Rebecca

Charlotte : Présentez-vous.

Rebecca : Je m'appelle Rebecca, j'ai 31 ans, je vis à Bruxelles. Avant je vivais plutôt à Paris mais je suis installée à Bruxelles depuis environ un an. Je ne sais pas si je rentre pile dans le cadre de militante écoféministe, mais on va dire que je me suis pas mal impliquée sur les questions d'écoféminisme ces derniers temps, mais ce n'est pas mon combat de tous les jours pour autant. C'est une des choses qui m'intéressent et pour lesquelles j'ai envie de m'engager et je m'engage au quotidien, mais je fais plein d'autres choses à côté et je ne suis pas uniquement centrée là-dessus. Avant, je travaillais pour un conférencier, j'écrivais ses discours, ses conférences. Avant, j'ai travaillé un peu dans le réseau féministe, je viens de là au départ. J'étais en gender studies à l'université de Toulouse et j'ai essayé de travailler dans le réseau féministe, dans des associations. Finalement je n'ai pas forcément trouvé du travail dans ce domaine. Ensuite, j'ai été active dans un lieu qui s'appelle La Base, à Paris, dédié à l'écologie et aux luttes environnementales. Et puis j'ai eu l'envie de croiser les deux engagements féministes et écolo d'où le fait que je me sois impliquée dans l'écoféminisme mais c'est assez vague, ça peut vouloir dire plein de trucs. Et aujourd'hui, à Bruxelles, j'occupe mes journées à faire de la couture, je travaille le tissu, le textile, donc rien à voir vraiment avec l'écoféminisme en tant que tel, et je travaille à la mise en place d'un réseau d'entraide des écoféministes franco-belges, mais alors je suis au tout démarrage.

Charlotte : Quel est votre parcours universitaire ?

Rebecca : Après une prépa littéraire, j'ai fait des études de lettres, un Master de littérature tout en étant dans une école de théâtre en parallèle. Ensuite, j'ai intégré une école d'art en Belgique pendant deux ans, donc là j'étais plutôt dans le côté créatif, je faisais de la performance. Puis ensuite j'ai fait un Master en commissariat d'exposition pour monter des expos et puis finalement je n'étais pas tellement convaincue par le monde de l'art contemporain. J'ai fait des

stages au centre Pompidou, des grands lieux de l'art mais je n'étais pas forcément très convaincue par ce milieu. Puis, je me suis intéressée aux questions féministes et là je suis allée à Toulouse faire des études de genre et puis je me suis arrêtée là côté études et je n'ai pas trouvé de travail dans les asso féministes ou les structures institutionnelles liées à la lutte contre les discriminations liées au genre. Il y a pas mal de choses à faire, il y a beaucoup de travail mais il n'y a quand même pas beaucoup de postes, donc je ne suis pas restée là-dedans. Et ça doit faire quatre ans que j'ai fini mes études.

Charlotte : Quel est votre parcours avec l'écoféminisme ?

Rebecca : Mon premier contact avec l'écoféminisme s'est fait par le biais du féminisme. Avant d'être écoféministe moi j'étais féministe et intéressée par les questions de féminisme depuis bien une dizaine d'années. Je me rappelle que quand j'étais en études de genre à Toulouse on ne parlait pas du tout d'écoféminisme bizarrement, alors que c'est quand même un acteur. On a expliqué plein de choses sur le féminisme mais l'écoféminisme n'est pas du tout apparu, ça montre bien que ce n'était pas trop bien vu dans les réseaux féministes, tout de suite ça évoquait l'essentialisme, ça évoquait des choses un peu spirituelles etc., donc c'était mal vu. A ce moment-là, je n'ai pas forcément fait de rencontres avec l'écoféminisme mais je crois que c'est plus tard. On m'avait offert un bouquin d'Émilie Hache « Reclaim »⁹³. J'étais préoccupée par l'état de la planète, j'ai fait des manifs, des marches pour le climat et puis je suis devenue bénévole à La Base. C'est un lieu dédié aux luttes environnementales, donc il y a le siège de plein d'associations qui œuvrent pour la justice climatique et sociale. Et donc moi je suis devenue bénévole là-bas, mais bénévole au bar pour commencer, je servais des verres aux militants, mais c'était une bonne manière de mettre un pied dedans. Et puis j'ai participé à des actions de blocage d'Amazon par exemple, l'organisation de marches pour le climat. Du coup j'étais plus du côté féminisme et puis là j'ai découvert les associations et les militants écolo et puis c'est là que l'écoféminisme m'est venu parce que je voyais ces luttes et ces rencontres avec un regard plutôt féministe. Je voyais aussi ce côté viriliste que pouvaient prendre certaines marches, certaines actions, parce que quand on bloque Amazon il y a des militants écolos avec des gros bras qui sont là avec des mégaphones. Moi j'étais à la fois super contente de voir une nouvelle manière de s'engager que dans le féminisme, parce que dans le féminisme il y a aussi plein de problèmes mais je voyais aussi les limites en matière

93 HACHE, Émilie. *Reclaim*. Paris : Cambourakis, 2016.

de réflexion sur des questions de genre et ça pouvait être un petit peu décevant pour moi. Et du coup, très vite, je me suis connectée avec quelques nanas qui ressentait la même chose et on a commencé à parler d'écoféminisme et à lire des trucs. A La Base, moi j'ai organisé un certain nombre d'événements autour de l'écoféminisme pour sensibiliser l'ensemble de La Base à cette thématique. Je me disais que ça manquait et c'est récent parce que c'était il y a un an et demi, deux ans.

Charlotte : Quel est votre définition personnelle de l'écoféminisme ?

Rebecca : J'aime pas définir, c'est trop dur. C'est d'autant plus dur que, dans l'écoféminisme, il y a des chercheuses. Je pense à Myriam Bahaffou, elle c'est vraiment une chercheuse mais aussi une militante sur le terrain. Il y a Jeanne Burgart-Goutal, je l'ai pas rencontrée mais c'est pareil, c'est une chercheuse, Émilie Hache et plein d'autres à l'EHESS. Et puis après, il y a des nanas qui ne sont pas du tout des chercheuses, qui sont vraiment des activistes avec des plantes sauvages, qui travaillent autour de l'auto-guérison et c'est dur d'extraire des définitions de toutes ces personnes différentes qui sont toutes autant impliquées mais de manières différentes. Et donc comment je définis l'écoféminisme ? De manière très banale, c'est l'articulation d'une lutte féministe contre le système patriarcal, contre les violences faites aux femmes et aux personnes LGBTQI+, et toutes les violences à tout ce qui ne correspond pas à la norme, au schéma patriarcal, hétérosexuel cisgenre blanc. On regroupe quand même toutes ces étiquettes de luttes contre le patriarcat et contre le capitalisme, contre les destructions du vivant, de la planète. En même temps, c'est toujours très vague de parler de destruction du vivant et de la planète parce qu'on ne sait pas trop ce que ça veut dire exactement. Et moi j'ai toujours du mal à expliquer cette articulation parce que souvent on me dit : « Mais quel est le rapport ? ». Et j'avoue que pour moi le rapport il est évident, il est à l'intérieur de nous en tant que personnes qui se sentent concernées par ces deux combats, mais j'ai toujours du mal à l'expliquer. L'écoféminisme résiste à des définitions claires et rationnelles. C'est une autre approche de l'engagement qui donne plus de place aux émotions et plus de place à l'irrationnel et à des choses inexplicables.

Charlotte : Avez-vous des pratiques écoféministes ?

Rebecca : Oui, dans un sens, parce qu'étant une femme concernée par ces questions-là, forcément à chaque fois que je vais rencontrer quelqu'un ça va transparaître, à chaque fois que je vais voir ou vivre une situation, je vais avoir un regard écoféministe mais bon je n'ai pas d'exemple très concrets, pour le coup je ne sais pas trop quoi répondre. Mis à part ce projet que je suis en train de construire, ça c'est une action concrète. Sinon, mis à part des discussions avec des amis parce que j'évite d'aborder ce sujet avec des personnes qui ne connaissent juste rien du tout parce que c'est juste épuisant, j'esquive bien souvent. Sinon, j'avais écrit une tribune avec M. au printemps dernier. En gros, l'année dernière, je faisais partie d'un réseau d'entraide de conférenciers spécialistes de l'effondrement, de toutes ces réflexions sur la collapsologie dont on parle aujourd'hui. Et j'ai rencontré une nana qui était dans l'écoféminisme et on a décidé de monter une tribune pour visibiliser l'écoféminisme dans les médias dans une période où on était en plein début de crise Covid. C'était une tribune pour dire que l'écoféminisme prenait tout son sens parce qu'on se disait que c'est un révélateur d'inégalités de genre, c'est un révélateur de notre rapport à la nature et à la planète, et il fallait qu'on écrive quelque chose là-dessus. Donc on a réuni environ cent trente signatures d'écoféministes, plus ou moins connues, mais on avait quand même des noms connus dedans. C'est une action concrète au quotidien, c'est de se connecter (d'où le réseau d'entraide), d'échanger avec des gens, d'échanger avec vous, avec d'autres personnes qui écrivent des mémoires, des thèses, qui font des recherches. Faire circuler la parole autour de ces sujets-là, c'est quand même une action qui est très ancrée dans mon quotidien.

Charlotte : Avez-vous une certaine sensibilité à l'anarchisme ?

Rebecca : (Rires) Oui je pense que l'écoféminisme est lié à l'anarchisme et à la remise en question des structures politiques telles qu'elles existent. Mais moi je n'ai pas de relation à l'anarchisme, non. Moi déjà je me considère moyennement comme une militante, mais je suis une « bébé militante », contrairement à d'autres écoféministes que je connais bien et qui donnent énormément dans leur vie au militantisme, à l'action... Moi je me protège pas mal de ça, j'ai plutôt vécu une forme de burn out militant, et je passe 80 % de mon temps à coudre, pour moi c'est quelque chose de militant que de faire une activité de couture et de patchwork. Déjà l'écoféminisme ça fait beaucoup pour moi parce que c'est l'articulation de deux luttes, alors si on doit y rajouter l'anarchie... Je suis entièrement d'accord sur le fond, oui c'est lié à

l'anarchie, aux réflexions décoloniales, aux questions Queer, c'est ça qui est passionnant dans l'écoféminisme.

Charlotte : Quel est votre rapport à la spiritualité dans l'écoféminisme ?

Rebecca : Pour moi c'est important, et ce qui est important c'est de ne pas mélanger essentialisme et spiritualité. Là je donne vraiment mon point de vue, je n'ai pas fait plus de recherches que ça là-dessus, mais j'ai vu certains événements, festivals organisés avec l'étiquette écoféministe... Mais déjà la question de l'étiquette qu'est-ce que ça veut dire ? En fait, moi je trouve qu'il y a plein de gens qui font des choses qui sont super en lien avec ce que l'on nomme écoféminisme mais qui ne se reconnaissent pas sous cette étiquette et qui ne la revendiquent pas du tout. Et il y a plein de gens, au contraire, qui parlent d'écoféminisme à tout bout de champ mais concrètement, leur action, leur engagement, pour moi ne correspond pas à ce qu'il y a d'intéressant dans les mouvements écoféministes aujourd'hui. Donc, du coup, par rapport à la critique essentialiste de l'écoféminisme, ça oui, ça me dérange fortement en tant que féministe. Ma première nourriture c'est un féminisme matérialiste et anti-essentialiste, et pas binaire. Quand on me parle de féminin sacré, moi ça me hérissé le poil tout de suite. Dans les réseaux écolo d'ailleurs on a beaucoup cette approche liée au féminin sacré, la complémentarité de l'homme et de la femme. En ce moment je suis pas mal en train de travailler sur l'astrologie, et de rencontrer des gens qui sont dans l'astrologie, le tarot etc, et c'est super intéressant parce que justement ça laisse la place à autre choses qu'une approche rationnelle, mais c'est vrai qu'il peut exister ce biais d'utiliser le féminin et le masculin et moi c'est sûr que ça me dérange. Mais après, ce qui me dérange c'est le terme de « féminin sacré ». Mais par contre le sacré, la réflexion sur la spiritualité, le fait qu'on ait besoin de renouveler notre rapport à la spiritualité, de faire des rituels, de se connecter autrement que par intellects ou par des luttes actives, oui ça me semble très important. Donc, du coup, dans l'écoféminisme queer, on a une approche queer mais qui laisse de la place au spirituel et ça c'est intéressant. J'ai plus de mal avec les écoféminismes qui intègrent une approche un peu commerciale. Ça m'est arrivé de voir des festivals, des personnes, des bouquins, des initiatives, ou des podcast, qui ont une approche un peu commerciale. Moi ça me dérange beaucoup plus que de donner de la place à la spiritualité. Parce que c'est une spiritualité qu'on redéfinit ensemble en fait et que chacun redéfinit à sa façon donc ça reste très libre.

Charlotte : Comment votre sensibilité à l'écoféminisme est-elle perçue par votre entourage ?

Rebecca : C'est bien accepté par les femmes mais pas trop par les hommes (rires). Au début, il y a deux ans, j'ai des amies dans le féminisme qui étaient un peu frileuses avec cette étiquette, mais maintenant elles se sont détendues, parce qu'elles ont dépassé la caricature des écoféministes, qui n'est en fait plus trop d'actualité aujourd'hui. On comprend qu'il y a autre chose derrière qui est intéressant. Globalement, les femmes, enfin je ne parle pas de mes proches, parce que par exemple, ma famille est convertie. J'ai converti ma famille, enfin j'en parle et ça ressort dans des discussions autour de moi, d'amis de proches, de famille. Mais par contre, quand je rencontre des femmes que je ne connais pas, par exemple récemment j'ai visité un atelier sur Bruxelles, et quand j'ai dit que je travaille sur un réseau écoféministe, elles avaient des étoiles dans les yeux sans me connaître, sans être dans l'écoféminisme, c'est juste que ça fait envie. Tandis que certains hommes, je me fais tout de suite ... C'est comme quand, il y a cinq ans, quand tu disais que tu étais féministe à une soirée, et là tous les mecs te tombaient dessus et voulaient te piéger. Et en même temps, c'est une manière de te draguer, de prendre du pouvoir, c'est juste ignoble. Aujourd'hui, ça le fait moins avec le féminisme, mais par contre l'écoféminisme, alors là c'est tout de suite « Ah pour toi c'est les hommes qui sont en train de détruire la planète ! » Mais du coup, c'est assez perturbant parce que c'est limite une manière de se faire amis avec des nouvelles femmes mais c'est aussi une manière de se faire des ennemis parmi la gente masculine. Je le ressens fort, souvent quand on me demande : « Tu fais quoi dans la vie ? » alors que c'est des gens que je ne connais pas du tout. Si je dis que je travaille le tissu, la tout le monde est là : « Ah bah oui ça va, ça ne fait de mal à personne ». Mais si je travaille à la mise en place d'un réseau d'entraide écoféministe, il y a des gens qui sont la « waaao », donc vraiment parfois j'ai des réactions négatives.

Charlotte : Est-ce que vous voyez des défauts à l'écoféminisme ?

Rebecca : Bah oui plein ! Mais comme pour tout. Mais ce qui m'embête particulièrement, quand j'ai rédigé la tribune l'année dernière, c'était tellement stressant, en fait, on a écrit un texte à deux, qui devait être assez consensuel sur l'écoféminisme et en même temps engagé mais on voulait quand même réunir un certain de nombre de personnes. Mais, du coup, il y a

tellement d'écoféminismes différents, bourgeois/parisien mais qui sont très chouettes que moi j'aime bien, qui sont très intéressants, mais c'est un certain regard. Et puis, de l'autre côté il y a des militants décoloniaux, qui ont beaucoup plus de colère, les mots et les termes sont différents selon les personnes et les regards, les luttes, les visions sont différentes. C'est pas un défaut, et dans le féminisme c'est pareil d'ailleurs mais c'est un peu épuisant. Je me suis bloquée le dos trois fois quand j'ai écrit cette tribune, c'était tellement fatiguant de faire des allers-retours entre certains écoféminismes et d'autres, d'essayer de contenter tout le monde pour mettre tout le monde d'accord autour de la table, autour d'un texte. C'est fatiguant. Mais dans le féminisme aussi, il y a des querelles sans cesse alors qu'on est quand même à peu près d'accord sur un certain nombre de choses. Mais voilà ce serait le principal défaut. Sinon, aujourd'hui, c'est d'être récupéré, C'est pour ça que ça doit rester souterrain. Bon, il faut de la recherche et des réflexions mais ça doit quand même rester un peu secret. C'est comme la mode autour des sorcières, c'est un peu dommage que ce soit devenu une mode parce que c'est super capitaliste comme approche en fait, alors que l'écoféminisme devrait rester anti-capitaliste, et du coup un peu secret. Et il ne devrait pas y avoir des magazines avec comme gros titre « Écoféminisme : quelle écoféministe êtes-vous ? », comme c'est le cas avec les sorcières, c'est quand même triste parce que ça dénature complètement les luttes et ça c'est un défaut, c'est un gros problème.

Charlotte : Est-ce que vous avez des choses à rajouter ? Des remarques ? Ou des réflexions ?

Rebecca : Du coup le réseau d'entraide écoféministe c'est vraiment de là qu'est venue cette envie de créer du lien entre les personnes qui s'investissent, entre les structures, entre les événements. De faire que des personnes qui organisent des promenades autour de la réappropriation des plantes sauvages puissent rencontrer, ou être en lien, avec des personnes qui font la même chose en Belgique. Pour moi c'est ça qui est intéressant, c'est que l'on partage des aspirations. Bon là avec le Covid, c'est plus compliqué mais bien parce que ça peut faire naître de nouveaux projets. Et pour moi c'est nécessaire de rester un peu secret, un peu souterrain, ça pour moi c'est vraiment important. Je trouve que c'est très important qu'il y ait un dialogue et un échange entre les personnes qui sont plutôt côté recherche, qui écrivent des mémoires, ou des thèses ou des bouquins, et des personnes qui sont plus sur le terrain. Parce que c'est dommage, moi, j'ai rencontré des personnes sur le terrain, et j'en fais partie puisque moi je

n'ai pas du tout une approche de recherche, mais j'ai rencontré des personnes qui ne se sentent pas légitimes de s'exprimer sur l'écoféminisme, parce qu'il y a énormément de chercheuses, il y a de plus en plus de filles qui font des mémoires, et c'est normal, c'est une bonne chose. Mais du coup, il y a aussi des personnes qui sont engagées sur le terrain, quand je dis sur le terrain, c'est plutôt à travers les pratiques et elles ont plein de choses à dire, plein de clairvoyance, une expérience riche et qui ne devraient pas se sentir moins légitimes.

II. Retranscription de l'entretien Zoom avec Mathilde

Charlotte : Présentez-vous.

Mathilde : Je suis actuellement consultante pour des organisations internationales, principalement des ONG, mais aussi des collectivités locales, ou n'importe quelle autre personne ou collectif qui serait intéressé par les thématiques que je propose en consultance, mais principalement pour les ONG humanitaires. Donc je suis spécialiste de l'intégration des problématiques de genre lorsqu'il y a des crises, donc conflits armés ou catastrophes naturelles principalement, mais pandémie ça marche aussi, c'est les mêmes mécanismes qui se développent face au genre. Donc c'est : comment on a des réponses adaptées face aux différences et aux différents besoins des femmes, des filles, des garçons, des hommes dans une situation de crise et comment on fait de la prévention face aux violences de genre qui explosent en situation de crise. Donc c'est ce que je fais actuellement et aussi je consulte sur tout ce qui est protection humanitaire, protection des droits humains, comment on veille à garantir les droits humains en conflit armé ou en catastrophe naturelle. Préalablement, moi je suis avocate de formation. J'ai beaucoup travaillé avec les personnes en demande d'asile, en situation de migration et principalement les femmes vulnérables face à la migration, on sait qu'il y a énormément d'enjeux sur la situation des femmes en migration. J'avais mon cabinet à Lille, je m'y suis installée pendant deux ans. J'ai aussi beaucoup bossé avec les camps de Calais. Après tout ça, j'ai repris une formation en gestion de projets humanitaires, pour partir sur le terrain, pour faire de la protection des droits humains mais sur les terrains humanitaires et je suis partie un peu partout, la Turquie, la Grèce, toute la route nord des Balkans, Bulgarie... Toute la route migra-

toire en fait. Je suis partie aussi au Cambodge, Kurdistan irakien... Et ensuite je suis revenue prendre la direction du département humanitaire d'Oxfam Belgique, et après je suis rentrée en France me poser un petit peu, et c'est là que je me suis posée en tant que consultante, et je suis aussi administratrice au CA de Médecin du monde France. Donc ça c'est sur mes engagements pro, à titre perso je suis aussi vice-présidente du conseil de développement de l'agglomération de Pornic, qui est la grosse agglomération de là où j'habite en fait, c'est un conseil de développement citoyen, en démocratie participative. Le but c'est de faire comprendre à nos élus qu'il faut changer de modèle, que ce soit sur la résilience alimentaire, l'écologie, ou le féminisme.

Charlotte : Pourriez-vous développer votre parcours universitaire ?

Mathilde : J'ai une licence de droit. Alors ma licence était plutôt orientée droit pénal, mon Master était plutôt orienté droit international, droit international des affaires, mais avec quand même beaucoup de modules généralistes. J'ai repris ensuite un Master spécialisé en école de commerce en finance internationale. C'était important pour moi de comprendre cette partie-là parce que j'ai très vite mis le doigt sur le fait que ça n'allait pas et notamment du fait du capitalisme, mais je n'aime pas me prononcer sur des choses que je ne connais pas vraiment dans son mécanisme et dans ses rouages. Donc du coup j'ai fait ce Master-là, en alternance, donc j'ai travaillé pendant un an pour le département éthique fiscale de Louis Vuitton (LVMH). Et ensuite, j'ai passé le concours d'avocat, que j'ai eu à Paris. Donc j'ai fait le barreau de Paris, j'ai travaillé six mois pour la Société Générale, banque privée au Luxembourg. Je suis vraiment allée creuser au plus loin de qu'il était possible de creuser (rires), et après quand on m'a proposé un poste, j'ai dit non. Je ne voulais pas rester dans ce domaine-là, donc du coup, j'ai trouvé une collaboration dans un cabinet d'avocats beaucoup plus généraliste, orienté droit des affaires. Mais j'avais un boss en associé qui était complètement névrosé, patriarcal et paternaliste mais comme énormément d'avocats dans la profession, donc ça n'a pas du tout marché. C'est un milieu qui est très, très misogyne. Je me souviens d'un premier entretien dans un cabinet parisien où on me disait : « Ah mais vous êtes une femme ? ». Oui avec mon prénom sur le CV il y avait quand même peu de doutes... et l'entretien a été : « Ah oui mais vous savez, les femmes, vous avez des enfants donc si vous visez une carrière d'associée, oubliez tout de suite ». J'ai dit tout de suite que ça n'allait pas le faire. Donc oui, c'est un milieu qui

est encore très patriarcal, et très coincé dans d'anciennes pratiques. Je pense qu'il y a énormément de confrères qui souhaitent encore que la profession ne se soit jamais ouverte aux femmes, mais pas de bol pour eux ça l'est ! J'en ai eu un peu marre aussi d'avoir ce besoin de redevabilité envers des collègues masculins qui occupent principalement des postes d'associés. Donc j'ai décidé d'ouvrir mon propre cabinet, donc pendant deux ans et puis j'ai repris une formation de niveau I en gestion de projets humanitaires à Bioforce.

Charlotte : Comment en êtes-vous venue à l'écoféminisme ?

Mathilde : Alors, j'ai beaucoup travaillé sur tout ce qui était mécanismes de domination dans mon parcours, alors domination des femmes en général, femmes migrantes, femmes en crises, femmes-enfants... Je suis aussi une enfant qui a grandi à la campagne, mes parents sont agriculteur et agricultrice donc très tôt j'ai été sensibilisée à l'environnement autour de moi, même si mes parents font de l'agriculture ancienne, traditionnelle, avec des pesticides... Mais j'ai quand même grandi dehors en fait, donc ce lien avec la nature a été très tôt construit pour moi, ça a créé une partie de moi. J'ai vécu à Paris et ça n'a pas été quelque chose que j'ai forcément très bien vécu. Après, en tant qu'étudiante, c'est chouette pour la culture et tout ça mais il me manquait quand même ce lien et je me suis par ailleurs très tôt intéressée aux problématiques environnementales. J'ai rejoint le REH qui est le Réseau Environnement Humanitaire. C'est un groupe de réseaux avec des gens qui sont intéressés par la thématique écologique sur comment l'aide humanitaire peut elle-même réduire son empreinte carbone pour ne pas contribuer aux changements climatiques alors que nous-mêmes on répond à ces problématiques de changement climatique, comment être exemplaires dans notre approche, et il y a du boulot... Tout comme être non colonialiste dans son approche humanitaire. Donc voilà, j'ai beaucoup travaillé sur toutes ces thématiques-là. Je suis maman aussi d'un petit garçon de 3 ans, je n'ai pas envie de lui manger son futur. Je pense que je suis aussi très au fait de tout ce qu'il se passe partout, et le fait d'avoir été sur certains terrains, d'avoir vu que les populations sur lesquelles on essaye d'apporter une aide, ce sont celles aussi qui se prennent les conséquences du changement climatique. Les populations des pays du Sud se prennent 90 % d'impact climat alors qu'elles ne sont responsables que de 1 % des émissions. Tout ça fait que naturellement l'écologie arrive en même temps et en y réfléchissant beaucoup et en lisant pas mal de choses autour de tout ça, je me suis vite rendu compte que les mécanismes de domina-

tion se ressemblaient. Que ce soit s'arroger le droit de dominer une nature ou de dominer une femme, les liens et les connexions se sont vite faites. Et puis aussi ce qui m'a amenée vraiment là c'est toutes les thématiques de collapsologie, les thématiques de l'effondrement, il y a Pablo Cervine, Arthur Keller, ou Gauthier Chapelle, qui sont vraiment exceptionnels. Ils disent en fait que tout est interconnecté, donc tout est à risque et s'il y a un maillon de la chaîne qui lâche, potentiellement tout va lâcher et notamment la biodiversité le changement climatique, le capitalisme est en fait juste une modalité de plus pour venir enrayer la machine jusqu'à potentiellement, si vraiment on ne rectifie pas la trajectoire à la dernière minute, l'extinction humaine. Parce qu'on ne peut pas vivre sur une planète qui ne peut pas nous nourrir, qui ne peut pas nous donner de l'eau... Donc ce sont beaucoup de thématiques que j'ai appréhendées les dix dernières années, et l'écoféminisme c'est vraiment il y a cinq ans je dirais, peut-être quatre vraiment activement. En fait militer et se rendre vraiment activiste sur des thématiques qui sont protéger la nature et protéger les femmes, pour moi ça va de soi, c'est l'intersectionnalité des luttes. Pour moi, on ne peut pas lutter sur une des causes sans lutter avec l'autre, ce n'est pas possible. Il y a vraiment cette interconnexion, si on veut vraiment changer le système, je ne vois pas comment on peut faire l'une sans l'autre, en tout cas dans mon cheminement de pensée personnelle. Et je suis féministe à la base.

Charlotte : Et est-ce que vous étiez investie dans le militantisme féministe à la base ?

Mathilde : Oui, alors je ne suis pas membre officielle d'un courant ou d'un autre, je n'ai pas de carte de membre, par contre j'ai fait beaucoup d'ateliers en non mixité choisie, je fais les manifs, je vais dehors quand il faut être dehors. Donc oui, je suis activiste féministe, même mon choix professionnel de carrière a toujours été de ne pas défendre les agresseurs mais de toujours défendre les survivantes, oui j'ai toujours été féministe. C'est aussi le principe de sororité, j'ai toujours senti ce besoin de sororité, de faire front en fait. C'est vraiment comme si je me sentais petite-fille d'une sorcière qu'on a cramé il y a deux cents ans, c'est très fort chez moi ce sentiment d'avoir ce besoin de s'entraider entre femmes, parce que si on ne le fait pas entre nous, il n'y a personne qui nous aidera. C'est venu très tôt ce sentiment de sororité, et encore plus en période de fac, ou justement, il y a énormément de rivalité que je ne trouvais pas très saine, en tout cas je ne me retrouvais pas dans ces choix-là. Mais je me retrouvais dans les milieux de militance donc oui ça m'a vraiment façonnée à ce moment-là.

Charlotte : Avez-vous des pratiques pouvant s'apparenter à l'écoféminisme ?

Mathilde : Oui, alors déjà j'aime bien parler des écoféminismes parce que pour moi il y a autant de courants d'écoféminismes que de courants féministes. Ce qui nous relie c'est le constat que la destruction de la nature est liée au capitalisme qui est écocide, au patriarcat et au colonialisme. Ensuite, bien sûr, derrière il y a beaucoup de courants différents. Il va y avoir des écoféminismes qui vont être matérialistes, d'autres qui vont être essentialistes, et certains vont mettre la spiritualité au cœur de leurs pratiques écoféministes et d'autres beaucoup moins. Mais c'est vraiment cette logique de domination exercée à la fois sur la nature et à la fois sur les femmes, qui nous rejoint. C'est cette logique prédatrice, où va régner la compétition et la loi du plus fort et ça c'est toujours imposé par les hommes. Ça c'est le point de départ, du coup c'est important je pense parce que derrière il n'y a pas une pratique écoféministe. Mais pour moi la première pratique écoféministe, c'est le militantisme, c'est l'activisme. Je me retrouve personnellement dans l'histoire de ce mouvement qui est quand même antinucléaire, anglo-saxon, américain, fin des années 70, années 80, contexte de guerre nucléaire, où on a tous les mouvements écologiques, les mouvements anti-guerre, mais surtout les mouvements féministes. Et le mouvement écoféministe, historiquement est vraiment venu de ces mouvements féministes. Du point de vue des idées, c'est là où on a eu des mouvements de non-mixité choisie, les femmes se sont retrouvées entre elles, elles ne voulaient pas des hommes pendant ces mouvements-là, et où il y a eu le « Women pentagone act » où elle se sont enchaînées aux grilles du pentagone. Donc pour moi, l'essence de ce mouvement écoféministe, il est vraiment activiste et ça, moi je le pratique vraiment, alors parfois c'est un peu plus difficile avec un enfant, mais oui dès qu'il y a des manifestations, on a une ZAD juste à côté, on essaye d'aller y faire un tour régulièrement pour aller militer et soutenir, c'est ce combat là que vraiment je porte au quotidien. Je suis engagée bénévolement chez Médecins du monde aussi pour ça, parce qu'ils ont une ligne très politique et au conseil de développement de ce côté-là aussi. Je me vois mal vivre avec des pratiques qui seraient écocides, je ne serai pas cohérente dans mes actions et mes principes. Donc oui je vis avec des principes écoféministes, enfin que moi je considère comme étant écoféministes, j'essaye de les appliquer au maximum. Après, je suis aussi dans un monde qui parfois est dur, j'ai un enfant de 3 ans, et c'est pas évident de respecter tous les principes écoféministes. Je ne me suis pas retirée dans une yourte au fond de la fo-

rêt, j'aimerais énormément faire ça, mais mon conjoint n'est pas prêt (rires). On a des panneaux solaires, on a rénové la maison entièrement en matériaux écologiques, sobriété énergétique, on a des toilettes sèches dans la maison, on fait des cabanes avec du bois qu'on trouve en palette, on a des cuves à eau, on essaye d'être autonomes en alimentation, donc on a un énorme jardin permacole qui est partagé où on est à trois ou à quatre dessus et on se partage les tâches. Là on est en train de monter une société, un collectif où on va faire des ventes de plants et de la mobilité douce, donc réparation de vélos, notamment à destination des personnes migrantes pour les intégrer via le vélo, des projets qui sont de la politiques sociales, et en même temps écologiques. Et oui, on essaye de faire attention à notre empreinte carbone. Alors on n'a pas de télé, on n'a pas d'écrans, on n'a pas ce genre de choses à la maison. Après, voilà, on a une machine à laver, on prend des douches, je ne suis pas encore arrivée à la fin de mon chemin avec l'écoféminisme, mais je le construis. Après, voilà, j'ai un enfant de 3 ans, qui par exemple ne veut pas manger des fruits autrement qu'en gourde en plastique, ça m'arrache le ventre de lui donner ces gourdes plastiques, mais sinon il ne mange pas de fruits... Donc voilà, je fais des compromis parfois, alors c'est des choses toutes bêtes, mais qui du coup viennent moi me titiller sans arrêt sur mes pratiques. J'ai une voiture, alors même si j'essaie de l'utiliser le moins possible, mais parfois avec un enfant de 3 ans... Même si on fait du covoiturage, parfois je l'utilise en effet, même si on se déplace quand même beaucoup à pied ou en vélo. On essaye de faire notre lessive nous-mêmes, ce genre de choses. Par contre, là où je fais attention, c'est que ce ne soit pas des tâches qui soient assignées de façon genrée. Mon conjoint fait autant cette lessive que moi, ce n'est pas une tâche qui me revient, il est hors de question de reproduire des mécanismes de domination au travers d'un courant écoféministe. Et c'est ça qui a fait qu'on a très mauvaise presse et Elisabeth Badinter nous a certainement pas aidés dans ce combat, où l'écoféminisme à tout de suite été rangé du côté de la nature, comme si les femmes se revendiquaient appartenant à la nature, et donc justifiaient leur domination. Mais c'est tout l'inverse, les personnes qui pensent ça n'ont pas compris le mouvement écoféministe. Après, bien sûr, si du jour au lendemain, on demande un copier-coller du mouvement écoféministe dans la société sans changer de société, bien sûr que c'est les femmes qui vont se retrouver à faire le « do it yourself », à faire à manger, à faire la lessive. Mais c'est pas ce que l'on dit. Nous ce que l'on veut c'est s'extraire de cette société qui existe actuellement, pour recréer une société qui soit écoféministe, mais en dehors des normes de genre qui existent aujourd'hui, et penser l'inverse c'est vraiment dévoyer la pensée écofémi-

niste. J'ai une collègue écoféministe S. qui reprend très bien ça dans un article du 20 minutes, ou J. qui a écrit un bouquin sur l'écoféminisme il n'y a pas très longtemps aussi. Les personnes qui pensent ça, c'est vraiment qu'elles n'ont pas compris ce que c'était que le mouvement écoféministe. Après, bien sûr, il y a des écoféministes qui sont très spirituelles, qui sont très essentialistes et qui revendiquent ce lien avec la nature. Parce qu'on nous a tellement rangées du côté de la nature, que bien sûr on a développé ce lien, mais pour moi c'est plus une question d'éducation et de théorie du genre. C'est que, très petit, on apprend aux petits garçons à ne pas faire preuve d'empathie, à être fort, et toutes les normes de genre. Nous on nous apprend à être empathiques, donc forcément on est empathiques avec cette nature, parce que c'est notre construction, et c'est tant mieux ! Mais le problème ce n'est pas que nous on est trop empathiques, le problème c'est que les garçons doivent être plus empathiques et quand on aura changé ces mécanismes, et cette notion de genre qui est très hétéro-normée, très patriarcale... si on sort de tout ça, alors en effet on peut construire une société écoféministe, qui soit dégenrée. Les hommes peuvent très bien s'approprier la relation avec la nature, de la même manière que les femmes, ce n'est pas une question de genre. Par contre, dans la société actuelle telle qu'elle est faite, oui ce sera une question de genre, et c'est là où il faut faire attention de ne pas retomber dans des mécanismes de domination sous prétextes de principes écoféministes. Mais l'écoféminisme ce n'est pas du « do it yourself », ce n'est pas que ça en tout cas.

Charlotte : Comment vous positionnez-vous face au pan spirituel de l'écoféminisme ?

Mathilde : Je suis en chemin, on va dire que je suis beaucoup plus matérialiste dans mon courant féministe et écoféministe, mais ça c'est par mon parcours personnel, par ma lutte, par mon histoire. Je pense qu'il est vraiment très important de se reconnecter à cette nature. J'ai commencé un cycle de formation et d'apprentissage sur l'herboristerie, sur ce que l'on appelle passeuse-nature et d'animation de nature, pour pouvoir transmettre ça à mon fils. Pour moi, c'est hyper important de savoir reconnaître ce qui nous entoure, mais je ne l'aborde pas spécialement comme une dimension spirituelle, plus comme un besoin d'être connectée à ce vivant, à cette nature. Par contre, je ne suis pas encore à faire des danses spirituelles... Après, ce qu'il ne faut pas forcément confondre, c'est qu'il y a eu beaucoup de mouvement écoféministes qui se sont créés par l'art, c'est hyper important l'art, mais l'art politique, l'activisme au

niveau de l'art que ce soit les poésies, la musique, le chant, la danse, tout ça c'est aussi une manière de combattre l'oppression, en ça c'est hyper important. « Reclaim »⁹⁴ c'est un recueil de poésies et de manifestes écoféministes qui est très puissant. Donc je fais ce choix-là, je ne suis pas encore arrivée au bout je pense. Pour moi, ma spiritualité elle est vraiment à cette reconnaissance du vivant et à ce lien avec le vivant, après d'essayer de développer ce côté artistique, qui m'a été très longtemps oublié, j'essaye de me reconnecter à tout ça, parce que c'est vrai que quand on nous éduque, tout ce qui est dessin, art, musique, ce n'est pas des choses qu'on nous force à garder. On va dire qu'on tend plutôt à nous dire que c'est accessoire, que c'est secondaire et je pense que c'est vraiment une grosse erreur, et j'essaye vraiment de retrouver comment me reconnecter à tout ça, et ça fait partie de cette spiritualité là que j'essaye de donner à mon engagement, et à la nature. Mais je pense que je ne suis pas au bout, comme peuvent l'être d'autres collègues qui sont déjà bien engagées dans un mouvement plus spirituel. Et l'autre point pour moi aussi, c'est qu'on ne fera pas une société juste et écoféministe sans avoir une approche décoloniale, une approche racisée des choses. Et il ne faut pas non plus se tromper, c'est que là on est en train de parler d'une vision qui est très française, européenne centrée, mais il y a des mouvements écoféministes du Sud, qui sont en plein essor, qui cartonnent depuis les années 70, pour qui il y a le manifeste de Vandana Shiva en Inde avec sa sociologie et sa norme sociale. J. pourra plus en parler parce qu'elle y est allée, et elle a vraiment décortiqué le mouvement Vandana Shiva de A à Z, avec ses principes mais aussi avec ses contradictions. Mais dans le Sud, si je fais appel à la déclaration de « Vive le futur » aujourd'hui, je ne sais pas si ça vous parle, ça a été lancé en Janvier 2018, au nord de Johannesburg, en Afrique du Sud. Et c'est un réseau de femmes africaines qui se sont unies et qui, elles, font clairement le lien entre le monde en crise, la faim, les changements climatiques, l'épuisement, la destruction de la nature, des écosystèmes et en même temps, la domination des femmes, et ce sont surtout des paysannes. Il y a énormément de lien avec la terre, on exproprie les femmes, les paysannes de leurs terres, comme on les exproprie de leurs corps. Et du coup ce sont ces femmes paysannes qui se retrouvent en première ligne, de la résistance aux accaparements des terres, des ressources mais aussi à la violence associée au patriarcat capitaliste. Et ça, tous les mouvements écoféministes du Sud elles l'ont, elles ne l'ont pas perdu, c'est plus nous en France qui avons du mal à faire émerger ce mouvement pour plein de raisons. Le groupe de femmes de LILAK aussi qui voit le colonialisme comme le point de rupture ayant entraîné une grosse destruction des relations égalitaires dans leur communauté,

94 HACHE, Émilie. *Reclaim*. Paris : Cambourakis, 2016.

exploitation des ressources naturelles, militarisation, généralisation du patriarcat au sein des institutions, et qui ont du coup complètement poussé et relégué les femmes à des rôles de subalternes. Je vous invite à lire Judy Pasimio, qui explique très bien ça sur le mouvement écoféministe de LILAK, et pour elle c'est vraiment clair qu'il faut définir un féminisme anti-capitaliste et surtout anti-colonial. Et tant qu'on n'arrive pas à revoir toutes ces notions et qu'on a peur d'aller dans ces notions-là, on ne s'en sortira pas, ça c'est sûr. C'est aussi une question de respect de la parole, moi je peux parler par exemple de la lutte des femmes, des violences faites aux femmes, mais en aucun cas, je me permettrai de parler des violences des femmes racisées. De la même manière, les hommes peuvent essayer de comprendre et soutenir mais ne peuvent pas parler vraiment en connaissance de cause de ce que c'est qu'une lutte féministe. C'est ce respect du temps de parole et de non accaparement du temps de parole de l'autre, et ça même dans les mouvements féministes et écoféministes, on a encore du mal à laisser cette place aux femmes racisées par exemple, ce que je trouve complètement fou. Quand on voit des panels dans des festivals, pourtant il y a plein de choses qui peuvent être faites pour trouver des femmes racisées partout, mais on en est loin.

Charlotte : Êtes-vous sensible aux théories anarchistes ?

Mathilde : Alors c'est sûr que l'autorité et moi on n'est pas forcément potes, je m'inscris souvent en opposition, mais pas par principe, plus par incompetence. On a un État qui est dysfonctionnel, on a une société qui est dysfonctionnelle, donc pour moi c'est plus une façon d'inventer une autre façon de vivre ensemble, ce n'est pas forcément l'anarchie pour moi, c'est plus s'extraire d'une société qui va être verticale, qui va être hiérarchique, qui va être patriarcale, et qui va être dominatrice, c'est ça pour moi l'enjeu. C'est pas tant l'anarchie, c'est une société qui serait respectueuse du vivant et du vivre ensemble tout simplement. Mais en ce moment ça passe par une opposition, c'est sûr, par une opposition activiste.

Charlotte : Comment est-ce que votre engagement est perçu par vos proches ?

Mathilde : Alors mes parents sont complètement en dehors de tout ça, ils sont nés post guerre. Mon grand-père par exemple a été fait prisonnier de guerre en Allemagne, donc mon père a connu toute cette époque-là, donc pour lui tout ce qui se passe aujourd'hui c'est ...pff, ils

avaient déjà du mal à me suivre quand j'étais avocate alors maintenant je pense qu'ils sont complètement perdus. Ils sont pas dans l'opposition de mes choix, pas du tout, par contre ils ne se retrouvent pas dans mon militantisme, ça c'est sûr. Même ne serait-ce que l'absence de pesticides, quand on a ces discussions-là, alors mes parents sont en retraite maintenant, mais ils ont été façonnés par un modèle qui est l'agriculture intensive. Mais en même temps, je ne peux pas leur en vouloir, ce qu'ils ont vécu ça marque donc il y a une empreinte, donc je les accepte juste comme ils sont, sans essayer de les faire changer puisque ça ne marchera pas. Et eux ils ne me mettent pas de bâtons dans les roues, ils ne sont pas en violence en retour. Mais non mes parents je n'arriverai pas à les faire changer et les convertir. Autour de moi c'est différent, j'ai un peu de tout. J'ai des amis qui sont dans le système très capitaliste, qui vont s'acheter des fringues fast-fashion, qui sont un peu dans le déni. Ils respectent mon engagement, ils le comprennent, ils peuvent parfois l'admirer, mais ils ont cette incapacité de sortir eux-mêmes de leur confort et de leur système. Je ne me coupe pas de ces amis-là, ça ne sert à rien, elles sont aussi très généreuses et puis voilà, il faut aussi que ces personnes-là puissent continuer à voir évoluer d'autres choses pour pouvoir changer justement. Et puis oui, après j'ai rencontré autour de moi des personnes qui me correspondent aussi, et ma communauté proche est sur les mêmes thématiques que moi, sinon je serai trop fatiguée au quotidien. Si je devais être en lutte tout le temps ce serait dur. J'ai un conjoint qui est sur les même préoccupations que moi. Mon fils de 3 ans, forcément, on l'élève dans des considérations qui sont respectueuses du vivant, de la nature, et de lui-même, de ses émotions, en tant que petit garçon, c'est important. Et j'ai des beaux-parents qui sont très militants, qui ont été zadistes à Notre-dame-des-landes. Ma belle-mère, par exemple, vient d'abandonner son nom marital pour reprendre son nom de jeune fille, pour lutter contre le patriarcat. A 60 ans, ma belle-mère est géniale, je crois que je dois être une des seules à pouvoir dire ça (rires), j'adore ma belle-mère. Voilà, j'ai des amis autour de moi qui construisent une résilience alimentaire locale, je fais partie du groupe de conférenciers et conférencières de Pablo Cervine, sur tout ce qui est collapsologie. Donc on se retrouve beaucoup pour parler, échanger. La collègue avec qui j'avais écrit l'article sur Médiapart, sur les écoféminismes, avec qui on échange régulièrement, mon réseau local et proche fait que je suis bien entourée. J'ai choisi aussi un lieu de vie qui me correspond, je vis en bord de mer, côté côte sauvage, pas côté bétonné, en Loire-Atlantique. C'est important de pouvoir juste aller marcher, être dehors, sentir la mer, ce côté nature qui reste présent et nécessaire pour moi. Donc mon entourage est mitigé je dirais.

Charlotte : Comment voyez-vous l'effet de mode qui entoure l'écoféminisme ?

Mathilde : C'est sûr que je reste vigilante, je suis très contente que ce mouvement soit enfin visible. Après, il y a Pascale d'Erm, Catherine Larrère, qui sont là depuis longtemps et il faut saluer ce travail-là, parce que sans elles, sans cette vulgarisation qu'elles ont fait depuis longtemps... ou Naomi Klein avec la théorie du choc aussi, qui nous aide beaucoup en ce moment, Émilie Hache, forcément avec « Reclaim », ce sont des personnes qui ont fait évoluer les thématiques et que enfin se soit visible, c'est vraiment bien. Maintenant, attention à ce que l'on n'utilise pas ça pour nous classer bobo-chic, ou le « do it yourself », je ne voudrais pas enlever à qui ça appartient, c'est pas nouveau, c'est pas parce que les gens le découvrent que c'est nouveau. Et ça, c'est avoir une approche, encore une fois, très « white power », très aut centrée. J'essaie de toujours mettre le fait que c'est pas nouveau en avant, que les femmes du Sud elles, elles militent depuis des années sur la non expropriation de leurs terres, et c'est pas parce que les français le découvrent qu'il faut tout s'approprier, en oubliant ce qui a été fait, l'histoire là-dessus est importante. Donc oui, c'est très bien que ce soit visible, attention quand même à ce que l'on ne nous colle pas une étiquette pour décrédibiliser le mouvement. Mais c'est toujours pareil, dès qu'un mouvement féministe prend trop d'ampleur, on lui met une étiquette pour s'assurer qu'il n'aille pas plus loin. A nous d'être vigilantes et de ne pas laisser faire, encore une fois.

Charlotte : Est-ce que vous voyez des défauts ou des obstacles à l'écoféminisme ?

Mathilde : Non, je pense que tous les mouvements quels qu'ils soient se respectent. Il y a des mouvements avec lesquels je ne suis pas OK dans le féminisme, mais je pense que chaque lutte doit avoir lieu, chacune doit se retrouver en fonction de son parcours et c'est cette liberté, cette capacité à lutter qui va faire qu'on va sortir de tout ça. Donc, pour moi, ce qu'il faut arrêter de faire, c'est lutter contre, il faut vraiment avoir cette lutte intersectionnelle, pour moi l'intersectionnalité de la lutte c'est la clé pour sortir de ce merdier, pour parler clairement. Et c'est vers là qu'on doit aller si on met en place ce principe de sororité qui est clé pour moi, alors on y arrivera, il faut arrêter de se tirer dans les pattes dans les luttes et se respecter entre sœurs de luttes, c'est tout, même si on n'est pas d'accord avec l'objectif final. De toutes fa-

çons sans sa voisine ou sans son voisin on aura du mal à y arriver. Donc non, le seul truc c'est si on se laisse faire dans la division, on n'y arrivera pas, si on amène cette approche intersectionnelle, alors, on s'en sortira pour moi c'est sûr. On est trop nombreuses, et si on se soutient ... pour l'instant il y a encore trop de mécanismes de domination, trop de personnes dominées, mais quand ces personnes-là arriveront à sortir de cette vision binaire dominé-dominant, et qu'elles entreront en lutte, alors oui. Je ne sais plus quelle collègue ou quel collectif disait : « Les hommes ont de la chance qu'on se batte pour l'égalité et pas pour la revanche », parce que si on se battait pour la revanche, ça irait beaucoup plus loin.

Charlotte : Que pensez-vous des collectifs et des personnes qui sont très proches de l'écoféminisme sans vraiment se revendiquer comme y appartenant ?

Mathilde : Pour moi l'étiquette est pas importante en fait, tant que les gestes et les faits sont là, c'est un mécanisme d'entraînement. Que les gens ne se revendiquent pas écoféministes, pour moi c'est pas ça l'important, par contre que les gens aillent militer ou aillent défendre leurs terres, ou créer des collectifs ensemble, ou trouvent une autre façon de se réinventer, en société, essayent d'être respectueux et respectueuses dans leurs pratiques, élèvent leurs enfants de façon égalitaire, pour moi, c'est ça la clé. Après, que les personnes ne se revendiquent pas écoféministes, on s'en fiche, c'est une étiquette. Après, parfois, c'est important de s'identifier dans un mouvement, mais si ces personnes ne se sentent pas dans ce besoin-là, mais par contre leurs pratiques sont alignées, j'ai envie de dire, tant mieux, malgré elles ce sont des alliées, c'est des alliées de la société civile. Il faut des militances dures, il faut des militances douces pour que ça avance donc si ces personnes-là, jour après jour, elles font avancer les choses autour d'elles, super ! Même si elles sont pas « speak off » écoféministes au quotidien, tant mieux !

III. Retranscription de l'entretien Zoom avec Valentine

Charlotte : Présentez-vous

Valentine : Je m'appelle Valentine, j'ai 27 ans, j'habite à Paris maintenant mais plus pour très longtemps et je suis journaliste.

Charlotte : Pourriez-vous développer votre parcours universitaire ?

Valentine : Moi j'ai grandi en voyageant pas mal, pour le travail de mon père qui était prof d'université, donc j'ai habité en Italie quand j'étais petite, ensuite on a habité à Singapour pendant longtemps. J'ai passé mon Bac là-bas, et je n'avais pas du tout envie d'aller en France après donc je suis allée faire une licence de sociologie et d'histoire de l'art à Montréal. C'est vraiment à Montréal, et pendant ma licence que j'ai découvert le féminisme. Je me souviens d'avoir appelé mes parents sur Skype, parce que eux étaient en France à l'époque, en leur disant « Papa, Maman, j'ai découvert un truc incroyable ça s'appelle le féminisme, je pense que je suis féministe, ça change tout sur mon regard sur le monde en ce moment ». J'étais trop contente, et la sociologie et l'histoire sont deux matières qui se prêtent particulièrement à explorer le féminisme, et en plus Montréal c'est un peu une ville de hipster. J'ai l'impression que cette nouvelle vague du féminisme qui est arrivée ces dernières années, elle est arrivée un peu en avance dans les pays anglo-saxons, et donc j'étais vraiment en plein dedans quand j'avais 19 ans. A partir de là, j'ai fait plein de projets universitaires tournés autour du féminisme, ce qui était vraiment cool. A la fin de ma licence je me suis dit que je voulais faire du journalisme, et donc je suis revenue à Paris, parce que je me disais que si je voulais être journaliste je voulais le faire dans mon propre pays, donc je suis venue à Paris 3 faire un Master de journalisme culturel en deux ans. Pendant la deuxième année j'étais en apprentissage dans un magazine qui s'appelait « La vie », mais en première année j'étais toujours à fond dans le féminisme, j'ai fait mon stage chez « Mademoiselle », ce qui reste une grande fierté. Je ne vais plus trop sur ce site, je trouve que ce n'est pas trop adapté à moi en tant que public, peut-être que je suis trop vieille, mais à l'époque c'était une grande fierté d'être dans un site web autant engagé, il n'y avait aucun équivalent à l'époque. Maintenant j'ai l'impression qu'il y a plein de médias féminins qui essaient un peu de rattraper leur retard et qui se

positionnent très féministes, mais à l'époque il n'y avait pas trop d'équivalent, c'était hyper cool et formateur d'être là-bas. Et j'avais fait mon mémoire sur la série « Girls » en première année, c'était sur les représentations du féminisme dans cette série. Et donc, en deuxième année, j'étais à « La vie », dont le public est catholique de plus de 60 ans, ce qui n'est pas du tout moi, mais c'était quand même très formateur, et c'était intéressant parce que je devais un peu tempérer mes engagements. Ensuite, je suis venue à « Yoga magazine », et ça fait quatre ans.

Et mercredi prochain c'est mon dernier jour, j'ai fait une rupture conventionnelle, c'est un peu l'effet confinement, besoin d'évasion, besoin de nature, et de liberté, donc je vais faire une formation pour être prof de yoga au Portugal dans une petite ferme écologique. Et ensuite je prévois de faire le Chemin de Compostelle, et ensuite je voudrais faire du Wwoofing, donc du bénévolat dans des fermes bio, pendant X mois, je ne sais pas encore. En fait, je serai au chômage et j'ai la chance d'avoir un peu d'argent de côté, donc je me laisse cette liberté de bouger. Et alors pourquoi ? C'est cette envie de sortir de Paris, envie d'être plus en contact avec la nature, et d'être plus en contact avec mon corps aussi. Parce que finalement le travail de journalisme, en tout cas le mien, c'est juste être assise devant un ordinateur toute la journée, et je me dis qu'à 27 ans c'est trop triste que ce soit ça ma vie. C'est cette envie de faire des choses avec mon corps plutôt qu'avec mon cerveau, et de profiter.

Charlotte : Est-ce que c'est en lien avec l'écoféminisme ?

Valentine : On peut dire ça ! Je vois ça comme quelque chose de spirituel aussi, il y a trois mille versions de l'écoféminisme, chacune et chacun a sa propre définition. Mais pour moi il y a une part de spirituel, de retour à la nature, de retour à soi et il y a beaucoup ça dans le yoga, et comme je fais du yoga depuis sept ans, c'est vraiment lié à ma vision du monde, et de l'univers et de ma place dans l'univers, donc oui je lie ça avec ma version un peu spirituelle de l'écoféminisme. D'une envie de retour au contact de la nature, au contact de mon corps.

Charlotte : Est-ce que vous vous revendiquez écoféministe ?

Valentine : Je ne vais jamais écrire dans ma bio Twitter ou ma bio Instagram « écoféministe » ou même « féministe », ça me paraîtrait vraiment incongru de faire ça. Autant quand je décou-

vrais le féminisme quand j'avais 19-20 ans, j'étais hyper revendicatrice, j'en parlais à tout le monde, j'étais à fond là-dedans, et maintenant je trouve qu'il y a un tel effet de mode, qui a ses avantages et ses inconvénients. C'est cool qu'on en entende beaucoup parler mais je trouve qu'il y a quelque chose de presque pervers, on parle pas mal en ce moment de « cancel culture ». La pureté activiste, il faut être des féministes parfaites et qu'il faut tout le temps se positionner sur tous les sujets, ne faire aucune erreur et avoir une présence en ligne absolument parfaite et être éduquée sur tout. Je trouve ça vraiment très dangereux, c'est une partie triste, ça enlève beaucoup de la joie du militantisme. Donc j'ai plus migré ces dernières années vers un engagement plus personnel et intérieur, que ce soit dans les choix que je fais de consommation culturelle, mais aussi de consommation de nourriture si on parle plus d'écoféminisme et mes lectures... Mais j'avoue que j'ai de plus en plus de mal à adhérer à l'idée qu'il faille absolument suivre les icônes du féminisme sur Twitter, et qu'il faut avoir écouté leur podcast, il faut avoir fait ci ou ça, moi ça me fatigue. Je me sens plus proche d'une version spirituelle de l'écoféminisme et donc forcément plus personnelle. Donc je vais me revendiquer écoféministe si j'ai une discussion à propos de ça, et encore... Je sais que je me retrouve là-dedans, je me sens engagée, mais c'est plus quelque chose de personnel et d'intérieur.

Charlotte : Quand vous disiez qu'à 19 ans vous étiez plus impliquée, c'est que vous étiez plus dans le militantisme actif ?

Valentine : Même pas, parce que je me souviens avoir voulu rejoindre une asso dans mon université, mais en fait j'avais pas osé, parce que je ne me sentais pas assez « adéquate », un peu le syndrome de l'imposteur. Je me disais : « Waouh, ça doit être des filles anarchistes, hyper rebelles ». Ça me faisait un peu peur. J'étais dans un groupe d'étudiants avec qui on montait des conférences, et moi j'avais sauté sur l'occasion pour écrire un long texte sur le féminisme, il doit être encore trouvable, mais si ça se trouve j'ai changé d'avis sur plein de choses comme je me suis éduquée sur plein de choses depuis. Comment j'étais féministe ? Finalement je parlais beaucoup autour de moi, mais c'était aussi par mes choix personnels de lectures, j'allais à des conférences des rencontres, mes choix de cours aussi, parce que dans le système anglo-saxon on a le choix de nos cours. Je me rends compte que j'ai eu beaucoup de chance de vraiment pouvoir faire mon éducation, parce que pour moi « féministe » c'était vraiment un mot

des années 60, ça n'évoquait rien de particulier pour moi, j'avais même pas cet a priori que beaucoup ont : « Ah oui les féministes, c'est des femmes qui brûlent leurs soutien-gorge ». Je n'avais aucun a priori parce que j'y connaissais rien du tout et donc j'avais tout à découvrir. C'était une période assez exaltante, mais je ne peux pas dire que j'étais particulièrement engagée.

Charlotte : Est-ce que vous partagez la sensibilité anarchiste que certains écoféministes peuvent avoir ?

Valentine : Je ne sais pas si je peux sembler radicale, je fais pousser des graines germées dans ma cuisine, je fais des rituels à la Lune, et ce genre de choses, c'est pas vraiment de l'anarchisme, même si à mes yeux c'est une forme d'anarchisme parce que c'est une forme de refus de consommer ce que l'on nous donne, et c'est une manière de créer d'autres possibles. Pour moi c'est un peu ça ma définition de l'anarchisme, c'est de refuser le chemin tout tracé de consommation, de pensée unique. J'ai fait, par exemple, des collages féministes dans la rue, mais je ne sais pas si je parais très extrême aux yeux des gens, mais personnellement, moi je sens que j'ai besoin de faire les choses à ma manière.

Charlotte : Quand est-ce que vous avez découvert l'écoféminisme ?

Valentine : La première fois que j'ai entendu le mot, c'était il y a peut-être deux ans, et en fait, à l'époque je ne m'étais pas énormément renseignée dessus, et je m'étais dit « Oui écologie et féminisme, c'est logique, c'est deux choses qui sont très importantes pour moi ». Parce que du côté de mon engagement écologique, je suis aussi végétarienne depuis dix ans, je suis presque végane. J'ai jamais pris à la légère de recycler, de faire attention à la consommation d'énergie. Ça m'énerve vraiment quand les gens ne font pas attention au recyclage, parce que c'est des choses tellement simples. Et donc je m'étais dit que écoféminisme ça avait du sens pour moi, mais je ne savais pas que c'était un courant de pensée, qu'il y avait des autrices qui avaient écrit plein de choses. C'est plus il y a un an, avec le livre de Jeanne Burgart Goutal qui s'appelle « Être écoféministe »⁹⁵ et elle avait été interviewée dans le podcast « Les couilles sur la table », et je m'étais vraiment rendu compte que c'était un vrai mouvement avec des actions spécifiques, que c'était un monde hyper riche. Ça a beaucoup enrichi ma vision de l'écologie

⁹⁵ HACHE, Émilie. *Reclaim*. Paris : Cambourakis, 2016.

et du féminisme et son bouquin à elle est vraiment super, elle essaye de trouver une définition de l'écoféminisme et elle n'y arrive pas et elle se rend compte qu'en fait c'est plein de choses, et c'est ça qui est beau, c'est que chacun le fait à sa manière. Voilà donc ça doit faire un an, et c'est drôle parce qu'on avait fait un hors-série de Yoga magazine sur les femmes et le féminin, et il y avait une page d'interview de Jeanne Burgart Goutal, et pas mal d'interviews de femmes qui se revendiquaient écoféministes. Donc je m'étais beaucoup penchée sur ça à l'époque, et je me souviens qu'on avait mis « écoféminisme » en couverture et avec le recul je trouve ça un peu marrant qu'on ait fait ça, comme un hashtag un peu vendeur, alors que je ne sais pas si c'est si vendeur que ça, mais c'était censé attirer l'attention. J'avais adoré bosser sur ce hors-série, c'était moi qui l'avais proposé, ça faisait à peu près un an que je disais : « On devrait vraiment faire un hors-sujet sur les femmes, ça marcherait hyper bien ». Et en effet ça a très, très bien marché, je crois que c'est le hors-série qui a le mieux marché. J'ai pu faire une interview croisée de Odile Chabrilac qui a écrit « Âme de sorcière ou la magie du féminin »⁹⁶ et Camille Sfez qui a écrit « La puissance du féminin »⁹⁷, et la première question que je leur avais posée c'était : « Qu'est-ce que c'est pour vous le féminin sacré ? ». Parce que dans le monde du yoga et dans certaines branches de l'écoféminisme il y a ce truc très spirituel, retrouver le féminin sacré. Odile Chabrilac avait répondu tout de suite : « Ça ne m'intéresse pas du tout ». Elle me disait qu'on en est plus là, qu'il fallait aussi retrouver notre masculin sacré et que c'est du passé ces histoires de féminin sacré. Et puis aussi ce qui était intéressant et je suis d'accord avec elle sur ça, elle me disait : « Il y a tellement d'images, surtout sur Instagram, où être écoféministe égale porter des couronnes de fleurs et faire des rituels à la lune dans la forêt. Et c'est cool, mais ce serait tellement dommage qu'on en reste là en fait, parce qu'on a besoin d'avoir un engagement dans la vie quotidienne, et d'avoir un engagement politique, alors que être dans la forêt, bah on est un peu retiré du monde quand on fait ça. Donc c'est très joli sur Instagram, mais si c'est que sur Instagram ça ne sert à rien. Je trouve ça complètement dingue le phénomène qu'il y a autour des sorcières, j'ai l'impression que tout a commencé avec le bouquin de Mona Cholet qui est sorti il y a trois-quatre ans peut être, et c'est complètement fou l'engouement qu'il y a eu autour de ce bouquin, qui est vraiment génial et important. Mais ça devient un peu pervers quand ça devient un truc de : « il faut faire comme ça ». Comme je le disais pour être la parfaite féministe il faut écouter ce podcast, avoir lu ce livre, et j'ai l'impression dans ce truc de sorcière que c'est tellement de

96 CHABRILLAC, Odile. *Âme de sorcière ou la magie du féminin*. Paris : Solar, 2017.

97 SFEZ, Camille. *La puissance du féminin*. Paris : Leduc S., 2018.

l'apparat, de la démonstration et des hashtags, que c'est vraiment triste, parce que à la base c'est un engagement hyper important. Starhawk quand elle se revendique sorcière, c'est puissant, c'est une réappropriation de son pouvoir, et j'ai l'impression qu'il y a un mouvement un peu pervers de vouloir adoucir ça, de le rendre plus féminin, et donc c'est faire des petits rituels au Palo Santo chez soi, et donc pour être une bonne sorcière, il faut avoir le Palo Santo, il faut avoir de la sauge blanche. En plus c'est trop drôle parce que le Palo Santo, c'est vraiment pas écologique et même la sauge blanche, en tout cas celle qu'on achète sur internet vient de Californie, ce qui n'a aucun sens parce qu'on en trouve en France. Le Palo santo c'est pareil ça vient d'Amérique Latine, et ça donne lieu à des déforestations parce qu'il y a un engouement pas possible parce que tout à coup il faut avoir ce bois là pour faire son rituel chez soi, et purifier sa maison trois fois par semaine alors que ce n'est pas du tout écologique, ça n'a aucun sens. Je dis ça alors que j'ai eu ma période Palo Santo et maintenant j'écoule mon Palo Santo en me disant que ce n'est pas trop écologique, mais bon je l'ai donc il faut bien que je l'écoule. Mais c'est drôle parce qu'il y a plein d'herbes françaises, locales dans nos forêts qui peuvent servir à faire des rituels, mais on voit rarement ça sur Instagram donc on en reste là.

Charlotte : Que pensez-vous des personnes ou des collectifs qui se rapprochent énormément de l'écoféminisme sans forcément le revendiquer ?

Valentine : J'ai l'impression que c'est du passé, cette idée d'avoir peur de se revendiquer féministe parce que c'est mal vu, et je me souviens qu'il y a quelques années quand cette nouvelle vague féministe prenait de l'ampleur, il n'y avait pas un article qui ne commençait pas par : « Non les féministes ne détestent pas les hommes » et j'ai l'impression que c'est bon, maintenant on a passé la marche, maintenant c'est ok de se revendiquer féministe. Peut-être que ça dépend aussi des milieux, mais j'entendais mon colloc qui sort d'école de commerce, qui a deux ans de moins que moi, et qui discutait avec des copains à lui qui avaient fait la même école et qui disaient : « Il y a des féministes qui ont débarqué pendant la soirée et elle parlaient que de ça ». Ça les saoulait un peu et je me dis que j'étais totalement ces filles-là à l'époque qui débarquaient en soirée et qui demandaient aux gens : « Est-ce que t'es féministe ? Je vais t'expliquer pourquoi tu devrais l'être et comment ça va changer ta vie ». Donc j'ai l'impression qu'on a un peu passé le cap pour le féminisme, et peut-être que le prochain

cap c'est l'écoféminisme. Mais du coup il y a vraiment une question d'éducation, d'expliquer ce que c'est un peu comme il y avait avec le féminisme.

La manière dont je vis l'écoféminisme passe plus par des choix personnels, même si juste avant le premier confinement j'avais rejoint le groupe d'extinction rébellion, et puis très vite on a été confinés et j'ai laissé ça de côté malheureusement. Mais c'est pas pour autant que je pense qu'il faut être discrète sur le sujet, au contraire, si je lis un bouquin super intéressant je vais en parler, je ne vais pas le garder pour moi. Mais en même temps ça me dégoûterait presque de mettre un post Instagram avec une photo de graines germées que je fais pousser dans ma cuisine avec le hashtag écoféminisme, ce n'est pas ce genre d'images que je veux transmettre. Mais je trouve ça important d'aller à des manifs, de s'éduquer, regarder des documentaires, écouter des podcasts, mais sans se mettre de pression.

Charlotte : Est-ce que vous avez converti des personnes ? Est-ce que votre écoféminisme est bien accepté par votre entourage ?

Valentine : Je pense à plusieurs choses, la première personne à qui je pense c'est mon ex, qui était engagé, alors sans forcément mettre le mot « écoféminisme » dessus, mais il était renseigné sur le sujet, et il était hyper écolo, et en fait c'était un soulagement énorme de ne pas avoir à faire ce travail d'éducation, et de savoir qu'on se tirait tous les deux vers le haut parce qu'on était dans la même optique, dans les mêmes envies, c'était hyper agréable et très relaxant de savoir que je n'allais pas être gênée, ou qu'il n'allait pas laisser la lumière allumée, il était végétarien comme moi... ça faisait du bien. Je pense aussi à mes parents, ils ont 67-68 ans et pour le coup je suis assez fière d'avoir pu participer à leur éducation féministe et ensuite écoféministe, et maintenant eux aussi ils font des graines germées (rires). Donc j'ai un peu le sentiment de les avoir convertis, ce qui est drôle parce que eux, c'est vraiment la génération de mai 68, donc ils sont passés par le côté hippie, donc c'est assez cool de continuer à les accompagner sur ce chemin. En fait, je pense plus au plaisir que c'est de discuter avec des gens qui sont dans le même état d'esprit, alors c'est peut-être un peu dangereux parce que l'on reste dans cette bulle, parce que après on pense que tout le monde pense comme nous et on se retrouve dans un autre contexte et on découvre que c'est vraiment pas le cas. Mais je pense à toutes les discussions que j'ai pu avoir avec une ancienne collègue, et c'était tellement agréable, elle a un engagement plus radical que le mien, mais elle est peut-être plus éveillée

que moi tout simplement, mais elle est plus dans l'urgence de l'effondrement. Mais si jamais j'ai influencé des gens, ou converti des gens, c'était pas forcément par mes paroles mais c'était plus par mes actes. Je pense à mes collocs par exemple, quand je suis arrivée, j'avais une colloc qui me disait : « Wouah Valentine, t'es en train de manger des trucs bizarres, toujours en train d'aller sur les marchés bio ». Elle ne comprenait pas trop, elle mangeait ses plats tout préparés, et maintenant, elle a vachement changé et j'aime penser que c'est un peu grâce à moi, elle m'envoie des recettes de plats incroyables, elle a ses petits producteurs. Donc je crois plus au pouvoir de convaincre par l'action, de montrer que c'est vertueux et c'est simple et que ça a un impact aussi.

Charlotte : Quand est-ce qu'est venu votre engagement écologique ?

Valentine : Je me souviens très bien du jour où je suis devenu végétarienne par exemple, c'était à la suite d'un cours de sociologie tout au début de ma licence, j'avais 18 ans. On avait regardé un film qui s'appelle « Earth and the American dream », un vieux documentaire qui date des années 80. Il est assez ringard, mais il ouvre les yeux sur la manière dont c'est catastrophique la manière dont le rêve américain, la surproduction, la surconsommation, sont vraiment désastreuses à toutes les échelles. Et le prof à la fin du cours avait eu un discours hyper engagé, genre le cercle des poètes disparus : « On a tous un pouvoir, nos engagements c'est nos choix ! Et nos choix c'est nos choix de consommation et on peut tous choisir différemment ». Donc sur le chemin pour rentrer chez moi, et je l'ai fait notamment parce que je vivais dans une grande collocation, on était quinze et il y avait deux filles végétariennes et une qui était végane. Avant, j'avais jamais rencontré quelqu'un de végétarien ou de végane, alors que maintenant j'ai l'impression que la moitié des personnes que je connais sont végétariennes. Ça a été très facile, vu que j'avais 18 ans, je commençais à peine à cuisiner pour moi. Après, j'ai convaincu mes parents de devenir végétariens et ensuite ma sœur, et mon frère continue à manger un peu de viande, mais il est aussi très engagé sur sa manière de consommer. Après, je crois que je suis né pile à l'époque où on commençait à parler de ça, les journaux pour enfants ont commencé à parler des ours polaires et des pingouins, de l'importance de fermer le robinet quand on se brosse les dents. Peut-être que j'avais le syndrome de la bonne élève, que je disais : « Ok ! Il faut le faire ! ». Mais je crois que c'est vraiment grâce à mon boulot, parce que je travaille à Yoga magazine mais c'est une maison d'édition, qui publie aussi d'autres

magazines, et en fait ce ne sont que des magazines qui ont un fort engagement écologique justement. Dans tout ce que l'on met en avant, on essaye toujours qu'il y ait un côté éthique, écologique, local, durable, et donc ça m'a vraiment fait prendre conscience. Mais encore une fois ça passe par la consommation, parce que ça reste une manière majeure d'impacter le monde finalement. Et puis, il y a la philosophie du yoga qui est hyper liée à l'écologie finalement, respecte-toi, donc respecte le monde. Plus le yoga est devenu important dans ma vie, en particulier ces quatre dernières années grâce à mon boulot, plus ça m'a paru logique et facile de transitionner vers plus de choix écologiques.

Charlotte : Est-ce que vous voyez des défauts à l'écoféminisme ?

Valentine : Alors, je pense vraiment que c'est le futur, tout comme je disais qu'il y a eu cette marche à passer avec le féminisme, je pense que petit à petit, ça va devenir de plus en plus normal de dire écoféminisme. S'il y a des obstacles, c'est qu'il faut vraiment faire attention à voir plus loin que les appareils des couronnes de fleurs et du Palo Santo, il ne faut pas en rester là, parce que c'est très mignon, mais c'est vraiment pas comme ça qu'on fait une différence dans le monde. Pour moi, ma définition, c'est de reprendre son propre pouvoir et pour créer un monde plus juste et plus en contact avec la nature, un monde plus viable pour les générations futures, c'est hyper riche et c'est hyper important et c'est un vrai engagement, ça peut pas être juste un hastag.

Charlotte : Avez-vous des choses à rajouter ?

Valentine : On n'a pas du tout parlé de la place des hommes dans ce mouvement, je trouve que les hommes sont les bienvenus, tout en étant absolument convaincue de l'importance des actions en non-mixité. Pour l'avoir vécu je sais que c'est très, très important et qu'il se passe quelque chose d'incroyablement fort en non-mixité. Je me rends compte qu'on n'a pas parlé de ça. En fait, ça fait du bien parce que c'est toujours le sujet : « Mais quelle place donnez-vous aux hommes ? » Mais en fait je trouve ça relou, débrouillez-vous, vous faites vos règles depuis le début de l'humanité est-ce qu'on peut juste ne pas parler de vous pendant deux minutes ? Donc en fait c'est bien qu'on n'en ait pas parlé !

Résumé.

L'écoféminisme est un mouvement militant né dans les années 1970 de la rencontre de différentes militances, écologistes, féministes, antimilitariste, anarchiste... Ainsi, dès l'origine de l'écoféminisme, la diversité des militantismes, permit à des individus militant pour différents mouvements, de prendre conscience que toutes leurs luttes n'en étaient en réalité qu'une. La combinaison de toutes ces luttes permit aux premières écoféministes de mettre à jour un lien entre oppression des femmes et oppression de l'environnement qui serait causé par le système patriarco-capitaliste. Ne se contentant pas de dénoncer les responsables, l'écoféminisme critique un ensemble systémique qui met à mal l'environnement et la place des femmes dans la société. Cependant, bien que la création du lien entre ces deux causes ait pris tout son sens dans le monde anglo-saxon, en France il passa quasiment inaperçu.

Mais la troisième vague féministe permis de faire émerger l'écoféminisme en France. Ainsi, après des débuts timides, durant lesquels seules les auteures et universitaires publiaient sur le sujet, le mouvement s'est largement épanoui à partir de 2015 jusqu'à percer dans les sphères militantes où il se situe à présent à la croisée des mouvements féministes, anarchistes et écologistes.

Cependant, l'arrivée nouvelle de l'écoféminisme sur le territoire français, peut-être, transforme-t-elle ces militances. Dès lors se pose une question : de quelles façons malgré la diversité théorique et militante du mouvement, l'écoféminisme Français, est-il empreint d'un engouement nouveau ? A travers, 18 entretiens et de nombreuses lectures ce mémoire tente de répondre à cette question.